THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LES

ÉTATS-UNIS

ET

LA HAVANE

Paris.—Imprimerie Panckoucke, rue des Poitevins, 14.

LES

ÉTATS-UNIS

ET

LA HAVANE

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR

PAR

M. Isidore LÖWENSTERN
Chevalier de l'Ordre hospitalier militaire du Saint-Sépulcre,
Membre des Sociétés géographique et ethnologique
de Paris.

LIBRARY OF CONGRESS
1871

PARIS
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DU NORD
RUE HAUTEFEUILLE, 23

LEIPSICK
LÉOPOLD MICHELSEN, LIBRAIRE
1842

E165
.B82

*128 962

INTRODUCTION.

En offrant au public ces souvenirs d'un séjour dans l'Amérique du nord, que je visitai lors de mon voyage autour du globe, je sens parfaitement la tâche si difficile que j'ai entreprise en parlant d'un pays sur lequel existent des relations si nombreuses et écrites avec tant de perfection.

Tant d'ouvrages sur les Américains et leurs mœurs, qui semblent épuiser la question, auraient rendu ma tâche presque im-

possible, si la manière d'envisager les objets ne leur prêtait parfois un nouvel intérêt.

Ce peuple si nouveau, mais qui déjà, à peine sorti de l'état de colonie, occupe un des premiers rangs parmi les nations du monde, nous est devenu familier, surtout par des écrits d'Anglais que de pénibles souvenirs et la rivalité actuelle rendent des juges au moins suspects.

Ils se sont plu à relever dans les Américains tels défauts, qui, à la vérité, existent, mais dont eux-mêmes ne sont pas exempts. Leurs récits sont donc souvent envenimés.

Des écrivains d'autres nations, parfois mus par des sentiments politiques, et professant des idées analogues à celles que l'Amérique met à exécution, ont voulu voiler les défauts dont l'existence tient au système suivi dans ce pays.

Étranger autant à l'inimitié des uns, qu'à

la partialité des autres, appartenant à l'Allemagne, nation dont les relations avec l'Amérique ne sont pas assez fréquentes pour se froisser, et dont les idées diffèrent avec tout ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans leurs institutions, j'ai cru, en cette qualité, pouvoir me permettre la publication du présent ouvrage.

Cette considération seule a pu m'engager à traiter un sujet si connu aujourd'hui, et à exposer mes vues sur des mœurs auxquelles on ne saurait donner trop d'attention, puisqu'elles ne sont pas émanées uniquement de coutumes anciennes plus ou moins modifiées, mais la conséquence d'un système nouveau dans l'histoire moderne.

Je présente donc mon ouvrage avec une seule récommandation, c'est celle d'avoir, étranger à toute influence, essayé de tracer une esquisse impartiale de cette contrée, ce

qui me permet d'établir parfois la comparaison entre la nouvelle nation, qui forme mon sujet principal, et l'ancienne dont elle tire son origine.

Mon séjour aux États-Unis ne fut pas assez prolongé pour me permettre de traiter plus à fond certaines matières, considérées aujourd'hui comme de la plus haute importance; mais j'aime à retracer les premières impressions : elles sont toujours les plus vives et les plus vraies; l'âme étant alors dans un état de liberté qui fait qu'elle juge sainement de choses que des considérations, souvent étrangères au sujet, qui se présentent par la suite, suffisent pour faire paraître sous un tout autre point de vue. Ce volume ne comprend, du reste, qu'une partie d'un voyage autour du globe, pendant lequel je visitai tant d'autres contrées où l'influence de l'Angleterre et de l'Amérique est domi-

nante, ou qui sont la scène de leurs tentatives pour l'y établir.

L'état agité des républiques de l'Amérique espagnole est la conséquence des principes émanés des Américains du nord, et des efforts qu'ils font pour les y introduire.

Les îles Sandwich offrent le spectacle curieux d'Anglais et d'Américains vivant ensemble sur un petit terrain, où ces premiers se montrent les protecteurs d'une foi que chez eux on persécute et on voue au martyre, uniquement pour contrecarrer des ministres de leur propre culte, mais qui, quoique coreligionnaires, portent comme Américains ombrage à leur politique.

En Chine, les ports ouverts aux étrangers présentent une scène semblable; mais là l'intérêt du commerce en est le motif principal.

Ce sont donc ces deux nations qu'il faut

considérer comme les foyers des événements extraeuropéens ; ce sont leurs doctrines politiques, leur religion, leurs mœurs qu'ils tentent d'introduire partout.

Si les circonstances me permettent la publication des autres parties de mon voyage, surtout de celle qui traite du Mexique, pays qu'un plus long séjour m'a permis d'approfondir davantage, j'espère offrir des particularités plus variées que dans ce volume, où les mœurs, qui sont, du reste, l'objet constant de mes observations, jouent le rôle principal.

Autant que possible, j'ai évité de parler de choses déjà traitées, de donner de nouvelles descriptions d'objets positifs que tout voyageur consciencieux ne peut présenter que conformément à la vérité, tels que sites, édifices, institutions; si je me suis parfois éloigné de cette règle, ce n'est que pour des

objets qui m'ont paru d'une importance telle, qu'on ne saurait y revenir trop souvent.

Quant à l'arrangement des matières de mon voyage, j'aurais préféré pouvoir diviser chaque contrée d'après la méthode établie dans les temps modernes, en faisant suivre le récit du voyage (la partie historique) de remarques divisées systématiquement; mais, quelque flatteur que cet arrangement eût été pour la vanité du voyageur isolé, et quelque utile qu'il soit pour la science en général, j'ai dû y renoncer, puisque cette disposition n'est convenable que quand la variété des matières permet d'en remplir un cadre complet et étendu.

Je ne me suis donc arrêté qu'à un ordre chronologique, plaçant les remarques et réflexions près du fait qui les a produites, et n'ambitionnant d'autre mérite que celui de

compenser par la véridicité de mon récit, le peu de matière que je présente, et, renonçant, une fois pour toutes, au privilége de me parer des plumes d'autrui.

LES ÉTATS-UNIS

ET

LA HAVANE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ pour New-York.

Je quittai Paris, le 2 juillet 1837, pour m'embarquer à Londres, où je passai près de cinq semaines, occupé des préparatifs de mon voyage. J'avais à choisir entre les deux lignes de paquebots qui vont à New-York, celle de Londres ou celle de Liverpool; les bateaux à vapeur, établis depuis, n'existaient pas alors. Je me décidai pour celle de Londres, et je choisis *le Wellington,* beau navire de 750 tonneaux, neuf et bon voilier, et dont l'installation intérieure réunissait à une grande commodité le luxe et l'élégance.

Mes affaires une fois réglées, je partis le 9 août de Londres, pour m'embarquer à Portsmouth.

J'y trouvai le capitaine et les autres passagers rassemblés, et, le lendemain 10 août, nous sortîmes du port sur un petit cutter pour nous rendre au navire, qui était en panne à quatre ou cinq milles de la côte. Le pilote nous quitta trois heures après, et nous voilà voguant le long de l'île de Wight, à la faveur d'un faible vent du sud.

Le 10 au matin, nous étions en vue de la rade de Portland, avec un vent toujours faible. Il augmenta dans l'après-midi; mais en même temps il devint contraire, et amena un de ces épais brouillards si communs et si dangereux dans la Manche, où ils causent de nombreux accidents. Le 12, le temps s'éclaircit, mais le vent se maintenait à l'ouest. L'après-midi, nous longions la côte du comté de Devonshire, et nous nous trouvâmes bientôt vis-à-vis de Stratbay, à environ cent vingt milles de Portsmouth. Le dimanche 13, nous

étions en face de Point-Lizard; mais nous avancions peu, contrariés tour à tour soit par le vent debout, soit par des calmes qui livraient notre navire au ballottement de vagues déjà considérables.

C'est un triste souvenir que celui d'un dimanche, journée toujours mélancolique en compagnie d'Anglais et d'Américains, et surtout par un temps pareil. Enfin, le 14, le vent ayant changé, nous dépassâmes le dernier cap de l'Angleterre, Landsend, et nous perdîmes la terre de vue.

Le vent se maintint si favorable, que nous nous trouvâmes, le 23 août, sous le 35e degré longitude occidentale (du méridien de Greenwich), c'est-à-dire à moitié chemin[1].

Notre navire était si bon marcheur, que, par un vent favorable, il filait de onze à douze nœuds par heure. J'ai déjà dit qu'il

[1] Les distances, dans ce voyage, sont marquées en degrés de soixante milles anglais (géographiques), à compter du méridien de Greenwich, près de Londres. — On s'est également servi du pied anglais et du thermomètre de Fahrenheit, qui sont, l'un et l'autre, adoptés en Amérique. Pour la concordance de ces mesures avec les mesures françaises, voyez la note à la fin du volume.

était parfaitement bien installé : ses deux salons, pour les hommes et pour les dames, ne laissaient rien à désirer; meublés l'un et l'autre avec autant de richesse que d'élégance, ils occupaient à peu près la moitié de toute la longueur du navire. Celui des dames, qui prenait un quart de cet espace, n'était séparé de l'autre que par une cloison que l'on abattait à moitié pendant le jour. L'autre salon était occupé dans toute son étendue par la table à manger, qui servait pour toute lá compagnie, et où l'on pouvait placer jusqu'à cinquante couverts. Dans ce même salon, il y avait, de chaque côté, douze cabinets (*state-rooms*) pour les hommes; les dames en avaient huit dans leur salon, quatre de chaque côté. Ces cabinets étaient suivis des chambres des domestiques. Puis venait la seconde cabine, dont les passagers ne payent que 10 livres sterling (250 francs), mais qui ont à se nourrir eux-mêmes, ainsi que les passagers de proue, qui payent 5 livres sterling (125 francs) par tête, et ne reçoivent du capitaine que l'eau

et le combustible. Les passagers des salons, quand ils couchent deux dans un cabinet à deux lits, payent 35 guinées (920 francs); ceux qui occupent seuls un pareil cabinet, ont à payer 51 livres sterling (1,275 francs), en y comprenant les vivres et le vin qui sont fournis en profusion. La nourriture est aussi bonne que l'on peut la désirer sur mer : on fait quatre repas par jour; mais les vins, excepté le porto et le sherry, sont de mauvaise qualité. On peut encore se plaindre du service, qui se fait fort mal, parce que les stewards sont négligents et sans complaisance.

La compagnie que l'on rencontre sur les paquebots américains et la manière d'y vivre ont l'avantage de préparer aux usages des États-Unis. Mes compagnons de voyage se composaient d'Américains principalement, et de quelques Anglais. Je ne parle que des passagers de première classe; car ceux de la seconde (deuxième cabine) et les passagers de proue n'existaient pas pour mes nobles compagnons. Tous les efforts de quelques impor-

tuns des places inférieures pour se mêler aux passagers des salons restaient infructueux, et échouaient devant la morgue financière de mes Américains; seul orgueil qu'il leur soit permis de montrer jusqu'à présent. Et pourtant la masse de notre compagnie n'appartenait qu'aux classes moyennes de la société, si j'en excepte toutefois deux familles, l'une anglaise et l'autre américaine, et deux Anglais. Les Anglais se rendaient, la plupart, au Canada, pour affaires. Quant à ces voyageurs *dilettanti*, qui se procurent les agréments d'une traversée par la manie seule de courir le monde, il n'y en avait que deux à bord, un Anglais et moi.

Quoique le nombre des personnes renfermées dans ce petit espace eût été plus que suffisant pour établir à bord un commerce varié, et faire oublier les ennuis du voyage, il n'en arriva rien; au contraire, c'était à qui s'efforcerait d'atteindre un résultat tout différent. Les compliments et les cérémonies exigés par les Anglais, et fidèlement copiés

par les Américains, étaient déjà bien propres à rendre le voyage des plus insupportables pour un homme du continent; mais c'était à table surtout que cette gêne, cet ennui, se manifestaient le plus. C'est là qu'on voyait les convives développer tous leurs talents de *good breeding*, déployer toute leur dignité! Quelle torture que ce manque d'abandon, que ce débit de phrases banales et insignifiantes qui se renouvellent chaque jour, que cet assemblage étrange d'égoïsme et d'esclavage! N'oser toucher d'un plat sans en offrir au voisin; être obligé de faire l'écuyer tranchant de toute la compagnie si le hasard a placé devant vous un *leg of mutton* ou autre met favori, alors que tous les regards se fixent sur cet objet intéressant, et veillent à ce qu'il soit également réparti. Enfin, vous croyez la corvée finie; après avoir eu le bonheur de remplir une douzaine d'assiettes, avoir fait honneur aux différentes réquisitions, de *more gravy, if you please; more thin or more thick; more or less done; more fat or not so fat, etc., etc.*

vous respirez, vous voulez manger à votre tour; mais, non! car, pour récompense de vos soins, on va vous faire l'honneur *to drink a glass with you.* Voilà le garçon qui arrive et vous demande quel vin vous préférez. Ce point décidé, on vous le verse, et vous profitez du moment pour donner à votre corps la raideur et la dignité convenables au grand acte que vous allez consommer. Vos yeux et ceux de l'aimable personne qui vous a engagé, *to drink,* cherchent lentement à se rencontrer. Vous vous fixez réciproquement, vous soulevez le verre d'une manière gracieuse, puis, vous faites tous deux, en même temps, un signe de tête, sans remuer le corps, comme la statue du Commandeur dans *Don Juan,* et enfin vous avancez le verre à vos lèvres pour le goûter. N'est-ce pas là une charmante attention? aussi, le bon ton vous oblige à user le lendemain de réprocité. Ces mœurs, il est vrai, se retrouvent en Angleterre; mais elles y sont modérées par le ton de la société.

La présence de dames sur un paquebot est nécessaire pour y établir un ton décent; car, sans elles, les extrêmes se toucheraient, et on verrait bientôt succéder aux compliments forcés, un ton tout contraire, comme cela arrivait d'ailleurs quand elles avaient quitté la table, et que, le vin en ayant fait le tour, les bonnes manières de nos messieurs se développaient à leur aise. Les charmes que la compagnie de quelques-unes de ces dames répandait dans la conversation, devaient compenser l'exigence de plusieurs d'entre elles, qui faisaient à table le désespoir de leurs voisins; ils avaient, en outre, l'honneur de les promener, ou plutôt de les traîner sur le tillac pendant une heure ou deux après le dîner, et c'était là, suivant moi, une récompense peu digne d'envie du bonheur qu'on avait eu de leur offrir au salon les mille petits soins, strictement exigés par le cérémonial dont je viens de parler, mais qui, pour être forcés, perdent tout leur mérite.

Toutefois, cette gêne n'était pas encore le

plus grand inconvénient; un mal plus sensible résultait de l'obligation de se trouver dans un contact perpétuel avec certains individus appartenant à notre salon, qui, par leur grossièreté et leur manque d'éducation, empêchaient toute conversation générale, et rendaient le séjour à bord, déjà si ennuyeux par lui-même, encore plus insupportable. Il s'agit de quelques jeunes ours américains, que leurs parents avaient envoyés en Europe pour y être élevés, ou plutôt dressés, et qui n'avaient ajouté à leurs agréables manières, conservées intactes, que les mauvaises habitudes qu'ils s'étaient efforcés d'acquérir en Europe, pour toute étude. C'est là ce qu'ils en rapportaient, le tout enrichi de quelques belles expressions françaises et allemandes, tirées de certains vocabulaires.

Chez toute autre nation il aurait été facile de mettre ces hommes à leur place, surtout l'un d'eux, joueur de profession, qui troublait sans cesse les autres voyageurs par ses querelles avec les stewards; mais cela était

impossible chez les Américains, qui, par leur principe d'égalité, sont forcés de fréquenter tout misérable qui, pour son argent, aura acquis le droit de se placer à la même table qu'eux.

Il n'y avait de distraction à bord, que pour ceux qui jouaient. On fit une loterie sur le jour où nous débarquerions, sans préjudice de ces paris pleins d'esprit et de goût, en usage sur les paquebots, à savoir de quelle jambe le pilote monterait à bord, et d'autres semblables. L'unique amusement que je trouvais convenable, c'était une sorte de jeu de quilles, où on jette des disques à quelque distance, sur des quarrés numérotés, dessinés avec de la craie. Ce jeu, nommé *Chaffelbord*, a l'avantage de procurer un peu de mouvement, si nécessaire sur un navire. Cette unique ressource manquait encore le dimanche, où les Anglais et les Américains s'appliquent à consacrer le sabbat si bien à la lettre, qu'on n'ose ni se remuer, ni rien écrire, ni travailler, ni même lire autre chose que des ou-

vrages de dévotion, qu'ils se contentent, du reste, de tenir à la main.

Je reviens à notre voyage. Le temps resta favorable pendant la plus grande partie de la traversée. Le 25 août, nous eûmes le phénomène d'une aurore boréale de la plus grande beauté. Le 26, le temps changea, et la mer devint très-houleuse; mais, comme le vent continuait de nous être favorable, on passa sur cet inconvénient, heureux d'avancer, et de voir finir cette ennuyeuse et monotone traversée. Le soir, il y eut encore une aurore boréale, mais moins belle que la précédente. Les nuages que l'on voyait éparpillés, et le baromètre qui baissait considérablement, indiquaient du mauvais temps. Nous nous trouvions alors dans le voisinage du grand banc de Terre-Neuve, comme l'indiquait le refroidissement de la température de l'eau, qu'on trouva, le 27, à neuf heures du matin, à 60, et vers midi à 52 degrés.

Dans l'après-midi, nous pûmes nous convaincre, par la couleur de l'eau, qui avait pris

la teinte verdâtre que l'on remarque près des côtes et partout où elle est basse, au lieu du bleu clair qu'elle a dans la haute mer, que nous devions nous trouver sur le banc même. Le thermomètre tomba alors jusqu'à 44°, température qui ne varia pas tant que nous restâmes sur le banc. Ce refroidissement de la température de l'eau dans ces parages ne saurait s'expliquer que par des courants venant de la mer Glaciale, et qui se concentrent sur le banc, à cause du peu de profondeur de la mer en cet endroit, et de la digue que leur oppose l'île de Terre-Neuve. Le temps était des plus désagréables, le vent contraire, et la température de l'air aussi basse que celle de l'eau. Malgré ce refroidissement dans l'atmosphère, nous fûmes surpris, le 28, par un violent orage, spectacle sublime, mais dangereux sur mer. Le vent soufflait avec une extrême violence, et la nuit était des plus sombres, quand les éclairs ne jetaient pas leur lueur resplendissante sur le navire et la mer en courroux.

J'ai remarqué, dans cette occasion et dans bien d'autres, que rien n'énerve les marins comme un orage. Notre capitaine commandait les manœuvres réitérées, que la tempête rendait nécessaires, avec la même activité et la même prudence, mais non avec le sang-froid qui avait distingué ce brave marin dans des occasions tout aussi périlleuses. M. Daniel Chadwick, un des meilleurs capitaines que j'aie rencontrés dans le cours de mes voyages, aussi recommandable par son expérience comme marin que par son caractère plein de prévenance, avait commandé un navire qui, dans un orage, fut incendié par la foudre, et quiconque a éprouvé une pareille catastrophe n'en perd plus le souvenir. Enfin, après deux heures, l'orage et la tempête diminuèrent. Nous respirâmes, débarrassés de l'oppression causée par le fluide électrique répandu dans l'atmosphère, et aussi délivrés de la crainte d'être frappés de la foudre, malgré le paratonnerre placé sur le plus haut de nos mâts, accident auquel les

navires sont particulièrement exposés, à cause du fer et des autres métaux qui entrent dans leur construction.

Nous demeurâmes encore pendant quelque temps sur le banc de Terre-Neuve, retenus par des vents contraires. Ce point est le plus difficile de la traversée, puisqu'on y rencontre toujours des tempêtes ou des calmes plats. Il y a sur le banc quantité de vaisseaux occupés à la pêche de la morue. Ils y restent à l'ancre souvent pendant plusieurs mois, la profondeur de l'eau, qui varie de vingt à quarante toises sur presque toute l'étendue du banc, le permettant.

Ce fut en 1517 que l'on commença à pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve. Cette pêche est celle qui donne les plus riches résultats. Les Anglais, qui s'en occupent principalement, ont établi dans ce but des colonies sur l'île de Terre-Neuve. Nous passâmes, après ce banc, sur un autre plus petit, nommé Sable-Banc, où des vents contraires nous retinrent pendant tout le jour. Tout le gros

temps, que nous avions eu depuis le 26 août, et qui s'accordait si peu avec la saison, n'était rien en comparaison d'une tempête que nous essuyâmes le 3 septembre, dans la nuit du samedi au dimanche, et qui fit de grands ravages. Notre navire, quoique neuf, en souffrit, et le dommage eût été beaucoup plus grand sans l'adresse et l'intrépidité de notre capitaine et de ses marins. On les voyait, malgré les vagues qui passaient au-dessus du bâtiment, faire leur dangereuse besogne avec autant d'indifférence et le même empressement que dans le temps le plus calme, et monter au haut des mâts, pour carguer les voiles, en chantant et riant.

Mes voyages en différentes mers m'ont permis de comparer les divers systèmes des nations maritimes, et je dois avouer que le système de tempérance établi aujourd'hui parmi les Américains, presque généralement, me paraît préférable à tous les autres. L'Anglais, comme on a coutume de le dire, est né marin; mais la boisson dont il fait un usage im-

modéré nuit essentiellement à l'ordre et à la discipline, qui sont à bord le point le plus important. Il se trouve donc à sa place sur les bâtiments de guerre, mais non sur les navires marchands; aussi en périt-il un grand nombre par l'indocilité et la mauvaise volonté de leurs équipages, lorsqu'il faut exécuter des manœuvres extraordinaires. On est donc souvent injuste dans les jugements que l'on porte sur le plus ou le moins de disposition d'une nation quelconque pour le service de mer. Ce sont les principes et l'ordre établis sur les bâtiments d'une nation qui en forment l'avantage et la plus grande sûreté, ainsi qu'on le voit par les équipages des vaisseaux américains, qui, bien que composés, la plupart du temps, des éléments les plus hétérogènes, sont néanmoins supérieurs à ceux des autres nations.

Enfin, le beau temps revint. La tempête avait fait des ravages incroyables parmi les coffres, les cartons et les boîtes placés sous les bancs de notre salon, où l'on ne pouvait passer sans

crainte de se casser les jambes, ou bien de se baigner les pieds dans des flots rien moins que limpides, auxquels le mal de mer de mes aimables compagnons de voyage contribuait largement. Je préférais être trempé en haut, où je jouissais, du moins, du spectacle si sublime qu'une telle tempête présente dans toutes les grandes mers, surtout dans le voisinage d'un banc, où les vagues s'élèvent à une hauteur prodigieuse et forment comme d'énormes montagnes.

Le temps continua à être beau les 5 et 6 septembre, mais accompagné de calme. Les nuits étaient d'une température douce et de la plus grande beauté; l'atmosphère si pure, que les constellations brillaient d'une clarté resplendissante; et la surface de l'eau si unie, que nous pûmes nous procurer d'agréables distractions en observant autour du navire une multitude d'anguilles et de petits poissons, tandis que les évolutions des dauphins (*porpoises*), et de temps en temps les jets d'eau de petites baleines, ou le dos d'un

requin apparaissant sur l'eau, venaient varier la scène.

Nous avions des signes évidents que la côte n'était pas éloignée, tels que des joncs, des plantes et de l'herbe encore fraîche, et surtout un oiseau de terre qui s'abattit sur le vaisseau. Le 8 septembre, enfin, à neuf heures du matin, on aperçut la terre du haut de la hune; et, peu après, nous vîmes la barque du pilote, qui monta à bord à onze heures et demie, et qui apportait les journaux de New-York, sur lesquels mes compagnons se jettèrent comme des furieux. On voyait alors la terre distinctement : c'étaient des rochers avec deux phares. Vers midi et demie, nous étions près de Sandy-Hook, vis-à-vis de Long-Island. Les deux paquebots pour le Havre et Liverpool sortaient du port en même temps que nous y entrions.

Le port de New-York est défendu par plusieurs forts, ce qui, avec le nombre de vaisseaux à couleur gaie que l'on y voit, lui donne un aspect des plus pittoresques.

Mais il n'est pas aussi beau que les Américains le voudraient faire croire, en le comparant et le préférant même à celui de Naples. Pour paraître grandiose, il faudrait qu'il fût dominé par des hauteurs plus considérables; et les Américains, malgré toute leur bonne volonté d'avoir des sites aussi beaux et même plus beaux que ceux de l'ancien monde, n'auront jamais rien de comparable à Naples, Gênes ou Constantinople, où la nature est secondée par l'art, et l'œil aussi flatté par la vue que le cœur frappé de souvenirs.

On approche des villes des États-Unis charmé d'avoir achevé la traversée, fier d'avoir atteint le nouveau monde. Mais on reste dans la réalité, l'imagination n'y est pour rien : l'on n'éprouve pas cette sensation si vive que l'on ne peut manquer de ressentir quand on va fouler sous ses pieds une terre classique. Le prestige manque à l'Amérique; on admire son histoire, riche pour le présent, intéressante pour l'avenir, mais sans un passé qui attache.

Nous jetâmes l'ancre au Quarantaine-Ground, près de Long-Island. Un officier de santé monta à bord, accompagné d'autres personnes. Les passagers du salon, l'aristocratie du vaisseau, le quittèrent de suite sur un bateau à vapeur qui était venu les prendre, tandis que la *plebs*, composée des *steerage passengers*, durent passer encore un ou deux jours à bord, pour purifier leurs effets. Je descendis à l'*Astor-House* avec plusieurs de mes compagnons de voyage.

CHAPITRE II.

New-York.

Si la compagnie à bord m'avait donné un échantillon de la vie en Amérique, celle de l'hôtel nous montra la réalité dans toute sa splendeur.

Nous étions descendus à *Astor-House*, trois Anglais et moi. Nous avions encore assez d'aplomb lorsque nous fîmes notre entrée dans le *barroom* de l'hôtel; mais nous le perdîmes aussitôt. Après avoir passé par la cérémonie, *sine quâ non*, d'inscrire nos noms dans le livre préparé à cet effet, et que non-seulement l'hôte, mais plusieurs gentlemen présents dans la salle, daignèrent honorer de leur inspection, on nous apprit que si nous voulions jouir de l'avantage de loger dans l'*Astor-House*, il fallait monter au quatrième, où on pouvait encore disposer de deux chambres à quatre

lits chacune. Le mécontentement de mes compagnons qui se manifesta par des *schocking*, *indecent* souvent répétés, ne servit à rien. Ils n'osèrent pas même témoigner tout haut leur mauvaise humeur, se contentant de grommeler entre leurs dents.

Il faut laisser aux Américains un honneur qui leur appartient incontestablement, c'est qu'ils sont l'unique nation avec laquelle les Anglais, qui nous traitent de toute leur hauteur sur le continent, n'aiment pas trop à entrer en explication personnelle, et à laquelle ils se soumettent en silence. On peut imaginer s'ils en souffrent dans l'âme.

Arrivés à notre quatrième, deux des Anglais qui voyageaient ensemble s'installèrent dans une des chambres à quatre lits; le troisième et moi nous prîmes possession de l'autre.

La disposition des chambres laissait deux lits vacants dans chacune. Aussi, quoique neuf en Amérique, je m'efforçai aussitôt de gagner les bonnes grâces du garçon par ce mot magique, que mes voyages en Orient

m'avaient appris, le *Bakschisch*, dont l'effet est le même partout. Et bien m'en prit, puisque nous restâmes paisibles possesseurs de notre chambre, tandis que nous fûmes avertis, par un tintamarre affreux au milieu de la nuit, que celle de nos deux voisins était en état de siége. Ce siége finit par la défaite complète des armées britanniques, qui furent forcées de livrer passage à celles de l'Amérique, représentées par deux gaillards du nord de l'Union, mais n'appartenant point à la société de tempérance, et qui s'emparèrent d'assaut des deux lits restés vides.

Mon séjour à New-York ne fut que de courte durée, la saison avancée m'obligeant de hâter mon départ pour les chutes du Niagara et le Canada, si je voulais profiter de ce qui pouvait encore rester de beaux jours à la fin de l'automne.

L'Amérique ne ressemble point à l'Europe, où il faut donner la description des capitales pour faire connaître le pays. Je vais donc passer de suite à mon itinéraire, sans m'étendre sur la description de New-York, grande

place commerçante, mais dont les mœurs et coutumes se retrouvent à peu près les mêmes dans les autres villes de l'Union.

Je fus assez satisfait de mon séjour dans cette ville, et quoique les mœurs du peuple en général ne soient guère faites pour plaire à un Européen, je n'eus qu'à me louer de la conduite prévenante de la plupart des personnes avec lesquelles je fus en relation.

Je ne citerai que M. N....., président de la banque d'Amérique à New-York, qui eut l'obligeance de me procurer à la douane l'autorisation nécessaire pour réclamer de suite mes effets, qui étaient restés au navire. Il me suffit de donner ma parole que je n'avais rien de prohibé, pour que mes malles ne fussent point ouvertes. On ne connaît pas en Amérique cet esprit tracassier qui, en Angleterre et dans toute l'Europe, met sur la même ligne l'homme qui voyage pour la science et le commis voyageur. Je n'eus qu'à me louer des autorités américaines dans le peu de rapports que je dus avoir avec elles.

La douane est l'unique formalité à laquelle on soit assujetti en débarquant dans les États-Unis. On ne connaît de passe-port ni pour y entrer ni pour voyager dans l'intérieur du territoire. Il faut avouer cependant que la curiosité publique y exerce une surveillance bien plus gênante que ne pourraient le faire les règlements de la police la plus sévère.

Quoiqu'arrivant de l'Angleterre, dont le séjour semble si coûteux à quiconque habite le continent, cependant je dus reconnaître que la cherté dans ce pays n'est rien encore, comparée à celle qui règne dans les États-Unis. Pour une rédingote, on ne me demandait que la petite somme de 72 dollars (près de 410 francs). On croira bien que je m'en passai, et que j'envoyai promener le tailleur.

Ces messieurs, ainsi que les cordonniers et autres ouvriers du même genre, déploient un sans-gêne ravissant. Il leur semble tout naturel de garder le chapeau sur la tête dans l'appartement de leur pratique. Nous aurions en effet

mauvaise grâce de reprocher à ces pauvres Américains, sortis de leurs forêts, des manières qu'il ne serait pas impossible de retrouver ailleurs, même à Paris.

Quoi qu'il en soit, tailleurs et cordonniers vivent au nouveau monde dans un véritable Eldorado. Ces derniers vous font payer 7 à 9 dollars pour une paire de bottes neuves, et 5 dollars (27 francs) pour les remonter: ressource considérée d'ailleurs comme ignoble, à ce que m'assura le garçon. *First class people*, dit-il, *do it not*, c'est-à-dire en font cadeau au garçon. Mais sa spéculation ne lui réussit pas avec moi, car je fus assez peu délicat pour ne pas craindre de me faire regarder comme un personnage de seconde classe, *second class people;* c'est à quoi je m'exposai encore plus d'une fois dans le cours de mon voyage, et je conseille à tout étranger qui se voue au métier si peu lucratif de touriste en Amérique, de ne pas manquer d'en faire autant. La division en première et seconde classe paraît assez comique dans un pays

d'égalité ; mais elle existe et deviendra de jour en jour plus marquée.

Je ne m'arrêterai ni à la description des curiosités de New-York, ni à celle des amusements qu'on peut s'y procurer; tout cela est suffisamment décrit en bien des ouvrages.

Je dois dire cependant que le spectacle avait pour moi un charme particulier ; non par les pièces que l'on y débitait sur un ton et avec des manières beaucoup trop différentes des nôtres pour qu'elles pussent me plaire, mais j'aimais à y considérer le public occupé à casser des noix ou à croquer des pommes et des châtaignes. Le costume, surtout celui des actrices, était aussi pour moi un grand sujet d'admiration. Aussi vais-je essayer de décrire celui de la jeune première dans la comédie : elle portait une robe de satin couleur citron, à falbala noir. Cette robe, à taille courte, à la mode de 1802, ne descendait que jusqu'à la cheville, et permettait d'admirer une jambe élégament chaussée d'un bas couleur de chair. Quant aux bras, ils étaient nus, et on avait

pensé que des gants étaient chose inutile. Une coiffure de roses complétait cet agréable ensemble.

L'hôtel où j'étais descendu à New-York, l'*Astor-House*, mérite une description plus sérieuse, tant par sa grandeur, qui surpasse probablement celle de tous les autres hôtels du monde, que par les usages que je dus y observer, et qui se retrouvent dans tous les hôtels de l'Amérique. En effet, la vie des hôtels est à peu près la même partout, sauf la richesse des ameublements et la profusion du service, qui sont portées dans celui-ci plus loin que dans aucun autre. Il n'y a qu'un seul hôtel à New-York, le *Globe*, qui soit établi à l'européenne, et où l'on dîne séparément à la carte.

Astor-House est situé dans Broadway, qui est la rue principale de New-York. On compte dans cet hôtel trois cent quatre-vingts chambres de passagers, qui, d'après les arrangements dont j'ai parlé plus haut, peuvent contenir jusqu'à cinq cents personnes. Ce n'est

cependant que dans les étages supérieurs que les chambres sont à plusieurs lits, le premier et le second étant composés d'appartements complets. Le lendemain de mon arrivée, je fus assez heureux pour trouver un appartement séparé, au second. L'arrangement presque général et si commode en Europe, de loger à l'hôtel et de dîner où bon vous semble, n'existe pas dans les hôtels américains. On est obligé de payer ensemble logement et nourriture, *board and lodging,* à tant par jour, que l'on en profite ou non. Le prix pour une bonne chambre à coucher et la nourriture, est de 2 dollards et demi (14 francs) par jour. Pour la nourriture, il n'y a rien à redire : on a jusqu'à quatre repas. Je crois devoir en donner une description détaillée, pour l'honneur de la cuisine américaine, que cette petite digression gastronomique montrera dans tout son lustre.

Tout en Amérique se fait méthodiquement, et par tout le monde à la fois. On nous éveillait et nous appelait pour les repas, à bord du

paquebot, au son de la cloche; dans l'*Astor-House*, le signal de se réunir est donné par un gong chinois.

M. de Bourienne, dans ses *Mémoires*, se scandalise d'une sonnette que Napoléon voulait faire placer dans le cabinet de son secrétaire. Si l'ancien camarade du César avait réfléchi qu'il existe une nation de seize millions d'âmes, où tout s'exécute au son de la cloche, d'une sonnette ou d'un gong, il n'aurait pas tant blâmé le maître du monde d'avoir eu cette fantaisie.

Revenant au gong de l'*Astor-House*, les hommes se rendent, à cet appel, dans la grande salle à manger, qui contient deux cents personnes à la fois, placées autour de trois tables, tandis que les dames, et les personnes qui les accompagnent, se rendent dans une salle particulière, qui contient à peu près une soixantaine de couverts. Le déjeuner consiste en thé, café, beurre, œufs. A trois heures et demie, les jours de la semaine, et une heure plus tôt le dimanche, le gong ré-

sonne de nouveau, et, à ce bruit, les voyageurs se précipitent, comme au son du tocsin, à qui entrera le plus vite dans la salle à manger pour y trouver une place. Heureux ceux qui ont pu s'en faire réserver une, car il arrive souvent que la salle peut à peine contenir, à la fois, la moitié des convives !

Je copie littéralement le menu d'un des dîners dont le bulletin se trouve toujours sur les tables :

ASTOR-HOUSE, monday 11 september 1837,
TABLE D'HOTE.

Rice soup. — *Boiled blue fish.* — *Boiled cornet beaf.* — Id. *ham.* — Id. *tongue.* — Id. *turkey and oysters.* — Bœuf à la mode. — *Lobster.* — Épaule de veau aux oignons blancs. — Rognons de bœuf au champignons. — Fricandeau de veau, sauce tomate. — Côtelettes de mouton panées. — Pigeons sautés à la Marengo. — Brochette de foie de volaille. — Côtelette de veau à la financière. — Canard aux olives. — Poulet à la jardinière. — Fricassée de poulet.

—Épaule de mouton glacée.—Macaroni au parmesan.—Roast beaf.—Id. *pig*.—Id. *veal*.—Id. *leg of mutton*.—Id. *lamb*.—Id. *goose*.—Id. *chicken*.—Id. *pidgeons*.—Id. *game*.—*Puddings and pastry*.—Dessert.

Tel est à peu près le menu de tous les jours. Le soir, à sept heures, du thé, du beurre, des confitures. Enfin, à dix heures du soir, le souper, qui constitue le quatrième repas, et qui se compose de viandes et de volailles froides, de homards, etc. Vu la cherté qui règne aux États-Unis, et surtout à New-York, il serait impossible d'attendre plus pour son argent. Tout est bien apprêté. Les vins se payent à part, et sont en outre très-chers; mais chacun a l'avantage de pouvoir garder la même bouteille tant qu'il veut, puisqu'on la marque avec le numéro de sa chambre, et qu'on la replace sur la table devant lui, jusqu'à ce qu'elle soit complétement vide. Les prix du vin sont : le moselle, 1 dollar 50 cents; sauterne, 2 dollars; hock (vin du Rhin), de 2 à 8 dollars; hermitage, 2 dollars; *champaign*,

2 à 3 dollars; *claret* (bordeaux), 1 à 3 dollars; *burgundy*, 2 50 à 3 dollars; sherry (xérès), 2 à 4 dollars; *madera*, de 2 à 12 dollars (12 dollars font 66 francs, le dollar à 5 francs 50 centimes).

De tous les repas, il n'y a que le déjeuner que l'on vous apporte, par grâce spéciale, dans votre chambre. Pour les autres, il faut descendre, bon gré mal gré, à moins que vous n'ajoutiez à votre chambre à coucher un salon (*parlour*), qui coûte en sus 3 dollars (16 francs 50 c.) par jour, ce qui vous donne le droit de prendre vos repas chez vous. Les appartements dans l'hôtel sont simples et sans tentures, mais très-propres et fort commodes. Tous les meubles sont vernis. Vouloir jouir du chez soi dans l'hôtel, en se faisant servir dans son appartement, est un arrangement coûteux qui n'aboutit à rien, et auquel on est bientôt forcé de renoncer, quelque fatigué que l'on soit des tables d'hôtes. En effet, l'on se trouve, dans son propre salon, à la merci des domestiques de la maison, qui sont tous

négligents et sans complaisance, et qui pourtant sont encore préférables à ceux dont on se sert en ville. Sonnez dix fois pour le même objet, et dix personnes différentes se présenteront chaque fois, sans jamais vous apporter ce que vous avez demandé. Mais il faut bien dire aussi que ces domestiques n'ayant aucune gratification à espérer des voyageurs, leur zèle n'est que fort peu stimulé. Ce sont presque tous des étrangers, la plupart Irlandais. L'Américain n'entre que bien rarement, ou plutôt presque jamais en service, sa fierté y répugne. Quant aux maîtres, ils ne savent pas, aux États-Unis, traiter leurs domestiques; c'est qu'en effet ils sont tombés d'un extrême à l'autre. Hier encore, ils étaient servis par des esclaves, aujourd'hui ils le sont par des hommes qui se croient d'un rang égal au leur.

New-York est rempli de nègres, qui ordinairement sont cochers, bateliers, commissionnaires, etc. Ils sont libres, mais avilis autant par la loi, que par l'opinion publique;

tout mariage avec les blancs leur est interdit, et il est même rare de voir un blanc parler avec un nègre; ils sont paresseux et mauvais domestiques, mais excellents comme garçons de table (*stewards*) à bord d'un navire. Quelques-uns, cependant, sont riches. Ils ont leur église à part, et mettent beaucoup de pompe à leurs cérémonies, surtout aux funérailles.

Beaucoup de mes compagnons du *Wellington* étaient descendus à l'*Astor-House*, entre autres les deux familles, et le peu de personnes qui s'étaient rapprochées pendant notre traversée, et avaient cherché à s'isoler des autres passagers, autant que les usages du bâtiment pouvaient le permettre. Nous eûmes un petit dîner d'adieu dans le salon des dames, où il faut être présenté par l'une d'elles, ce qui, par la suite, donne le privilége de pouvoir y retourner seul.

Le ton qui y règne est naturellement préférable à celui du grand salon, quoique dans le grand salon l'on ne puisse pas non plus se

plaindre de la conduite des convives, et il faut avouer que l'on trouverait difficilement en Europe une assemblée aussi nombreuse et aussi peu bruyante : on n'y entendait guère que le bruit des mâchoires, une fois qu'elles s'étaient mises à fonctionner. Les manières des convives étaient d'ailleurs convenables : personne n'entrait au salon la tête couverte, et les conversations ne prenaient jamais un ton trop élevé.

CHAPITRE III.

Le Hudson. — West-Point. — Pine-Orchard, près de Catskill.

La saison, comme je l'ai déjà dit, était très-avancée, et je me trouvais forcé par là de ne pas rester à New-York plus d'une huitaine de jours.

Je brûlais d'arriver au Mexique; car, quelle que soit l'importance des États-Unis, ils n'avaient pour moi qu'un intérêt secondaire. Amateur d'antiquités, j'appelais de tous mes désirs le temps où il me serait donné de parcourir cette partie de l'Amérique si remarquable par les faits des Espagnols, par les peuples indigènes qu'ils y trouvèrent, et dont l'origine inconnue offre un champ si vaste aux investigations, disons plutôt aux hypothèses, du voyageur. Les États-Unis n'étaient pour moi qu'un passage, qu'un point de départ,

mais, il est vrai, des plus intéressants; car si je ne pouvais pas y séjourner assez longtemps pour étudier les lois de ce peuple tout récemment constitué, je pouvais au moins observer ses mœurs et ses coutumes, et me former par là une opinion sur son caractère et sur celui de ses institutions.

On chercherait en vain dans cet ouvrage un tableau complet des États-Unis, on n'y trouvera que mon itinéraire, les faits que j'ai eus sous les yeux, et les observations qu'ils m'ont suscitées.

J'ai cherché, en écrivant, à me garder de toute exagération; mais si la mauvaise humeur où me mirent parfois les manières que l'on rencontre aux États-Unis, dans une grande partie de la population, perce dans quelques-uns de mes récits, il ne faut certainement pas l'attribuer à un manque de bonne volonté pour un peuple qui compense quelques travers par tant de qualités dignes d'estime et d'admiration.

Je quittai New-York, le 15 septembre, à

sept heures du matin, pour prendre le bateau à vapeur d'Albany, et j'aurais pu atteindre cette ville le soir même, si je ne m'étais arrêté à West-Point et à Catskill.

Un autre bateau à vapeur part de New-York tous les après-midi, à cinq heures, pour la même destination.

Les premiers trente milles sur le Hudson, ou, comme les Américains le nomment, le North-River, ne satisfirent pas tout à fait mon attente. Les bords au commencement sont trop plats pour prêter au paysage tout le charme que l'on s'attend à trouver sur un fleuve si vanté pour sa beauté. Ces rives basses sont une continuation de la belle baie de New-York. Mais enfin, elles s'élèvent graduellement, et bientôt la muraille de rochers en basalte, que l'on nomme *palisades* et qui s'étend pendant dix-huit milles, le long de la rive droite, sur une hauteur perpendiculaire de cent à cinq cents pieds, forme un coup d'œil des plus remarquables.

On voit à trente-trois milles de New-York, sur la rive gauche du fleuve, une des prisons

de l'État de New-York, Sing-Sing. Le bâtiment, construit le long du rivage, est haut de cinq étages, et très-étendu; il contient environ mille prisonniers. J'aurai occasion de parler du système pénitentiaire des États-Unis, lors de ma visite à la prison de Philadelphie, où l'on a adopté le système de *solitary confinement*, c'est-à-dire le système cellulaire le plus rigoureux. Là, chaque prisonnier est renfermé seul, et privé de toute communication, non-seulement avec les autres prisonniers, mais avec tout être vivant. C'est ce système que l'on regarde, en Amérique, comme le meilleur; mais il n'existe ni à Sing-Sing, ni dans les autres prisons, où j'appris que le travail se fait en commun, quoique sous la plus stricte surveillance.

Un trajet de trois heures nous conduisit à Caldwills-Landing, où les bords du Hudson présentent des sites si enchanteurs, que je n'en connais pas d'autres qui puissent leur être comparés, pas même les bords du Rhin.

Arrivé à ce point, le fleuve, qui jusqu'alors

avait suivi une ligne à peu près droite, se détourne vers la gauche, et on se trouve transporté tout d'un coup au milieu des montagnes, dans un paysage dont le charme ne saurait se décrire. La Suisse offre des sites plus sublimes, des parties plus élevées et plus majestueuses; mais je ne connais rien de plus agréable. Ce charmant paysage, continue de Caldwills-Landing à West-Point-Landing, qui en est éloigné d'une demi-heure; c'est là que le bateau à vapeur s'arrêta un moment pour me déposer à terre, ainsi que quelques autres voyageurs.

J'éprouvais une satisfaction bien vive de me trouver dans cette contrée, à la fois si remarquable et par les beautés de la nature et comme théâtre des événements les plus intéressants de la guerre de l'Indépendance. C'est dans ces montagnes que le major André fut fait prisonnier et pendu, fait si célèbre dans l'histoire de cette guerre. Je passai un jour à West-Point, tant pour jouir de la beauté du site, que pour y visiter l'École mi-

litaire, la seule que l'on ait établie aux États-Unis.

Nous montâmes donc à *West-Point hotel*, qui n'est pas grand, mais qui est connu comme un des meilleurs de l'Amérique. La manière d'y vivre est à peu près la même qu'à *Astor-House*, sauf que tout y est établi sur un pied bien moins élevé. Les heures des repas y sont aussi différentes. Le déjeuner est à sept heures, le dîner à une heure, et le thé à sept heures du soir. On y paye deux dollars pour la nourriture et le logement, sans vin, nécessairement. Comme dans cet hôtel on ne vous porte pas même le déjeuner dans votre chambre, on peut juger du plaisir qu'il y avait à se trouver sellé et bridé au salon à sept heures du matin; mais il fallait mordre à l'hameçon ou rester à jeun jusqu'au dîner : car quiconque en Amérique voudrait faire l'indépendant, et vivre à sa manière, courrait grand risque de s'en retourner comme un squelette. Le propriétaire de l'hôtel (le nommer aubergiste serait une insulte) est

considéré comme un gentleman d'une humeur assez complaisante pour vous donner l'hospitalité dans sa maison et à sa table : naturellement vous devez, en reconnaissance de cette faveur, vous soumettre aux lois de sa maison. Avisez-vous d'y résister, et il ne vous reste que la chance de dormir à la belle étoile. Mais si vous êtes sage et obéissant, comme le sont tous les Américains, et comme je m'efforçai de l'être, vous serez toléré, et vous pourrez même compter au besoin sur la protection si importante du maître de la maison. Le nôtre, à West-Point, m'honora de sa bienveillance, et porta même la condescendance jusqu'à me présenter à quelques autres de ses convives, en nous nommant réciproquement avec une grâce digne d'un salon diplomatique. Tout allait donc à merveille, lorsque, lourd Allemand que je suis, je fus sur le point d'encourir la disgrâce la plus complète. Je m'oubliai jusqu'à lui demander de me procurer un bateau pour me transporter sur la rive opposée. Je ne m'a-

perçus que trop vite du crime que je venais de commettre, en supposant que sa seigneurie daignerait se déranger pour moi. Il se tut. Puis, me foudroyant du regard, il me dit avec dédain : « Les bateaux sont là-bas au rivage ; c'est là qu'il faudra en demander quand vous y serez. »

Je passai la journée à visiter l'École militaire, et à en examiner les environs, qui sont pleins d'intérêt. Il y avait 270 élèves dans l'académie, et elle est calculée pour en contenir 400. Les jeunes gens y passent quatre années, et s'y préparent ou pour le service de la troupe ou pour le génie. Cet établissement est bien organisé. La discipline y est maintenue avec sévérité, et les élèves sont congédiés pour les fautes les plus légères. Il suffit de boire des liqueurs, ou même d'entrer dans un hôtel, pour être sur-le-champ exclu de l'école. Leur bibliothèque est assez bien choisie, mais beaucoup d'ouvrages sont déjà arriérés. Ils font l'exercice avec assez de précision.

Ce petit nombre d'élèves est suffisant pour fournir d'officiers une armée aussi peu considérable que celle des États-Unis, qui, en 1837, ne consistait qu'en sept régiments d'infanterie, deux de cavalerie et quatre d'artillerie, en tout sept mille hommes de troupes régulières.

Il y a deux monuments à West-Point : l'un érigé en 1828 en l'honneur de Kosciusko, qui, dans sa jeunesse, avait combattu dans les environs pendant la guerre de l'Indépendance ; et l'autre à la mémoire d'un lieutenant colonel Wood. Ces deux monuments sont en marbre blanc.

Je visitai encore une charmante promenade située entre des rochers, près d'une source, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le Hudson, et que l'on nomme le Jardin de Kosciusko.

Je me séparai à regret de ce lieu délicieux pour continuer ma route sur le bateau à vapeur, parti à sept heures de New-York, et qui vint nous prendre à dix heures et demie.

Les rives du Hudson reprennent bientôt un aspect plus uni, mais cultivé et riant, et embelli surtout par les jolies habitations dont la campagne est semée. Nous passâmes Newbury, petite ville propre et élégante, ainsi que six à sept endroits, où le bateau s'arrêtait pour prendre ou débarquer des passagers, ce qui s'exécutait avec une telle vitesse que souvent le bateau ne s'arrêtait pas plus d'une ou deux minutes.

Arrivés au village de Catskill, je sautai à terre avec trois autres passagers, et nous fûmes emballés tous les quatre dans une vieille chaise, qui employa quatre heures pour nous traîner au haut du Pine-Orchard, chemin de douze milles et des plus pénibles. Enfin nous arrivâmes à la cime, et nous descendîmes au *Mountain-House*, nom de l'hôtel qu'on y a établi.

Quiconque a lu la charmante nouvelle de Washington-Irwing, *Rip van Winkle*, doit se souvenir des rochers où ce bon Hollandais passa vingt années dans un sommeil continuel,

après avoir assisté aux récréations fantastiques des spectres de Hudson et de ses compagnons.

C'est sur cette même montagne que je passai une nuit, non, comme le pauvre Rip, à la belle étoile, mais dans une grande et commode maison à quatre étages.

Honneur à qui le mérite! L'esprit entreprenant des Américains, poussé trop loin sous tant de rapports, et qu'on ne saurait trop blâmer dans ses écarts, doit être admiré en ce qu'il fait de bien. Il est certainement très-remarquable de voir s'élever, pour l'unique agrément des voyageurs, à 2212 pieds au-dessus du niveau de la rivière, une maison longue de vingt-deux toises et haute de quatre étages, sans compter les bâtiments accessoires. Cette maison n'est qu'en bois, il est vrai; mais c'est un palais, comparé aux misérables huttes que l'on trouve en Suisse, au haut du Rigi.

Je m'aperçus avec regret que la saison était déjà très-avancée pour ma tournée dans le nord. Deux jours plus tard, et je trouvais

l'hôtel dégarni : le propriétaire était sur le point de le fermer, et déjà il avait congédié la plupart de ses aides (*helps*).

Les Américains ont trouvé à propos de changer le mot de domestiques en celui de *helps*, que l'on chercherait en vain dans un dictionnaire anglais.

L'Américain, même le plus pauvre, ne se résout que difficilement à entrer en service, mais, si les circonstances l'y forcent, il ne consentira jamais à être nommé domestique (*servant*); il prend le titre d'aide (*help*), ce qui, en sus, lui procure l'avantage d'être bien payé, et à son maître celui d'être servi, pour son argent, le plus mal possible. Les domestiques étrangers trouvent cette mode si avantageuse, qu'ils se hâtent de l'adopter, singeant, du reste, toutes les coutumes des Américains, afin de passer pour tels.

Je me levai, le 15, à l'américaine, à cinq heures et demie, pour jouir du lever du soleil, coutume non moins à la mode dans le nouveau que dans l'ancien monde, quand il

s'agit d'une hauteur un peu renommée, et d'où il faut pouvoir se vanter d'avoir admiré ce spectacle.

Quant à moi, j'ai toujours été assez malheureux pour éprouver que ce sacrifice, que l'on fait de son sommeil, est pour l'ordinaire aussi inutile dans un endroit que dans l'autre, et que toute votre hâte aboutit, non pas à voir le soleil se lever, mais à voir le brouillard descendre, et que c'est là l'unique tableau qu'on a sous les yeux. Pareil sort m'était réservé sur le Pine-Orchard, mais je m'en consolai en attendant le coucher du soleil, que je préfère à son lever, quoique je ne sois guère d'un caractère mélancolique, et qu'il faille, dit-on, avoir cette tournure d'esprit pour aimer qu'un paysage soit éclairé par le crépuscule, plutôt que par l'aurore. Une promenade charmante que je fis aux cascades de Kaatershill, me fit oublier cette petite contrariété, et je me convainquis de plus en plus de la beauté de ces sites, que je croyais vantés outre mesure par les Américains.

Il n'existe pas de nation plus vaine de son pays que l'Américain; il le louera, l'élèvera au détriment de toutes les autres contrées sous tous les rapports, qu'il les connaisse, ou, ce qui est le cas bien plus ordinaire, qu'il ne les ait jamais vues.

L'Américain (et sous ce nom je ne comprends que les habitants des États-Unis, puisqu'ils se sont attribué à eux seuls cette dénomination générique, sans s'inquiéter des autres nations qui occupent le même continent), l'Américain ne trouve jamais d'expressions assez fortes pour relever sa chère patrie. Ce sentiment ne serait que louable, s'il ne le portait à mépriser, comme l'Anglais, les autres nations, dont souvent ils n'ont pas la moindre idée.

Leur vanité est telle qu'il n'y a point de flatterie, quelque exagérée qu'elle soit, qu'ils n'accueillent avec complaisance sur ce chapitre. Ils vous encouragent dans vos éloges, ils les provoquent de toutes les manières; et souvent l'on peut entendre un dialogue du genre de celui-ci.

L'Américain demandera à l'étranger : *Do you have so fine views in your country?* (Avez-vous d'aussi belles vues chez vous?) Réponse obligée de l'étranger : *I do not remember any equal to the present in Europe.* (Je ne connais rien d'égal en Europe.) L'Américain souriant d'un air aussi fier que niais : *Do you think indeed!* (Vraiment!)

Ou bien une Américaine vous demande : *Did you ever eat so good Indian corn?* (Avez-vous jamais mangé d'aussi bon maïs?) car il faut qu'on sache que le blé de Turquie est un mets favori des Américains : cuit à l'eau et assaisonné avec du beurre, il n'est pas aussi mauvais qu'on pourrait l'imaginer. Réponse : *No, we do not eat it at all, but it is excellent.* (Non, nous ne le mangeons pas du tout, mais c'est excellent.) La dame souriant avec mépris : *Do you think indeed!*

Mais je conviens qu'à la vue de la cascade de Kaatershill, je fus fort satisfait que personne de la compagnie ne pensât à me demander si nous avions de pareilles chutes

d'eau en Europe; car j'avoue qu'il aurait fallu convenir que nous ne possédons rien de comparable à cette chute, qui, en Amérique, n'est pourtant que du second ordre. Et cette fois-ci le *do you think indeed*, ne m'aurait pas semblé ridicule.

Que l'on se figure, en effet, au milieu d'un pays désert, dont les beautés sauvages ont été si bien décrites par Washington Irwing, une chute d'eau qui tombe perpendiculairement d'une hauteur de deux cent quarante pieds, se divisant en deux étages. La première chute est reçue dans un immense réservoir demi-circulaire, creusé dans le roc, et qui forme une galerie naturelle, dont on peut faire le tour, en ayant le torrent au-dessus de la tête; la partie inférieure de la chute se compose des eaux qui s'échappent du réservoir de divers côtés, pour aller se perdre dans un abîme.

L'eau, lorsque nous la vîmes, retenue au-dessus de la chute par une écluse, n'était pas très-abondante; mais elle suffisait pour donner une idée de l'effet que la chute devait

produire au printemps, lors de la fonte des neiges.

On trouve, dans une cabane, près de la cascade, des rafraîchissements et un livre pour s'inscrire.

Il faut convenir qu'aucune des chutes les plus vantées de l'Europe, en Suisse, au Salzbourg, en Écosse, ne peut être comparée à celles de l'Amérique, et je me convainquis, dans la suite de mon voyage, que cette assertion n'a rien d'exagéré.

S'il est une chose que l'on puisse excuser chez l'Américain, c'est son orgueilleuse admiration pour les beautés que la nature offre dans son pays, et avouons qu'il sait les apprécier malgré son caractère froid et antipathique pour tout ce qui n'a pas un but réel. Il faut donc attribuer à ce sentiment plutôt qu'à l'amour du gain, si prononcé dans tout le reste de ses actions, l'établissement d'hôtels sur le sommet de montagnes fort élevées et des routes qui y conduisent : véritables sujets de surprise pour quiconque connaît le caractère

calculateur et peu enthousiaste de cette nation.

Les routes, bien que dans un état horrible, n'existaient que par rapport à la cascade, et elles avaient dû occasionner des frais considérables, à cause des arbres qu'il avait fallu abattre et qui pourrissaient où ils étaient tombés.

De retour à l'hôtel, je pus enfin jouir de la vue; le brouillard ayant disparu, je la trouvai des plus belles et des plus étendues. Elle embrassait toute la plaine où le Hudson serpente dans un espace de plus de 100 milles, à travers une campagne toute semée de champs, d'habitations et de forêts, et qui présente un aspect des plus riants et des plus variés. Je dus enfin m'arracher de ce beau spectacle et quitter le voisinage de cette cascade intéressante, autant par sa beauté que par le talent de Washington Irwing; car le souvenir du bon Rip, quoique ce ne fût qu'une fiction, m'attachait plus vivement, que n'aurait pu le faire la scène d'un événement historique.

Mais il fallait partir, si je ne voulais pas m'exposer à manquer le bateau que je devais prendre au village de Catskill, vers les deux heures du matin, pour atteindre Albany le même jour, de bonne heure, et me rendre par le chemin de fer à Utica.

Les bateaux à vapeur qui naviguent sur le Hudson, sont d'une construction différente des bateaux en usage sur les fleuves d'Europe. Ils sont d'une dimension si considérable, qu'ils peuvent contenir jusqu'à quatre à cinq cents personnes, et leur grande chambre est disposée de manière à occuper toute la longueur du bateau. Tout y est calculé pour y entasser autant de monde que possible, sans considération aucune pour la sûreté. La machine à vapeur, qui est à haute pression (*high pressure*), ne se trouve donc pas dans l'intérieur du bateau, mais elle est placée sur le pont.

La chambre du bateau à vapeur sur lequel j'avais fait le trajet de West-Point à Catskill, et qui contenait deux rangées de lits l'un sur l'autre dans toute son étendue, était longue

de 110 pieds; une chambre pour les dames, longue d'environ 30 pieds, en formait la continuation, ce qui lui donnait une longueur totale d'à peu près 140 pieds.

CHAPITRE IV.

Albany, Utica. — Le voyageur en Amérique. — Cascade de Trenton. — Malle américaine.

J'étais arrivé le 18 de bonne heure à Utica, mais tellement harassé et dégoûté de mon voyage, que je commençai à réfléchir sur les avantages d'une tournée de plaisir en Amérique. J'avais fait l'expérience que si l'on y voyage avec une vitesse extraordinaire, cette célérité n'est pas une garantie suffisante contre l'ennui et le dégoût. Je m'aperçus en outre que la constitution d'un Européen n'est, ni physiquement ni moralement, assez forte pour supporter ce que j'avais à souffrir.

Ce fut au moment où je quittai le Pine-Orchard, à trois heures de l'après-midi, que mon martyre commença. D'abord il fallut descendre la montagne dans une espèce de

patache si bien suspendue, qu'on se frappait la tête l'un contre l'autre à chaque pierre et à chaque ornière dont notre délicieuse route était semée. Arrivé au village de Rip, j'espérais bien y dormir jusqu'à minuit, mais il fallut y renoncer à cause de certains petits animaux, qu'on pourrait croire particuliers à l'Europe, et qui cependant pullulent en Amérique.

Dans la crainte d'être mangé tout vif, je restai debout jusqu'à deux heures du matin pour attendre le bateau. En voyant arriver ce bateau si vivement désiré, je me crus à la fin de mes maux; j'allais trouver un lit ou un matelas. C'était là une profonde erreur, car je faillis me trouver mal en entrant dans le salon à cause de l'odeur infecte qui s'en exhalait. Il fallut donc recommencer, sur le tillac, ma promenade nocturne. Enfin le jour parut sans apporter un grand soulagement à mes maux; transporté, avec mes malles, par une effroyable averse, sur un bateau plus petit et non ponté, il me fallut endurer une pluie battante jusqu'à mon arrivée à Albany. On

avouera qu'en voilà déjà plus qu'assez pour faire gagner de l'appétit ou plutôt le perdre. Mais quand on saura que pendant tout ce temps l'on se trouve parmi des hommes qui, pour la plupart, mâchent continuellement du tabac, puis le crachent à tort et à travers, on peut imaginer si je devais me trouver à mon aise. Tout cela cependant n'était rien auprès de ce qui m'attendait à mon départ d'Albany sur le chemin de fer d'Utica, long de 96 milles.

Enfermé dans le même char avec vingt-trois autres personnes, dont la moitié au moins mâchaient du tabac, j'eus de plus l'avantage de me trouver vis-à-vis d'un américain qui n'avait pas d'autre mouchoir que celui dont Adam dut se servir avant sa chute. Essayez ensuite de faire un repas quelconque, surtout quand il est apprêté à la manière américaine, c'est-à-dire calculé pour des estomacs d'autruche.

En vérité, l'on serait tenté de faire chorus avec les auteurs anglais sur l'Amérique, quand on se voit exposé aux misères et à l'esclavage

qui pèsent sur le voyageur en ce pays. En voici un autre exemple : je n'avais que deux heures devant moi à Albany, avant le départ du convoi. J'entrai dans un hôtel à six heures et demie du matin, et je demandai une chambre pour refaire un peu ma toilette, après les avanies de la nuit. « Vous trouverez de l'eau au *bar-room*, » me répondit-on. Or, le bar-room est la chambre où se tient le comptoir et où l'on débite les liqueurs. Il fallait bien se soumettre; et on me montra derrière un rideau une sale cuvette avec de l'eau, et un essuie-mains, qui devait avoir servi à une centaine de personnes au moins. J'étais encore à réfléchir si je devais en faire usage ou non, lorsqu'un autre individu, plus au fait que moi des usages de la maison, entre dans le sanctuaire, se débarrasse de son habit et de sa cravate, et se met à se débarbouiller pendant une heure entière. Je demande à déjeuner. « Vous devez attendre que tout le monde déjeune, » fut la réponse que je reçus. Enfin, à huit heures, je partis d'Albany, tout émer-

veillé de l'éducation américaine que je recevais. Le chemin de fer passe par Schenectady, et l'on paie pour les 96 milles d'Albany à Utica, trois dollars et demi (19 francs). Nous employâmes sept heures, mais le trajet pourrait se faire facilement en cinq; car on perd au moins deux heures en pauses fréquentes, sous le prétexte de mettre de l'eau dans la machine, mais en réalité pour procurer à messieurs les voyageurs le temps de se bourrer l'estomac à chaque station. Les Américains sont, sans contredit, les plus grands mangeurs qui existent. Leur voracité surpasse toute croyance.

J'avoue que, malgré l'intérêt que m'offrait cette excursion dans le nord, malgré mon désir de voir ces chutes d'eau si vantées, ces lacs si célèbres, d'examiner toutes ces communications merveilleuses en chemins de fer et en canaux, que l'énergie, ou plutôt l'esprit d'ambition des Américains a su créer, je m'en serais retourné bien volontiers, tant j'étais fatigué des ennuis du voyage, dégoûté des

manières des habitants du pays. Je ne revenais pas de mon étonnement de voir ces grossières habitudes adoptées même par des personnes qui semblaient appartenir à des classes élevées. Mon entourage m'ôtait tout le plaisir que j'aurais eu à admirer ce pays si neuf pour moi, à parcourir ces chemins de fer si étendus qui passent à travers des rochers et des montagnes, et par-dessus des abîmes.

D'Utica aux chutes du Niagara, il faut encore une ou deux journées. Le chemin de fer cesse à Utica, et j'avais à continuer ma route par le canal Érié, trajet long et ennuyeux, ou bien à prendre une place dans une diligence (*stagecoache*). Je m'y décidai bien à contre-cœur, car on a pu voir quels compagnons de voyage on rencontre ordinairement aux États-Unis. Sur un bateau, il est encore assez facile de se séparer des personnes qui vous déplaisent ou vous incommodent; mais dans un *stage*, c'est impossible.

J'employai mon séjour à Utica, dont je ne

devais partir que le 19, à quatre heures de l'après-midi, pour visiter, dans la matinée, les cascades de Trenton, éloignées de 12 milles. Je me trouvai cette fois, seul dans une petite calèche, et délivré, pour le moment, de mâcheurs de tabac et de ceux qui faisaient encore pis. J'étais donc bien disposé à jouir des beautés de la contrée. Quelle belle nature se déployait à mes yeux dans ce petit trajet! Les environs d'Utica, sans présenter l'aspect magnifique de ceux de West-Point et de Catskill, n'en possèdent pas moins beaucoup de charmes; la campagne, entrecoupée de collines et de plaines qui se succèdent continuellement, présente le coup d'œil le plus varié, et que viennent animer les villes et les fermes répandues çà et là. Je parle de villes, car on ne connaît pas de villages en Amérique. Mais, ce que l'on comprend ici sous le nom de villes n'existe encore, pour la plupart, que sur le plan de l'ingénieur. La manie des Américains est d'en fonder, et ils ne se creusent nullement la tête pour leur

choisir un nom; ceux de leurs hommes célèbres et des villes de l'Europe se répètent à satiété, comme on peut le voir dans le mémoire si spirituel présenté, en 1840, à la Société géographique de Londres par son savant président M. Greenough.

Je me trouvais donc entouré des capitales les plus célèbres de l'Europe : Rome, Paris, Vienne, Turin, etc.; mais, à en juger par Amsterdam, que j'avais traversé sur le chemin de fer, et qui compte au plus une vingtaine d'habitants, la population de ces villes ne s'accorde guère avec la pompe de leurs noms.

Cette passion des Américains pour fonder des villes prend sa source autant dans leur esprit de vanité que dans leur esprit de spéculation. Le propriétaire d'un terrain situé près d'un fleuve navigable ou sur le tracé d'un chemin de fer, fera tout son possible pour y établir une ville. Il fait donc venir un ingénieur qu'il charge d'en tracer le plan; puis, sur l'emplacement, il fait construire un hôtel

avec un bon *bar-room*, où les consommateurs peuvent admirer le plan de la nouvelle cité collé sur le mur, et il termine la cérémonie en envoyant à un géographe le nom de la ville qu'il vient d'improviser; celui-ci le place en grandes lettres sur la carte, tandis qu'en réalité l'on ne trouve que quelques vaches autour d'une ferme sans importance.

Les chutes de Trenton, dont je me suis un peu éloigné dans cette digression sur la fondation des villes en Amérique, sont situées dans un ravin d'ardoises. Il n'y avait alors que peu d'eau; mais l'aspect doit en être magnifique quand les deux chutes, dont la plus grande est large de cinquante toises, tombent à pleins bords.

Les cascades de l'Amérique ne sont pas seulement remarquables par leur grandeur, elles ont toutes leur charme particulier. Celles de Trenton se font remarquer par les couches d'ardoises que la force des eaux a brisées.

Je retournais heureux et fort satisfait de

ma promenade solitaire; mais je n'envisageais qu'avec un dégoût d'autant plus prononcé mon retour sous le joug, c'est-à-dire la continuation du voyage.

J'avais choisi la route par Oswego, qui me promettait d'arriver le plus tôt à mon but principal, les chutes du Niagara. Le nom de *mail* (malle-poste), dont on avait qualifié la voiture qui devait faire ce trajet en douze heures, m'avait donné l'espoir que j'en serais quitte à meilleur marché qu'en passant par Buffalo. J'aurais bien mieux aimé voir cette dernière ville, mais il aurait fallu rester trente-six heures en voiture.

Malgré le prestige du nom de *mail* et le programme pompeux qu'on m'avait mis sous les yeux, j'avais quelques pressentiments que ce n'était pas un lit de roses qui m'attendait, et que je ne regretterais nullement d'avoir abrégé autant que possible le temps que je devais y passer.

Celui qui a visité Londres, et qui s'est trouvé le soir dans Regent's-Circus et Picca-

dilly, rattache au nom de *mail-coach* l'idée qu'il s'est formée en voyant les brillants attelages qui, à la même minute, se répandent de ce centre dans toute l'Angleterre, offrant aux voyageurs des commodités que la chaise de poste la plus élégante du continent égale à peine; celui-là seul pourra juger de mon désappointement, quand je vis arriver devant l'hôtel la méchante brouette, attelée de malheureuses haridelles, qui devait me faire connaître toutes les douceurs des malles américaines.

Au lieu de quatre heures que l'on avait annoncées comme le moment du départ, il en était bien cinq quand notre véhicule se mit en route. On nous avait entassés neuf dans l'intérieur, sur trois petites banquettes où six personnes n'auraient pas été trop à l'aise. On ne pouvait remuer ni bras ni jambes, on étouffait, de sorte qu'il s'éleva de suite des querelles interminables sur la question d'ouvrir les fenêtres ou de les tenir fermées.

A cette torture physique, si cruelle pour

moi, et plus encore pour ceux de mes compagnons qui avaient la goutte ou des rhumatismes, venait encore se joindre une vive inquiétude pour mon bagage.

Nos coffres et nos boîtes avaient été entassés pêle-mêle derrière le carrosse, sans que l'on prît le moindre soin de les fixer, ni avec une chaîne, ni même avec une corde; de sorte que toute la sûreté dépendait d'un morceau de cuir jeté négligemment par-dessus. Nos effets étaient donc exposés à toutes les chances possibles; quiconque en aurait eu envie n'avait pas même à se donner la peine de couper le moindre bout de corde; il aurait suffi de les enlever, ou mieux encore d'attendre qu'ils se semassent sur la route. Malgré la patience angélique dont je m'étais fait un devoir en Amérique, je pris la liberté d'observer que de cette manière je me trouverais bientôt débarrassé de la charge de mes coffres, ce qui m'attira une réplique pleine de l'orgueil américain : *Here it is not like in your country; here all's safe.* (Ce n'est pas

ici comme dans votre pays ; chez nous tout est sûr.) Mais lorsqu'ils virent que je ne me rendais pas à leur assertion, et que j'avais pris le parti d'attacher moi-même le cuir avec un peu plus de soin, ils furent tout déconcertés de cette résistance inaccoutumée, et se mirent, de bien meilleure grâce que je ne l'aurais cru, à m'aider dans ma besogne ; de sorte que je pus remédier ainsi à l'inconvénient le plus urgent, qui était de perdre mon bagage en route.

Si nos effets avaient été volés, chose des plus faciles, puisque nous allions toute la nuit au pas à cause d'une route de sable, je suis convaincu qu'ils nous auraient dit pour toute consolation : que ce n'étaient sûrement pas les Américains qui avaient fait le coup, mais des Irlandais (*but Irish people*). Car il faut avouer que si les Anglais et les Américains se détestent entre eux cordialement, ces derniers ont fidèlement adopté les sentiments pleins de bienveillance que l'on professe en Angleterre pour les Irlandais.

Depuis mon arrivée aux États-Unis, je n'avais entendu que des éloges sur l'honnêteté des Américains; mais comme c'étaient eux-mêmes qui s'attribuaient cette vertu avec la même prodigalité qu'ils se parent de tant d'autres, je croyais devoir mettre quelque réserve à la leur accorder. Cependant, il faut bien le reconnaître, si l'on doit se méfier de la probité des Américains dans les transactions commerciales, où je leur crois une foi punique, je les regarde comme trop fiers pour commettre des vols insignifiants qui ne demandent ni intrigue ni habileté. Le fait est que nos coffres ne furent point volés; mais peut-être par la seule raison que ce butin n'était pas digne d'exercer leurs talents.

Nous arrivâmes donc, sans autre perte que celle du temps, à Oswego, employant à notre trajet dix-huit heures au lieu de douze, que l'on nous avait annoncées. Du reste, nous avions encore gagné, en honneur des chemins américains, une bonne dose de bosses à la tête, seule partie de notre corps qui n'était pas

maintenue dans l'immobilité la plus complète.

Je craindrais de fatiguer le lecteur en détaillant les autres plaisirs que je goûtai pendant ce trajet; je me tairai donc sur les agréables manières de mes compagnons de voyage, dont les mâchoires étaient toujours en mouvement, soit pour une cause, soit pour une autre; et je n'essayerai pas de dire tous les comestibles, le *grog* et le *brandy* qu'ils engloutissaient à chacune de nos fréquentes stations.

Je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. Lorsqu'on voyage en Amérique, il faut éviter autant que possible les routes où l'on n'a encore établi ni chemin de fer ni voie d'eau navigable pour les bateaux à vapeur. La raison en est simple : les Américains ont fait de si grandes dépenses pour leurs chemins de fer, leur navigation à vapeur, et leurs canaux, objets de leur prédilection et de leur vanité, qu'il n'y a plus moyen pour eux de se mettre en frais afin de

créer d'autres voies de communication tant soit peu praticables, et qu'ils ne regardent d'ailleurs que comme provisoires. Mais ils sont bien punis de cet esprit aventureux : les espèces métalliques deviennent de jour en jour plus rares dans toute l'Union ; tout est papier de mille sortes différentes, dont la plus grande partie est sans valeur, ce qui entraîne l'étranger, qui ne s'y connaît pas, dans des pertes continuelles. Il m'est arrivé de recevoir, comme bons, des billets (*notes*) qui, le lendemain, n'avaient plus cours, par la faillite de la maison qui les avait émis. Je n'entrerai point dans des détails sur la crise financière qui continue en Amérique déjà depuis plusieurs années; les journaux s'en occupent assez; mais je ne puis m'empêcher de dire que cette crise peut avoir, avec le temps, de bien grandes conséquences. Déjà elle en a eu de bien funestes, puisqu'elle a miné complétement le crédit des Américains et détruit la réputation de bonne foi dont ils avaient joui jusqu'alors. C'est la dictature d'un répu-

blicain qui les a conduits là, et c'est une dictature établie dans un sens contraire qui pourra seul les tirer de l'abîme où le système fédératif les a conduits.

Il n'y a qu'un gouvernement central, une administration forte, qui aurait en vue l'état des finances et le crédit de l'Union entière, qui pourrait remédier au mal par l'établissement d'une banque nationale; mais tant que le système fédéral, protégé et même poussé à l'extrême par Jackson, continué par Van-Buren, et suivi actuellement par Tyler, demeurera en vigueur, la crise ne fera qu'augmenter. Je considère cette question comme du plus haut intérêt politique pour l'Union; d'autres questions surgiront encore de celle des finances, qui pourraient bien entraîner un changement complet dans les institutions du pays; et les fautes d'un gouvernement républicain, le manque de connaissances et d'expérience dans des hommes dont le règne n'est que temporaire, pourraient bien venir seconder les propensions aristocratiques que

j'ai cru remarquer dans les Américains, dissoudre l'Union et en porter une partie au moins à se constituer en monarchie.

De manière ou d'autre, ils seront obligés de mettre fin aux entreprises exagérées dont ils raffolent. Le pays est encore trop neuf, le terrain trop peu cultivé, et les manufactures trop insignifiantes, pour favoriser ou même seulement permettre des dépenses énormes dans lesquelles les pays de l'Europe, même les plus favorisés du côté de l'agriculture et des autres ressources nationales, n'oseraient s'engager qu'avec précaution.

Je laisse cette question si importante, si vitale pour l'Amérique, pour revenir à ma tournée, qui, malgré les contrariétés que me suscitaient les habitudes américaines, m'intéressait vivement à cause de la nature tout à la fois si grandiose et si fraîche qu'elle offrait à mes yeux. C'étaient surtout les forêts vierges de l'Amérique qui avaient attiré toute mon attention pendant mon trajet à Oswego; ces forêts immenses, composées d'arbres gi-

gantesques, où le colon est obligé de gagner, la hache à la main, chaque toise destinée à la culture ou à l'emplacement de son habitation isolée.

Quel contraste avec nos pays! Le terrain que la forêt couvre ne vaut presque rien. Le prix d'un acre de forêt est de 14 dollars (75 francs). Un seul des arbres rapporterait chez nous dix fois cette somme; mais ici c'est le bois qui ôte au terrain sa valeur, puisque le sol ne rapporte, qu'autant que la forêt, qui le couvre, a pu être détruite.

C'est un travail bien pénible pour le colon, que de dégager le terrain. Il coupe l'arbre, et il est obligé de le brûler sur place pour s'en débarrasser, sans trouver moyen de s'en défaire d'une manière avantageuse. Quant aux racines, il est forcé de les laisser dans la terre, faute de bras pour les en tirer. C'est donc autour de ces souches qu'il laboure et sème, ce qui donne aux champs un aspect tout particulier.

Cette difficulté de préparer le terrain pour

la culture, de le conquérir sur la forêt, forme l'obstacle principal aux succès de l'émigrant cultivateur qui apporte en Amérique des ressources qu'il veut faire valoir, tandis qu'au contraire elle favorise tel autre qui n'apporte avec lui que ses deux mains.

L'émigrant reçoit le terrain, en Amérique, presque pour rien, surtout dans les parties de l'ouest, où il ne payera l'acre que d'un demi à deux dollars (2 fr. 75 c. à 11 fr.); mais, comme là il se trouve réduit aux ressources qu'il peut tirer de son propre travail, de celui de sa femme et de ses enfants, sans pouvoir jamais compter sur l'aide d'aucun autre, toute entreprise un peu étendue lui est impossible. Le valet, la servante, qui l'auront accompagné, qu'il aura amenés d'Europe, peut-être avec bien des sacrifices, le quitteront bientôt, gagnés par l'esprit d'indépendance, disons plutôt d'égoïsme, qui règne dans le pays. Ils s'établiront eux-mêmes à leur compte en acquérant un terrain qui ne leur coûtera que peu de chose, ou même

en exploitant pour des années, comme bûcherons, celui de l'État. Le fermier, qui vivait tranquille en Europe, tirant sa subsistance du champ ou de la vigne qu'il cultivait sans efforts, doit se résigner à bien plus de travaux et de privations en Amérique : il y sera propriétaire, il est vrai, d'un immense terrain; mais les bras lui manqueront pour le cultiver, pour le gagner sur la forêt, et l'idée de ses nouveaux droits politiques, qu'il partage avec son valet, ne sera, suivant moi, qu'une faible compensation des agréments et des plaisirs de la vie sociale qu'il lui aura fallu abandonner.

L'émigration pour l'Amérique s'accroît de jour en jour. Des milliers d'individus de toutes classes quittent chaque année les contrées trop peuplées de l'Europe, pour se rendre au nouveau monde. On a beaucoup discuté la question de savoir s'ils y trouvent un avantage. D'après ce que je viens de dire, cet avantage est certain pour un père de famille dénué de toute ressource, encombré d'en-

fants qu'il a de la peine à nourrir, puisqu'il pourra tirer un grand parti de toutes ces mains qui lui étaient à charge dans sa patrie. Mais celui qui jouit d'un sort indépendant, quoique modeste, et qui traverse l'Atlantique dans l'espoir d'une fortune brillante, ne se trouve que trop tôt désabusé : irrité par les obstacles qu'il rencontre, entrant dans l'esprit inquiet d'un peuple pour lequel néanmoins il n'éprouve jamais de sympathie, il se jette d'une entreprise dans l'autre, sans jouir ni de la vie ni de son bien, et c'est à ses enfants, élevés dans les maximes du pays, qu'il est réservé de le faire valoir.

J'ai pensé que ce peu de mots sur les conséquences de l'émigration n'étaient nullement superflus, tant pour les personnes qui y sont poussées par une certaine inquiétude et l'ambition d'une plus grande fortune, que pour les classes pauvres que la nécessité y conduit. Quant aux gens de cette dernière classe, il faut encore qu'ils aient les moyens de payer leur traversée, sans quoi leur sort ne ferait

qu'empirer dans les mains d'usuriers spéculant sur leur misère et leur inexpérience.

Revenons aux habitations des colons disséminées dans les forêts : elles sont construites en bois, et il n'y a en pierre que le four. Les fenêtres n'ont point de grilles, et les bestiaux paissent autour de l'habitation en l'absence même des propriétaires. Ce qui prouve en faveur de la sûreté que l'on m'avait dit régner dans le pays. Peu de fermes possèdent des étables pour le bétail, et l'unique précaution qu'on prend pour le garder est de lui attacher au cou une sorte de fourche en bois qui l'empêche de sortir de l'enclos dont l'habitation est entourée. Les animaux domestiques les plus nombreux sont les chevaux, les vaches, les cochons; on ne voit que rarement des brebis, et jamais ni chèvres ni bourriques.

Le bois est si commun aux États-Unis, qu'on l'emploie non-seulement à construire toutes les habitations des colons, à la campagne, mais la plupart des maisons, même dans les

plus grandes villes; et c'est à peine si, dans celles de moindre apparence, on trouve quelques maisons construites en pierre ou en brique. La différence, entre les fermes et les maisons de ville, consiste en ce que les premières sont construites avec des poteaux, et les autres avec des planches taillées, et peintes ordinairement en blanc.

On trouve jusque dans New-York quelques maisons en bois : j'en ai même vu, en 1837, dans Broadway, rue principale de cette ville, entre les édifices les plus beaux. Mais les maisons, même celles en bois, sont construites avec une certaine élégance. Les fenêtres ne sont pas divisées, comme en France et en Allemagne, en deux parties séparées perpendiculairement; mais elles s'ouvrent horizontalement en repoussant une moitié sur l'autre, comme c'est l'usage chez les Anglais, dont les Américains ont entièrement adopté le système de construction.

La mode, en Amérique, surtout dans les hôtels, est de ne peindre les appartements

qu'en blanc, mais avec un stuc égal et luisant. Du reste, les maisons élégantes dans les villes, sont tout à fait dans le goût de propreté et de confortable adopté par les Anglais. On y voit des tapis, des meubles de luxe, etc., quoique cependant on puisse toujours y remarquer une certaine teinte de simplicité.

Mais dans le nord, l'art de bâtir n'a pas encore fait autant de progrès ; le bois y domine comme matière de construction, et on peut présumer quels ravages y exercent les incendies ; il n'y a que les églises et les bâtiments publics qui soient constamment en pierre. Les églises récemment construites, sont parfois dans le style gothique, aujourd'hui si fort à la mode en Angleterre.

Plus on s'approche du midi, comme à Philadelphie, Baltimore, Washington, et plus les villes prennent l'air anglais, quant à la construction et à la disposition des maisons. Mais ce qui caractérise ces villes et toutes celles établies plus récemment en Amérique, c'est la régularité avec laquelle les rues et

les places sont tracées. L'ancienne partie de New-York, ainsi que les villes situées au nord qui datent encore du temps des Hollandais, sont construites à la manière irrégulière et tortueuse des villes d'Europe. Mais toutes les nouvelles villes sont tirées au cordeau, qu'elles existent en réalité, ou qu'elles soient seulement tracées sur le papier, ce qui est le cas le plus ordinaire, comme je l'ai dit plus haut. Tout y est divisé en carrés, dont chacun est composé de douze maisons au plus. Non seulement la maison a son numéro, mais aussi chaque carré a le sien, que l'on appelle *Section's-number*. Sur certains points ils suppriment une section, ce qui forme une place. L'Américain ne se creuse pas plus la tête pour donner des noms à ses places publiques et à ses rues, que pour nommer la ville elle-même. Chaque ville a son *Washington square*, son *Franklin*, son *Lafayette square*. Quant aux rues, elles sont désignées : *Front-street*, puis 2^{d}, 3^{thd}, 4th et 5th *street*, et celles qui les traversent latéralement sont désignées par *Wallnut*, *Pine*,

Apple, *Oak*, *Mulberry-street*, etc., tous noms d'arbres auxquels on peut encore ajouter un *Liberty-street*, quand il n'y a pas de *Liberty square*.

CHAPITRE V.

Lac Ontario, Oswego.

Je fus très-satisfait de *Wellands Hotel*, où je descendis à Oswego et où l'on est bien servi. Il faut convenir qu'on trouve d'assez bons hôtels même dans les petites villes des États-Unis. Cela vient de ce que les Américains étant éminemment voyageurs et se trouvant toujours en route, des hôtels convenables sont, chez eux, de la plus grande nécessité.

Je m'embarquai à Oswego, le 20, sur le lac Ontario, à bord du *Great-Britain*, magnifique bateau à vapeur.

L'Ontario est un lac d'eau douce, mais une mer par son étendue. On ne peut voir d'un bord à l'autre. Notre bateau était aussi vaste qu'élégant et supérieurement bien tenu. Je me retrouvai avec plaisir sur un bâtiment anglais; et je dus admirer l'ordre et la propreté que l'on maintenait dans ce bateau, qui

présentait ainsi un contraste frappant avec ceux de North-River. Il s'arrêta pendant la nuit à Cobourg et Point-Hope, et continua, le 21, sa route le long de la rive anglaise, vers Toronto (York), capitale du haut Canada. J'avoue avec franchise qu'un petit incident, qui eut lieu à bord, me divertit infiniment. Ce fut notre capitaine qui, dans la matinée, se mit, à ma grande satisfaction, à parcourir le tillac où plusieurs de nos passagers américains reposaient dans leur position favorite, c'est-à-dire les pieds étendus horizontalement sur les bancs. Il les obligea, sans beaucoup de cérémonie, à les remettre dans une position verticale, ce à quoi force leur fut de se conformer, tout confondus et stupéfaits de la liberté qu'on prenait avec eux.

Après avoir passé à Toronto, nous poursuivîmes notre route vers Lewistown, dans la rivière de Niagara; là, nous quittâmes le bateau pour faire par terre les sept derniers milles qui nous séparaient des chutes.

Arrivé vers ce lieu célèbre, j'y jouis du

spectacle le plus sublime qui existe dans la nature. Aucun tableau, aucune description ne pourrait en donner une idée exacte. On ne saurait décrire cette masse d'eau qui tombe avec le bruit du tonnerre, et remonte brisée en myriades de perles vers les cieux, où elles forment un nuage éclatant. Il n'y a rien au monde à comparer à cette vue, et la description la plus poétique dirait aussi peu que ma pauvre prose.

Le Niagara est autant un canal naturel qu'un fleuve, qui sort du lac Erie pour aller se jeter dans le lac Ontario, et qui réunit ainsi les deux lacs. Il forme en même temps la limite entre les États-Unis et le haut Canada, qui appartient à l'Angleterre. Le fleuve, divisé en plusieurs bras par différentes îles, comme Great-Island, qui compte dix-sept mille cinq cent quatre-vingt-quatre acres d'étendue, se réunit en une seule masse au-dessous de Navy-Island, qui n'a pas plus de trois cent quatre acres, et là sa largeur est de 2 milles et demi. Il continue dans cette

grandeur majestueuse jusqu'à Goat-Island, longue d'un demi-mille, large d'un quart de mille, et dont la superficie est de soixante-quinze acres. Le fleuve, séparé par cette île en deux bras, se réunit, après l'avoir dépassée, en une seule masse d'eau qui forme, en se séparant de nouveau, les deux chutes du Niagara. Des chutes jusqu'au lac Ontario, pendant une distance de 13 milles, le fleuve forme une seule masse, dont la largeur n'excède pas un quart à un demi-mille, mais dont la profondeur est si considérable, qu'en quelques endroits on compte jusqu'à deux cent cinquante pieds. Vers la pointe de Goat-Island, trois quarts de mille avant les chutes, le lit du fleuve prend une pente de cinquante-deux pieds du côté droit (américain), et de cinquante-sept pieds du côté opposé (anglais), ce qui forme les rapides, spectacle des plus imposants, et qui suffirait pour attirer l'attention de tout l'univers, si l'on ne devait pas avoir bientôt après les chutes à contempler. En effet, la force et la rapidité avec les-

quelles l'eau, qui forme ces rapides, passe le long de Goat-Island, serait un phénomène d'un effet sans égal, s'il n'était terminé par le spectacle le plus étonnant que la terre présente, par les chutes mêmes. Celle du côté droit est formée par une masse d'eau large de trois cents yards (neuf cents pieds anglais), et qui tombe presque perpendiculairement d'une élévation de cent soixante-quatre pieds; tandis que la grande chute, du côté du Canada, nommée le *Horseshoe fall*, tombe dans une largeur de six cents yards (dix-huit cents pieds), d'une hauteur de cent cinquante-huit pieds, et sur un rayon de vingt-deux pieds d'épaisseur.

Figurez-vous donc le tableau de deux torrents, larges, l'un de cent cinquante, l'autre de trois cents toises, déjà irrités dans leur cours par les îles et les rochers contre lesquels ils se brisent, entraînés dans une course de plus en plus rapide par la pente de leurs lits; figurez-vous ces torrents furieux, écumants, ne rencontrant plus aucun obstacle, et

tombant tout d'un coup de toute leur étendue dans l'abîme le plus profond. Mais le charme particulier des chutes du Niagara, le phénomène qui leur appartient exclusivement, c'est le tourbillon, le nuage formé par la force avec laquelle l'eau se brise sur les rochers, d'où elle est rejetée à une hauteur triple de sa chute, mais toute disséminée comme la vapeur d'un nuage.

Quel spectacle que ces flots passant avec une force irrésistible le long de l'île, en torrents verts, couverts d'une écume blanche !... Mais bientôt les eaux disparaissent entièrement; on ne voit plus qu'une couche impénétrable d'écume, semblable à des masses énormes de neige; puis d'immenses tourbillons éblouissants qui bondissent et s'élèvent vers les cieux.

Quand le soleil donne sur ce tableau, quand il change en diamants chaque goutte d'eau, lorsqu'il encadre les chutes d'arcs-en-ciel aux couleurs éclatantes, lorsqu'il éclaire de ses rayons une délicieuse campagne digne des

prodiges qu'elle environne, alors l'âme ne peut qu'adorer le Créateur; l'admiration fait place à l'émotion, à la terreur, au délire.

Mais quel contraste offre le fleuve dès qu'il a franchi la cataracte! Au mouvement immense que présentent les eaux au-dessus des chutes et durant leur descente, succède le calme le plus profond dès qu'elles sont arrivées dans le gouffre qui les rassemble, et d'où elles s'écoulent doucement et sans bruit dans un lit étroit, mais profond, où elles reprennent leur couleur d'un vert foncé. Au-dessus de la chute, elles sont presque de niveau avec les bords du fleuve, puis elles baissent graduellement; mais, après avoir franchi la cataracte, elles se trouvent tout à coup encaissées dans un abîme profond de trois cent soixante-dix pieds. Quel contraste entre cette mer d'écume, ces tourbillons de l'eau qui se brise sur les rochers avec le bruit du tonnerre, et l'aspect tranquille que le fleuve présente aussitôt après, coulant calme, mais profond, le long de bords escarpés, couverts

de la plus belle verdure. A une centaine de toises au-dessous des chutes, le fleuve n'a qu'un quart de mille de largeur; mais il est profond de deux cent cinquante pieds.

Le coup d'œil le plus avantageux de la cataracte est du côté anglais, d'où l'on jouit de la vue des deux torrents à la fois, et d'où l'on peut embrasser dans son ensemble ce magnifique spectacle. Je regrettai d'être descendu à un hôtel du côté américain, quoique j'y fusse bien traité; j'aurais bien mieux aimé *Clifton-house*, du côté opposé; cet hôtel est si bien placé, que de ses fenêtres on peut contempler toute la cataracte.

Une circonstance particulière aux chutes du Niagara, c'est qu'on peut marcher au-dessous de l'eau, à environ vingt pieds sous la chute du côté américain, et à près de cent cinquante-trois sous la grande cataracte du côté du Canada, en passant dans l'espace qui reste entre les rochers et les masses d'eau qui s'en précipitent. Ces deux expéditions, surtout la seconde, demandent un peu de réso-

lution et une bonne poitrine, parce que la pression de l'air sous cette voûte, formée par la force du torrent, est telle, que la respiration s'en trouve gênée et même rendue presque impossible pendant les premiers moments.

On a fixé une corde dans le rocher pour s'y tenir d'une main, tandis que le guide vous soutient de l'autre. Au moyen de cette précaution, la course est devenue un peu moins dangereuse, car lorsqu'on n'avait pas de point d'appui, le moindre faux pas sur le sentier étroit et inégal tracé dans le rocher entraînait à une mort inévitable. Pour passer sous la grande chute, où vous vous trouvez sous un rayon d'eau d'à peu près vingt-deux pieds d'épaisseur qui descend d'une hauteur de vingt-six toises au-dessus de votre tête, il faut complétement changer de vêtements et de chaussure, et endosser ceux que les guides vous prêtent pour ce bain de douche.

Je reçus un certificat imprimé, comme on le donne à tous ceux qui ont passé sous la grande chute et atteint la fin du sentier dans

le roc, d'où l'on retourne, et que l'on nomme *Termination-Rock*.

Les chutes du Niagara valent à elles seules la peine d'un voyage en Amérique. Je me suis arrêté à leur description bien plus que le plan de mon itinéraire dans les États-Unis ne le permettait, et pourtant je n'ai décrit qu'une faible partie des merveilles dont se compose ce site unique, et des objets intéressants qui l'entourent. Mais tout en passant sous silence la tour, le musée sur les bords du fleuve, les curiosités indiennes que l'on y vend; sans m'occuper des mille et mille histoires que l'on raconte sur les hommes et les animaux entraînés par le fleuve au-dessus des rapides, et qui ont péri dans les chutes, je dois cependant mentionner une source d'eau gazeuse, à dix pas seulement du fleuve, qui s'enflamme quand on en approche la lumière.

Je continue l'itinéraire de mon rapide voyage dans le bas Canada. Après avoir quitté Niagara, je repris à Lewistown le bateau à vapeur qui m'y avait amené. Nous nous arrê-

tâmes encore à Toronto, où j'eus le plaisir de retrouver M. A-ch-s-n, digne et estimable ami dont j'avais espéré la compagnie pour parcourir le Canada; mais le sort voulait que je fusse réduit dans mon pèlerinage à la société des individus que j'ai décrits, ou à celle d'étrangers encore plus ennuyeux par leurs prétentions ou leurs exigences.

Au reste, le spectacle merveilleux dont mon âme était remplie me rendait indifférent à ces petites contrariétés. Je commençais en outre à me faire au caractère de mes compagnons de voyage, soit Anglais, soit Américains. Je voyais qu'il fallait me dépouiller, vis-à-vis d'eux, de cette prévenance, de ces petites attentions en usage sur le continent de l'Europe, même avec les personnes qui vous sont étrangères et avec lesquelles le hasard seul vous a réuni; je m'apercevais qu'ici, comme chez leurs cousins, la politesse était regardée comme faiblesse ou comme un aveu d'infériorité.

Que si ces lignes tombent dans les mains de

mes compatriotes, qu'elles ne les détournent nullement de cette belle hospitalité que le caractère national leur rend si naturelle; mais qu'en l'accordant aux étrangers, ils ne se déparent point de cette dignité que toute nation se doit à elle-même, pour que ceux qui profiteront de leur obligeance puissent voir que c'est de leur part bonté de cœur, et non un hommage rendu à la morgue anglaise ou américaine.

CHAPITRE VI.

Le bas Canada.

Je passe rapidement sur mon voyage dans le bas Canada. Je ne décrirai pas toutes les merveilles du Saint-Laurent et de ses mille îles, dans l'endroit où il sort du lac Ontario.

Je continuai ma route sur le *Great-Britain* jusqu'à Prescott, point d'où le trajet jusqu'à Montréal se fait tantôt par eau, tantôt par diligence, parce que quelques parties du Saint-Laurent sont trop rapides pour la navigation. Le canal que le gouvernement anglais établissait alors pour y faire passer une partie du fleuve, sera une des plus grandes et des plus magnifiques entreprises exécutées en ce genre.

Je ne m'arrêtai que peu à Montréal, la ville la plus grande et la plus peuplée du Canada, et qui renferme un grand nombre d'églises et de couvents de femmes, des marchés spacieux,

et dont le commerce est des plus étendus. Je poursuivis ma route par bateau à vapeur sur le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

Le haut Canada est entièrement habité par des Anglais; mais dans le bas Canada on trouve encore la population originaire française. Quel contraste entre ces deux nations, vivant sous le même sceptre, mais dont les mœurs, déjà si différentes, sont encore modifiées par celles de leurs voisins des États-Unis! Le pouvoir exécutif est anglais et protestant; la masse de la population est française et catholique, et les anciennes lois françaises sont encore en vigueur. Les mœurs et coutumes présentent donc un mélange de celles que l'on retrouve en Angleterre, en France et aux États-Unis.

On ne peut nier que les Américains ne portent une affection toute particulière au Canada. Ils y ont déjà introduit beaucoup de leurs usages, surtout leurs insipides tables d'hôte. Ils y voyagent en grand nombre, faisant parade d'une générosité assez rare chez

eux, et qui est vraiment comique pour quiconque connaît leurs habitudes sous ce rapport.

En voyageant dans le Canada *for pleasure tours*, notre Américain devient un autre homme; il se montre grand et protecteur. Il oublie alors pour le moment son grand principe *of money making* (gagner de l'argent); mais jetez-le.... comme vous voudrez, il retombe sur....

La curiosité, comme on le verra par la suite, n'étant pas une des moindres qualités des Américains, les notes que je dus prendre, et qui me servent à rédiger ce journal, durent nécessairement la provoquer.

J'étais, comme étranger, l'objet de leur aimable sollicitude, surtout quand ils me voyaient la plume à la main, et leurs questions m'obligeaient parfois de la quitter. Ne pouvoir deviner ce que l'étranger pense, ne pas avoir la faculté d'examiner ce qu'il écrit, est une idée qui leur est insupportable et les rend malheureux.

J'arrivai à Québec le 29 septembre, après un trajet ennuyeux de vingt-sept heures au lieu de quinze, durée ordinaire du voyage de Montréal à Québec. Je visitai la citadelle de cette ville, si célèbre dans la guerre de sept ans, considérée comme inexpugnable, et qui ne fut prise par les Anglais que par suite de l'impétuosité du commandant français. Emporté par sa valeur chevaleresque, Montcalm ne put se tenir derrière ses bastions; il descendit dans la plaine d'Abraham pour y rencontrer Wolfe, auquel le beau tableau de West, reproduit si souvent par la gravure, continue une célébrité que la postérité, dans son indifférence, n'accorde pas toujours aux grands faits historiques et aux hommes les plus intéressants.

Montcalm et Wolfe trouvèrent tous deux la mort dans cette plaine; l'un au milieu d'une défaite, l'autre au sein de la victoire. Le nom de Montcalm est oublié, celui de Wolfe existe dans toutes les bouches.

Honneur à l'impartialité des Anglais, qui ont élevé à leur mémoire un monument com-

mun : c'est une pyramide qui présente sur deux de ses faces les noms de ces illustres rivaux. Un autre monument dans la plaine d'Abraham indique l'endroit même où Wolfe fut atteint par le boulet qui lui donna la mort, et qui est fixé dans la colonne. L'inscription en est simple, mais belle :

HERE DIED WOLFE VICTORIOUS.

« Ici mourut Wolfe victorieux. »

La citadelle de Québec, hérissée de canons, contient un arsenal de cinquante mille fusils. On y conserve aussi les arquebuses que le gouvernement anglais fournit aux chefs des Indiens, en temps de guerre. Le reste de l'emplacement est occupé par les *barracs* (casernes) et des magasins. La vue dont on jouit de ce point élevé sur la ville, et le Saint-Laurent, qui est en cet endroit d'une largeur prodigieuse, donne à Québec le droit d'être classé, pour la beauté de sa situation, parmi les villes du monde les plus célèbres sous ce rapport, et cela à bien plus juste titre que

New-York. Je considérais avec un intérêt particulier les bords du fleuve où le célèbre Cook gagna ses éperons ; ce Toulon de l'immortel navigateur, où il montra, sous le feu des batteries, le même sang-froid que dans toutes les autres circonstances critiques de sa vie, au milieu des dangers sans nombre qu'il affronta dans ses voyages.

La construction de Québec, ainsi que celle de Montréal, est plus dans le goût français qu'à la manière anglaise. Les rues sont tortueuses et inégales. La belle partie de la ville est située sur la hauteur, celle qui avoisine le port est sale, et ses rues sont des plus étroites.

Les mœurs des deux nations qui habitent cette ville, diffèrent essentiellement. Celles des anciens Canadiens Français se sont conservées intactes ; mais les Anglais y ont beaucoup adopté des coutumes américaines dans la vie publique, surtout en ce qui concerne les hôtels, qui sont tout à fait dans le goût américain, mais à bien meilleur marché. On retrouve au Canada la même pénurie d'ar-

gent que dans les États-Unis, et l'on n'y connaît que le papier, qui se fractionne même de manière à représenter les plus petites pièces de monnaie. Je ne saurais assigner à ce fait d'autre cause, que l'exemple des États-Unis et la fréquence des rapports entre les deux pays. L'habillement des Canadiens est encore le même que sous Louis XV et Louis XVI : ils portent la queue, le chapeau à trois cornes et des redingotes à capuchon. Le gris est la couleur dominante dans leurs vêtements. Le Canadien est poli, complaisant, mais aussi très-vif et très-irritable.

Le clergé catholique y est très-considérable, et jouit de beaucoup d'influence, tant à cause de l'esprit religieux des Canadiens, que par la tolérance calculée du gouvernement anglais.

Je visitai les environs de Québec. Ma première excursion fut à la chute de Montmorency, qui m'aurait enthousiasmé par la beauté de son site, et par son élévation, si j'avais pu la voir avant celle de Niagara. J'avoue que

je restais froid, et que j'en étais presqu'à regretter la course de deux heures que j'avais dû faire dans des chemins horribles. Mais je fus un peu récompensé de mes fatigues en faisant connaissance d'une famille indienne qui fabriquait des mocassins, et où le mari était aussi laid, que la femme, la *squaw*, était gentille et même jolie. Cette rencontre me donna envie de voir Laurette, village où sont établis près de trois cents Indiens. Un autre trajet de deux heures, sur des routes encore plus mauvaises, m'y conduisit.

Laurette est un joli village, composé d'un côté des maisons des Canadiens, et de l'autre des huttes isolées des Indiens Hurons, qui s'y sont établis. L'aubergiste de l'endroit, un Canadien bien différent de ses nobles confrères d'au delà du Niagara, fut assez complaisant pour me conduire parmi les habitations des Indiens. Mais cette tournée ne m'avançait pas beaucoup, car mon désir était de faire la connaissance de ces bonnes gens, et, pour la plupart, ils étaient occupés dans

les bois et dans les champs ; je n'avais d'ailleurs aucun prétexte pour entrer chez eux, sauf dans une seule hutte où l'on vendait des mocassins, des arcs, des flèches et autres objets de fabrication indienne. Cela ne faisait ni mon compte ni celui de mon compagnon, l'aubergiste, qui, avec une complaisance peut-être un peu intéressée, me fit la proposition de passer la soirée au village, dans son auberge, et d'y donner un bal aux notabilités de l'endroit. J'avoue que cette idée m'effraya d'abord ; la dépense d'un bal chez nous se présenta de suite à mon esprit ; mais j'avais tort de me récrier sur cet article, et le programme de mon hôte me satisfit au point, que je lui donnai immédiatement plein pouvoir de tout arranger pour cette brillante soirée ; je ne songeai pas même à l'inconvénient d'être obligé de faire huit milles pendant la nuit, par ces horribles chemins, pour retourner à Québec.

Nous voilà donc en droit de faire nos visites dans l'intérieur des habitations. L'on

nous reçut partout de la manière la plus aimable, en nous engageant à nous asseoir; mais, à ma grande surprise, l'invitation pour le bal ne fut pas acceptée dans plusieurs familles, ou seulement après beaucoup d'efforts de la part de l'hôte, qui employait pour les persuader toute son éloquence. Mesdemoiselles les Huronnes développaient une petite pruderie charmante, qui leur allait à ravir, et que de jeunes Européennes n'auraient pu mieux affecter; car, tout en brûlant d'envie d'aller au bal, elles manifestaient pour ce plaisir la plus grande indifférence. Après avoir terminé notre ronde, nous eûmes soin de nous assurer des services du Strauss de l'endroit, ce qui se fit sans peine.

Je fis ensuite une petite promenade dans les environs de Laurette, qui sont de la plus grande beauté, comme tout le pays qui entoure Québec, puis nous nous remîmes en route pour l'auberge, l'hôte pour s'occuper des préparatifs du bal, c'est-à-dire pour faire balayer sa chambre et y faire mettre quatre

chandelles de suif, tandis que moi, en attendant ma soirée, je m'amusai à prendre de quelques gamins indiens des leçons de tir à l'arc ou à rôder dans le village.

Enfin le soir arriva, et avec lui le violon et le tambour qui devaient former l'orchestre.

Quant à mes convives, ils me donnèrent une preuve de leurs progrès dans la civilisation, en se faisant longuement attendre, ce qui excita d'autant plus mon impatience de voir les beautés indiennes. Enfin elles arrivèrent, et nous allons juger si la beauté de leur toilette était une compensation du temps qu'elles y avaient employé. Je vais essayer de la décrire.

La parure de ces dames (*squaws*, femmes) tient du Canadien et de l'Indien. Leurs longs cheveux foncés sont lisses sur la tête, et finissent en une seule tresse qui descend sur une des épaules. Elles portent trois vêtements l'un sur l'autre; celui de dessous est d'une étoffe en laine rouge ou bleue et séparé en deux, afin d'en pouvoir rouler une

moitié autour de chaque jambe, en l'attachant au genou et au-dessus de la cheville du pied, ce qui leur donnait l'air de porter des pantalons. Par-dessus ce premier vêtement, elles ont un jupon d'étoffe bleue qui ne descend que jusqu'aux genoux. Enfin elles ajoutent à ce costume, tout à fait indien, la camisole en coton blanc ou à fleurs des Canadiennes, comme les paysannes les portaient en France il y a cent ans, et comme on en voit encore dans quelques provinces. Mais l'article le plus caractéristique de l'habillement des sqaws, c'est le *blanket*[1], qui est aussi indispensable à la squaw indienne, quand elle sort de chez elle, que le voile et le manteau (*mahhrama*) le sont à la femme turque.

Le blanket n'est autre chose qu'une cou-

[1] Tous les ans, le gouvernement anglais fournit ces blankets gratis aux Indiens du Canada. Il cherche encore à se les attacher par d'autres cadeaux, comme des médailles pour les chefs, des armes, etc., afin de s'assurer de leur coopération en cas de guerre contre les Américains des États-Unis. Ceux-ci, de leur côté, autant que l'avarice le permet, s'efforcent de gagner les Indiens; mais, sauf quelques médailles à l'effigie du président, ces derniers n'en reçoivent ordinairement que de belles paroles.

verture de laine blanche ou noire de la qualité grossière de celles dont on couvre chez nous les chevaux dans les écuries. Mais les femmes indiennes savent se draper dans ces couvertures avec autant de coquetterie qu'une Américaine espagnole dans sa mantille. Elles ne s'en séparent donc qu'à regret, même dans leur chambre, et l'une de ces dames crut devoir la garder en dansant.

L'habillement des hommes est simple, mais il ne sied pas mal. Ils portent, pour la plupart, des culottes et de longues redingotes à capuchon, comme les Canadiens. La couleur en est généralement blanche avec des raies noires dans les coutures. Ils ont tous autour de la taille une ceinture en laine rouge ou bariolée de plusieurs couleurs. Leurs cheveux flottent en longues boucles autour de leur cou; car ils ont abandonné la mode de leurs pères, qui se rasaient la tête en réservant la tresse pour le scalp. Les deux sexes portent pour toute chaussure des mocassins, sorte de bas en cuir de buffle ou de cerf, qui servent

en même temps de bottines et que les squaws brodent en paille, ou ornent en perles avec un talent particulier.

Ces Indiens, dégénérés par leurs relations avec les Canadiens, puisqu'on n'attribue point à leurs squaws une vertu trop farouche, ne présentent point le type primitif indien dans sa pureté. Ils n'ont ni le nez aquilin, ni le teint cuivré des tribus sauvages; mais tous cependant ont conservé l'œil noir et si brillant de leur race, relevé obliquement vers les coins, et qui est à la fois si doux et si farouche; tous ils ont cette chevelure épaisse qui ressemble à des crins d'un noir de jais, et des dents superbes. La couleur de la plupart d'entre eux était celle d'Européens, peu l'avaient cuivrée ou d'un jaune foncé.

Ces Indiens, si changés dans leur extérieur, ont adopté les mœurs plus douces de leurs voisins, mais en même temps leurs vices, surtout leur passion pour les liqueurs fortes, et ils se livrent sans réserve à ce honteux penchant. L'héritage de leurs pères, qu'ils ont le

plus fidèlement conservé, est une aversion profonde pour toute occupation sédentaire. Ils négligent l'agriculture, quoique le gouvernement anglais emploie tous les moyens pour les y encourager. Ils ne s'adonnent qu'à la chasse, qui, du reste, est très-lucrative, puisqu'à en croire les récits que l'on me fit, ils recueillent parfois en trois mois assez de peaux de castor, de renard et d'ours pour en tirer jusqu'à 600 dollars (près de 3,300 francs). Peu de temps avant mon arrivée , deux ours avaient été tués tout près du village. Ils vivent aussi de la pêche, pour laquelle ils sont très-adroits.

L'occupation des squaws, outre le ménage, est de broder des mocassins et des carnassières dont elles trouvent le débit. Ces Indiens vivent donc généralement dans l'aisance. Ils sont d'ailleurs très-adroits et savent fort bien se tirer d'affaire en toute circonstance.

Je dus admirer l'agilité qu'ils déployaient dans mon bal, ainsi que les grâces naturelles de quelques-unes de leurs squaws.

Le bal allait son train : entre chaque danse, l'hôte rayonnant de satisfaction, et formant peut-être encore d'autres plans sur ma prédilection pour ces sauvages, présentait à la compagnie des rafraîchissements qui consistaient en un soi-disant vin pour les dames et en *brandy* (eau-de-vie) pour les hommes. J'avais le bonheur d'offrir moi-même des bonbons, c'est-à-dire du pain d'épice, et mon hôte, m'aidant à faire les honneurs, en distribuait aussi de son côté, à pleines mains, à droite et à gauche.

L'affaire m'amusait d'abord, et le village de Laurette commençait à avoir pour moi quelque intérêt, si bientôt je n'eusse pu dire non que j'avais compté sans l'hôte, mais plutôt que mon hôte avait compté sans calculer les effets que certaines coutumes, reste de l'ancien état sauvage de mes invités, devaient produire sur mon odorat dans ce petit salon.

Mon hôte qui désirait varier les divertissements, engagea messieurs les Hurons à exécuter une de leurs anciennes danses de guerre.

Ils se firent prier assez longtemps avant d'y consentir. J'ai remarqué, tant en cette occasion que plus tard chez les insulaires des îles Sandwich (*Hawaii*) que le sauvage possède un certain tact, un amour-propre qui lui rend pénible de se voir rappeler à ses anciennes coutumes, du moment qu'il s'est prêté à celles de la civilisation.

L'hôte vainquit enfin leur résistance, et les fit consentir à me régaler d'une danse guerrière à la Huronne. Ils se placèrent à cet effet en ligne, l'un derrière l'autre, et commencèrent à marcher lentement en traînant les pieds, comme pour ne pas faire de bruit et rester inaperçus. Mais ce mouvement devint de plus en plus accéléré, et, continuant leur marche avec vitesse, ils faisaient de temps en temps, et tous à la fois, un demi-tour pour marcher à reculons, sans cependant sortir de la ligne. Plus leur marche gagnait de vitesse, plus ils y mettaient de mouvement, et ils finirent par taper des pieds sur le plancher. Le chant guttural dont ils accompagnaient

leur danse, avait été débité jusqu'alors d'une voix basse et lente; mais quand leur danse eut atteint ce degré de vivacité, le chant se changea en cris furieux et en véritables hurlements; en même temps ils imitaient les cris et les rugissements d'animaux sauvages avec une telle perfection, que ces sons avaient quelque chose d'horrible et d'effrayant, et que c'est à peine si l'on pouvait croire qu'ils sortissent d'un gosier humain. Quand la danse eut atteint ce point, les femmes s'y mêlèrent, et plus elle continuait et plus on voyait se développer la férocité de leur nature première. Grâce à cette danse, je pouvais me représenter ces hommes dans l'état sauvage, au milieu du carnage, enlevant les chevelures de leurs ennemis; en voyant ces femmes changées en furies, je me rappelais leurs cruautés envers le malheureux prisonnier qu'elles se plaisaient à martyriser.

Mes aimables convives avaient commencé la danse guerrière par complaisance; mais, une fois en train, ils n'en démordaient plus.

La maison s'ébranlait sous leurs trépignements, la poussière de plusieurs mois nous enveloppait, de sorte qu'on n'y voyait plus. Les hurlements et les cris devenaient de plus en plus déchirants, et le pire, c'est qu'au milieu de cette danse huronne, la vue et l'ouïe étaient encore moins blessés que l'odorat.

C'était à n'y plus tenir et à être guéri pour jamais de mon indiomanie, si on veut me passer cette expression.

J'appelai mon hôte, qui ne s'attendait pas à un aussi prompt départ, et je lui soldai mon compte; je fis atteler, et, partant sans dire adieu à mes chers convives qui continuaient leur train d'enfer, je m'élançai dans une petite calèche tout ouverte et exposée à la pluie qui tombait par torrents, pour faire mes huit milles par les chemins les plus horribles, au milieu de la nuit la plus sombre. J'arrivai trempé jusqu'aux os dans mon hôtel à Québec, où l'on commençait à devenir inquiet de mon absence prolongée. Je me cou-

chai fort satisfait d'avoir donné un bal huron, mais encore plus de m'en être échappé. Du reste, je n'avais pas à me plaindre de la dépense.

Tout le bal ne revenait qu'à seize shillings Halifax courant, à peu près dix sept francs cinquante centimes. En voici le détail :

Pour le local (casino).	shilling.	5
L'orchestre (deux sauvages). . .	»	5
Rafraichissements (vin et brandy).	»	5
Les bonbons (pain d'épice). . . .	»	1
En tout.	»	16

J'avais assez des sauvages, et le dégoût qu'ils m'avaient inspiré fut encore bien augmenté par une autre tribu errante, que je vis de l'autre côté du fleuve. C'étaient des Micmacs de la Nouvelle-Écosse, qui ne vivent que de la chasse de l'ours, et qui étaient les êtres les plus misérables que j'eusse jamais rencontrés. Ils étaient accroupis dans leurs wigwams en écorce d'arbre, autour d'un petit feu qui remplissait leur trou de fumée, et à la chaleur duquel ils faisaient bouillir une sorte de

baies rouges. Malgré leur abrutissement, leurs canots d'écorce d'arbre étaient construits avec autant de précision que de netteté.

Les Hurons furent les premiers sauvages que je vis en Amérique. Il n'y avait pas encore un an que j'avais quitté l'Orient. Je fus frappé de l'analogie qui existe entre ces sauvages, quoique dégénérés, et les Arabes, dans leur physionomie, leur voix et leur caractère : c'est le même œil fendu en amande, relevé vers les coins, plein de vivacité et d'éclat, et toujours en mouvement; la même conformation de la bouche, la même figure allongée. On retrouve chez les uns et les autres le même chant guttural et monotone, enfin la même véhémence, une fois qu'ils sont sortis de l'apathie qui est leur état habituel.

CHAPITRE VII.

Continuation du Canada.

Les hôtels de Québec sont, pour la plupart, établis à la mode américaine : tel était l'*Albion hotel* où j'étais descendu ; mais il y régnait plus de politesse que dans ceux des États-Unis, et je m'en trouvais bien. Quoique très-commerçante, Québec est une ville triste. Rien de plus désert que ses rues, le soir ou la nuit ; elles ne sont pas éclairées, et on n'y trouve point de *watchmen*, comme dans les autres villes de la domination anglaise, de sorte que les citoyens sont obligés de se réunir pour faire des rondes.

Au milieu de l'irritation qui régnait alors entre les deux classes d'habitants, les Canadiens reprochaient ce manque d'ordre à l'administration anglaise, tandis que les Anglais

rejetaient tout sur l'assemblée générale. Cette assemblée était alors sous l'influence de l'avocat Papineau et de son parti, qui voulaient, au dire des Anglais, mécontenter le peuple et amener la discorde, ce qui, en effet, leur réussit plus tard.

L'animosité des deux partis se montrait en tout. Un jeune officier anglais récemment débarqué, et qui logeait dans le même hôtel que moi, en fit l'expérience à ses dépens. Il se prit un soir de querelle, sur la grande place, avec des Canadiens, et on le rapporta à l'hôtel, meurtri et tout ensanglanté. Un de ses compatriotes, qui l'accompagnait, avait été assez lâche pour s'enfuir et l'abandonner. Ces deux messieurs n'avaient consommé, avant le dîner, que deux bouteilles de porter et une de Madère, sans discontinuer ce train de toute la journée; mais ils s'efforcèrent, par la suite, de donner à leur affaire une tournure mystérieuse et intéressante, se disant les victimes d'un guet-apens, où l'un d'eux aurait été dépouillé de sa bourse et de son manteau. Mais

l'hôte, qui connaissait ces messieurs et ces sortes d'affaires, pensait que les coups de bâton qui défiguraient la beauté de notre fashionable avaient été administrés par des Canadiens qu'ils avaient insultés dans leur ivresse; et quant à la bourse et au manteau, il assignait une autre cause à leur disparition, et pensait qu'il fallait les aller chercher dans certaines maisons de la ville basse.

Les Anglais, à Québec, sont avenants et hospitaliers. La perte des États-Unis, qu'ils doivent attribuer au traitement dur et hautain dont ils usaient envers les colons, les a fait tomber, vis-à-vis du Canada, dans l'extrême opposé. Ils y affichaient, du moins avant les troubles, une tolérance qui ressemblait trop à de l'insouciance, pour que les Canadiens pussent leur en savoir gré. L'Angleterre est faite, par ses énormes ressources, par le caractère énergique de ses habitants, pour la conquête, mais nullement pour s'attacher les peuples conquis, et les conserver par d'autres liens que ceux de l'intérêt commercial ou de la force.

Aucune sympathie sincère ne s'établira jamais entre l'Angleterre et ses dépendances. L'heureux mortel né sur le territoire compris entre la Manche et la Tweed est le seul qui soit considéré comme digne de la gloire du nom anglais. Celui-là seul qui est né dans la vieille Angleterre, *in Old-England*, est *Englishmàn;* les autres ne sont que des sujets anglais, *English subjects*. L'Écossais né sur la même île, et jouissant de droits presque égaux, est l'objet de la haine des Anglais, et au reste il le leur rend avec usure. L'Irlandais qui n'a réussi à s'émanciper en partie que dans ces derniers temps, est l'objet de leur insultante pitié. *Poor Irish!* Le reste ne leur semble digne que de leur mépris et du dédain superbe dont ils honorent aussi parfois les individus des autres nations, ces étrangers (*foreigners*) qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à l'empire britannique (*to the British empire*), ou qui n'oseraient leur montrer les dents, ce qui seul peut les rendre traitables.

Les Anglais sont à peu près les mêmes partout, mais c'est surtout dans les colonies qu'ils

aiment à se donner ces petits airs distingués dont ils raffolent, et qui ont pour but de faire croire qu'ils appartiennent à la caste élevée, à l'aristocratie de leur pays. Ils portaient tous à Québec, lors de mon séjour, les simples particuliers aussi bien que les employés du gouvernement, le deuil de cour de Guillaume IV.

Tant que leur vanité veut bien se contenter de ces petites marques innocentes de distinction, et qu'ils ne cherchent pas à montrer autrement leur supériorité sur les Canadiens, ceux-ci ne s'en mêlent guère; mais du moment qu'ils veulent s'ériger en maîtres, et se permettre les libertés que l'Anglais n'aime que trop à s'arroger partout, le Canadien, quoique élevé dans des idées féodales, se montre bien moins docile que les classes inférieures de l'Angleterre; le nez ensanglanté et les yeux pochés de mon officier anglais en étaient une preuve péremptoire.

Je quittai Québec, le 2 octobre, pour retourner à New-York, passant par Montréal, d'où je me dirigeai par le Saint-Laurent sur la

prairie, qui en est à sept milles de distance. J'y pris le chemin de fer pendant seize milles pour Saint-John, où je m'embarquai sur le lac Champlain, que je traversai, ainsi que le lac George. Ces deux lacs, par la beauté de leurs sites, sont dignes de la renommée dont ils jouissent.

Je me rendis, en quittant le lac George, à Saratoga-Springs et Ballston-Spa, eaux thermales les plus en vogue de l'Union, mais que je trouvai tout à fait désertes, la saison en étant passée.

Je continuai ma route pour Troy; j'y repris le Hudson, et, passant près d'Albany et des autres lieux que j'avais visités en remontant le fleuve, j'arrivai à New-York.

Je regrettai de ne pouvoir visiter pendant ce voyage la ville de Three-Rivers, située sur la rive gauche du Saint-Laurent, pour y voir un Indien sauvage détenu prisonnier pour le meurtre de sept blancs, et qu'on allait juger, à la mode anglaise, par un jury. Un sauvage devant le jury! un habitant des forêts, qui

se souciait autant des lois anglaises que des magistrats chargés de les appliquer! qui, n'étant jamais sorti de ses montagnes entre les lacs et la mer Pacifique, ne peut voir, dans les Européens qui envahissent son territoire, que des hommes exerçant la loi du plus fort, des usurpateurs qui le chassent de son légitime héritage, qui viennent détruire dans ses forêts et dans ses prairies le gibier, son unique moyen d'existence.

Faute de temps, je ne réussis pas à voir cet Indien; mais, selon toute probabilité, il aura été acquitté, ainsi que le fut un autre Indien qui se trouvait dans la même position.

Une fois libre, ne concevra-t-il pas une haine bien plus violente encore contre les blancs, qui l'auront tenu au cachot pendant des mois entiers, lui ôtant plus que la vie en le privant d'air et de liberté? Jugez si on aura atteint par là aucune des conditions d'une bonne législation, qui est de corriger le coupable et de prévenir le crime.

Cet autre Indien, qui aussi avait tué plu-

sieurs blancs, comprit si peu ce qu'on voulait de lui lorsqu'on vint l'arrêter, que, durant le trajet, il aida à ramer, pendant mille milles, ceux qui le conduisaient à la prison; ce ne fut qu'arrivé à son cachot, où il entra sans méfiance, avec son enfant sur les épaules, qu'il reconnut qu'on en voulait à sa liberté; lorsqu'il entendit les verroux se fermer sur lui, alors seulement il comprit sa position, et son apathie fit place aux accès du plus violent désespoir : il poussait des cris, des hurlements tels, qu'on l'entendait dans les rues voisines; il se précipitait comme un furieux contre la porte pour la briser, et ce ne fut qu'en courant de grands risques que ceux qui durent, par la suite, le conduire devant ses juges, purent y réussir.

Lorsqu'il fut arrivé devant le tribunal, la fureur fit place à la stupéfaction; il regardait autour de lui d'un œil hébété, et tous les efforts de l'interprète furent infructueux pour lui faire entendre ce qu'on voulait de lui, pour lui faire comprendre qu'on le poursuivait pour le

crime qu'il avait commis en tuant des blancs. Il ne connaissait point de loi, il ne connaissait pas de crime, et force fut aux juges de le déclarer non coupable, *not guilty,* et de le renvoyer dans ses forêts. Mais pour cette fois ce n'est pas lui qui aidera à ramer; il comprend aussi peu son acquittement que sa mise en accusation. Inquiet sur ce que l'on va de nouveau faire de lui, furieux de la précaution qu'on a dû prendre de lui lier les pieds, il reste couché au fond du canot; il ne rêve que fuite et vengeance; et au moment où ses gardiens y songent le moins, il se jette à l'eau, emportant son enfant cramponné sur ses épaules. Telles étaient sa force et son adresse, qu'on ne réussit à le reprendre que sur le rivage, qu'il avait atteint en nageant, malgré les liens qui lui attachaient les pieds. On veilla à ce qu'il ne s'échappât point de nouveau, et on ne le relâcha que dans ses forêts, où on le vit, délivré de ses chaînes, s'élancer comme un tigre. La rage dans le cœur, animé d'une fureur excitée sans cesse par la soif de

la vengeance, il fera partager à toute sa tribu sa haine implacable contre les blancs, et se mettra à les poursuivre et à les traquer sans relâche.

Le procès de l'Indien emprisonné à Three-Rivers lors de mon passage, n'aura pas eu une autre fin. Quelqu'horribles qu'aient été ses actions, la loi faite pour la civilisation ne pourra les atteindre, et la procédure intentée contre cette bête fauve, qui s'était repue sept fois de sang humain, n'aura que le même résultat.

Voici, au reste, les détails de cette horrible histoire, où l'amour joue son rôle :

Un blanc s'était établi, avec sa femme et son enfant, dans le voisinage du wigwam où demeurait l'Indien. Voir la femme, en devenir amoureux et l'enlever, tout cela fut pour l'Indien l'affaire d'un moment. Cette femme étant parvenue à s'échapper de ses mains et à regagner le toit de son mari, il la suivit. Mais dans son cœur l'amour avait fait place à des sentiments de haine et de vengeance, comme

un sauvage peut seul en ressentir. Il épie le moment où tous deux sont endormis pour se glisser dans la cabane, et en un instant le mari, la femme, et jusqu'au malheureux enfant, tombent sous le tomahawk de ce forcené!

Ce crime affreux mit en émoi toute la contrée; il frappa les colons de stupeur et de consternation. Cependant, quatre des plus intrépides se réunirent pour prendre le meurtrier mort ou vif. Mais dès le premier jour de leur expédition, accablés par la chaleur et la fatigue, ils se reposèrent vers midi, et ils eurent l'imprudence de s'endormir tous les quatre, se croyant encore éloignés des montagnes, où l'Indien s'était réfugié. Mais celui-ci savait déjà que les blancs étaient à sa poursuite, et, loin de les fuir, il était allé au-devant d'eux, en employant ces précautions et ces ruses qui sont si familières aux Indiens. Il les eut bientôt découverts, suivit leurs traces, et, profitant de leur imprudent sommeil pour enlever leurs armes, il les massacra tous les quatre.

Mais plus tard on fut plus heureux, on parvint à s'emparer de lui, et ce forcené comparaissait devant le tribunal pour rendre compte du sang de sept victimes.

Je n'ai pu apprendre la fin de ce drame. Je ne sais si l'Indien fut condamné, ou si ses juges, reconnaissant qu'on ne pouvait pas lui faire l'application de lois qu'il n'avait pas connues, se contentèrent de déplorer l'imprévoyance de leur législation pour des cas semblables, et prononcèrent en sa faveur, comme pour l'autre Indien, une déclaration de non-culpabilité.

Il suit de là que le traitement de ces sauvages par l'Angleterre est en rapport avec le système suivi par elle dans tout le Canada : imprévoyance par insouciance toutes les fois qu'il n'y a pas de sentiments magnanimes à afficher ; aussi cette clémence aveugle est-elle regardée comme du dédain par les peuples qui vivent sous son joug, ce qui met une barrière insurmontable à tout rapprochement sincère entre elle et eux.

Avant de quitter le bas Canada, je résume mes remarques sur cette intéressante contrée, immense mais dernière possession des Anglais dans l'Amérique du nord. Je ne puis m'occuper du haut Canada, où mon passage fut trop rapide. Un séjour de quelques heures à Toronto, qui en est la ville principale, me permet de dire seulement que je crois cette province semblable, sous bien des rapports, aux États-Unis, si ce n'est que la vie y est un peu moins gênée et moins coûteuse.

Mais dans le bas Canada tout semble se réunir pour présenter au voyageur un tableau des plus bizarres et des plus extraordinaires, qui ne se retrouve dans aucune autre partie du monde.

La masse des habitants du pays est française et catholique, et encore dans les principes que l'on professait en France avant la révolution; c'est à peine si les idées nouvelles commencent à s'y introduire.

Le gouvernement, anglais et protestant, protége l'église du bas Canada, qui est catho-

lique, et la soutient dans ses droits, tant religieux que politiques, trouvant en récompense dans le clergé, l'appui le plus zélé et son plus ferme soutien.

Cette tolérance du gouvernement anglais, vertu qui ne lui est pas familière, résulte sans doute de l'observation consciencieuse des conditions de la paix de 1763, qui lors de l'abandon du bas Canada par la France à l'Angleterre, stipula la liberté religieuse des catholiques, ainsi que l'intégrité des propriétés ecclésiastiques; mais on peut aussi en chercher une cause puissante dans le désir, amené par la suite des événements, d'opposer par la différence des religions la meilleure barrière contre tout rapprochement entre les anciennes provinces anglaises et le Canada. Je crois devoir attribuer à ce dernier motif tant de contrastes qui existent dans l'administration du bas Canada et celle des autres colonies, et surtout la clémence ou plutôt la faiblesse avec laquelle cette province a été gouvernée jusque dans ces derniers temps. Il est

facile de reconnaître que les Anglais sont dominés par la crainte de perdre le Canada, comme ils ont perdu les États-Unis, où la rigueur eut pour eux de si funestes conséquences. L'avenir seul pourra démontrer si l'autre système produira pour l'Angleterre de meilleurs résultats.

On retrouve au bas Canada l'ancienne France et toutes ses institutions à la Louis XIV, amalgamées avec une constitution britannique. Comment les concilier? D'une part des seigneurs jouissant de droits féodaux, des prêtres avec des dîmes, des couvents, des lois françaises d'après le code romain[1], des paysans nommés censitaires, qui payent à leurs seigneurs une redevance insignifiante, il est vrai, puisqu'elle n'est que d'un *penny* (deux sous), mais qui payent aussi lors de l'achat ou de la vente de leurs biens, la douzième partie du prix... ; et d'autre part une assemblée générale chargée de faire les lois, et compo-

[1] Il n'y a que les lois criminelles, et la loi dite *law of evidence*, dans le commerce, qui soient anglaises.

posée de 84 membres élus, qui le sont principalement par ces mêmes paysans, puisque toute personne qui paye, de son bien foncier, un cens de 2 livres sterling (50 fr.), est électeur. Puis un corps législatif (chambre des pairs) d'environ trente-trois membres, nommé par le roi, mais dont le nombre est illimité, qui est chargé de confirmer ou de rejeter les lois de l'assemblée générale, et qui possède en même temps la faculté d'en proposer et en adopter elle-même, sauf à les soumettre à l'assemblée générale, afin que cette assemblée puisse exercer son droit de réciprocité; le reste étant sur le pied des chambres haute et basse d'Angleterre (*houses of lords and commons*). Le roi, enfin, comme troisième pouvoir, représenté par le gouverneur, accepte ou rejette les lois qui ont passé aux deux législatures et possède en outre le pouvoir de les rejeter en personne pendant deux ans, même après qu'elles ont été adoptées en son nom par le gouverneur..... Quel chaos dans toutes ces institutions! Que de travaux sans

but, mais surtout quel contraste entre cette population qui vit suivant les anciennes coutumes françaises, et cette constitution toute anglaise ! Le Français si vif et si léger, avec les droits et les devoirs de l'Anglais, si posé, si calculateur !

L'événement n'a que trop démontré que le système suivi au Canada était mal conçu, et que l'Angleterre a eu tort de donner à des hommes si différents par leur langue, leur religion, leurs mœurs et leurs habitudes, sa propre constitution, dont les effets se trouvent paralysés par l'éloignement du pouvoir suprême et la latitude de temps laissée pour la sanction des lois. Cette constitution mal appliquée, ce droit de discuter à la tribune, n'a eu d'autre résultat que de fournir à des ambitieux et à des têtes exaltées les moyens d'irriter les esprits des Canadiens contre l'Angleterre, de leur faire oublier l'état prospère dans lequel ils se trouvent sous sa domination, et de les ramener à cette antipathie nationale que rien ne peut détruire. Tous les efforts des mécon-

tents tendaient à persuader aux Canadiens qu'il importait à leur bonheur de séparer le Canada de l'Angleterre. Que de faits hétérogènes dans cette lutte! N'est-il pas singulier de voir le catholique Papineau, président (*speaker*) de l'assemblée nationale, dénoncer son propre clergé comme l'allié d'un gouvernement protestant?

Tout se préparait lors de mon court séjour au Canada pour la crise qui deux mois après éclata avec tant de violence. Déjà Papineau avait réussi à enlever au clergé l'instruction publique, et à la faire passer dans les mains de commissaires, nommés syndics. On jetait le désordre dans les lois, afin de paralyser toute l'action du gouvernement. Papineau se trouvait alors maître absolu de l'assemblée générale, et le corps législatif, trop faible pour résister, ou plutôt penché vers les nouvelles doctrines, ne lui opposait aucun obstacle. En effet, le gouvernement avait jusqu'alors négligé, par insouciance, de le composer d'hommes qui lui fussent dévoués; il n'avait

rien fait pour conserver et augmenter l'influence de cette sorte de pairie, nommée par lui, et dont il aurait pu se servir comme d'une barrière pour arrêter les empiétements de l'autre chambre.

Les conséquences que ces fautes eurent pour le Canada appartiennent à l'histoire.

CHAPITRE VIII.

Trajet de New-York à Philadelphie. — Mœurs des passagers.

J'arrive à une des parties de mon voyage dont le souvenir m'est le plus agréable, celle de mon séjour à Philadelphie. Au milieu des mœurs grossières de la plupart des Américains, cette ville hospitalière, cette Athènes du nouveau monde, forme comme une oasis dans le désert, par le caractère et l'instruction de ses habitants, et le ton de sa société.

Mais il fallait y arriver, et dans le petit trajet de New-York à Philadelphie, j'eus encore à éprouver une foule de ces désagréments auxquels le voyageur en Amérique ne peut se soustraire.

Parti de New-York le 19 au matin, j'arrivai à Philadelphie dans l'après-midi du même jour, après avoir fait une partie du trajet en

bateau à vapeur et l'autre moitié par le chemin de fer. Pendant les derniers 30 milles, on descend le Delaware, fleuve remarquable par son étendue et sa profondeur, mais nullement par la beauté de ses bords, qui sont plats et n'offrent aucun charme.

Quoique la rudesse des classes inférieures semble diminuer à mesure qu'on avance vers le midi, cette différence n'était pas encore assez sensible pour que je pusse m'en apercevoir au ton de la compagnie des *steam-boats* et *rail-roads*, puisque d'ailleurs elle se compose en grande partie de voyageurs du Nord.

La palme du mauvais ton chez les Américains appartient, sans contredit, aux habitants du district connu sous le nom de la Nouvelle-Angleterre, et de l'État de New-York.

Les habitants des villes maritimes sont encore tant soit peu policés par leur contact avec les étrangers; mais c'est dans l'intérieur, à Albany, par exemple, que l'on rencontre les véritables matadors de la grossièreté.

J'en étais à tel point dégoûté après ma tournée dans le nord, que je renonçai de grand cœur à voir les autres merveilles de cette partie des États-Unis, telle que Boston, quoique le ton sucré des habitants de cette ville ne me permette pas de les placer dans la catégorie que je viens d'établir. Je sens que cette lacune m'expose fort à être sifflé en Amérique, à propos de cet ouvrage; car les habitants de ce pays pardonnent tout, hormis le silence, préférant qu'on leur marche sur les pieds plutôt que de ne pas les regarder du tout.

Cependant il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tort d'en vouloir au voyageur qui parcourt leur pays trop rapidement. On en gagne une meilleure opinion en faisant dans les villes un séjour prolongé, et même ce n'est que là que l'on peut justement l'apprécier; car l'étranger, que ni les circonstances ni ses relations n'auront mis en rapport avec la classe supérieure, ne pourra rapporter de la nation américaine que le dégoût inspiré par la rudesse des masses avec lesquelles il aura été forcé

de se trouver en contact, soit en voyageant soit en vivant dans les hôtels.

Les voyageurs qui attribuent à toute la nation américaine les défauts que je n'admets que dans la classe du peuple ont évidemment exagéré. Cette distinction est très-marquée, et elle se manifeste partout où l'aisance pousse les individus à s'affranchir de coutumes qui ne peuvent s'accorder avec une éducation plus soignée, et qui émanées de l'égalité républicaine doivent nécessairement s'effacer là où cette idée s'affaiblit. Un esprit de caste, quoique caché, existe aujourd'hui chez les Américains, et il prend d'autant plus de force qu'il ne peut encore se faire jour.

La société de Philadelphie fournira les preuves de cette assertion; mais je reviens, pour le moment, aux mœurs, aux habitudes des masses, que l'on peut observer en voyageant.

On pourrait faire un ouvrage tout entier rien qu'à décrire les différentes attitudes que l'Américain donne à son corps, surtout à ses jambes; il est constamment embarrassé de

ses membres et occupé à leur procurer la position la plus commode quelque inconvenante qu'elle soit, et sans y mettre la moindre gêne, en quelque lieu qu'il se trouve.

Il restera donc couché pendant des heures entières au milieu de toute la compagnie, ou bien il s'établira sur un banc en appuyant les pieds contre le mur à un mètre au-dessus de sa tête. Mais ce n'est pas tout, à ces aimables habitudes ils joignent encore une certaine dose de qualités morales, non moins agréables : il faut mettre à la tête de toutes leur indiscrète et insupportable curiosité, surtout vis-à-vis l'étranger.

Ma moustache me désignait comme tel, car l'usage ne permet pas d'en porter dans ce pays de liberté; aussi j'étais l'objet d'une attention particulière et d'une sollicitude très-flatteuse, dont je me serais passé bien volontiers. Il n'existe point de contrée où l'on soit assujetti à une gêne, à des observations aussi minutieuses qu'aux États-Unis. Quiconque ne se prête pas en esclave aux modes et coutumes

une fois établies, est perdu dans l'opinion; la moindre déviation de la règle est considérée comme crime, censurée comme tel par les journaux qui en informent la nation entière. Prenez un dimanche quelques distractions, toussez ou mouchez-vous trop souvent pendant le sermon, et on vous fuira, on vous abhorrera plus que si vous aviez assassiné quelqu'un. Ils sont indulgents pour des crimes, mais jamais pour des fautes pareilles. Si, au contraire, vous vous assujettissez à ces devoirs extérieurs, tout le reste vous est permis.

Peu de temps avant mon arrivée, le bateau à vapeur *Howe*, de Charleston, avait péri avec un grand nombre de passagers, autant, à ce qu'on disait, par la mauvaise construction du bateau que par la faute du capitaine, qui était ivre; mais un cri général s'éleva aussitôt en sa faveur. Accuser un homme connu pour pieux, pour moral, et l'accuser d'avoir bu! Et quoi qu'en pussent dire quelques passagers qui, par miracle, furent sauvés avec lui, une telle imputation ne pouvait être qu'une pure ca-

lomnie : aussi échappa-t-il à toute responsabilité. Ce fut tout au plus si on lui conseilla d'être plus prudent à l'avenir, et les constructeurs du bateau, auxquels on donna le même avis, ne manquèrent pas d'en refaire un autre qui n'était pas meilleur.

Pour en revenir à la curiosité de nos Américains, elle se manifeste surtout par des questions continuelles, telles que : D'où venez-vous? — Où allez-vous? — Combien de temps passerez-vous ici? — Qui êtes-vous? — Comment vous nommez-vous? — Êtes-vous marié? — Avez-vous des enfants? — Pour quel objet êtes-vous venu? et autres demandes non moins indiscrètes; puis, le refrain est toujours l'inévitable : *What do you think of our country?* (Que pensez-vous de notre pays?)

Tout étranger récemment débarqué se prête à cette inquisition qu'il ne sait comment éviter; mais on apprend bientôt à y répondre et à les payer de la même monnaie, unique moyen de les faire taire. Il ne faut jamais perdre patience, mais le prendre sur un certain

ton, et s'efforcer, par des réponses ambiguës, d'exercer leurs qualités intellectuelles. Or, c'est le meilleur moyen de les obliger à se taire, car ils craindraient de fatiguer leur intelligence dans une conversation qui n'a pas pour but le *money making* (gagner de l'argent).

En descendant le Delaware sur le bateau à vapeur, j'eus l'honneur de fixer l'attention d'un de ces messieurs. Aussitôt que mon Américain m'eut reconnu pour étranger, il commença par se planter vis-à-vis de moi, en m'examinant de la tête aux pieds. *A foreinger, no doubt*, dit-il (c'est un étranger, à coup sûr); *but from what country?* (mais de quel pays?) Voici la grande question, et je la lui laisse à approfondir. Il continue son examen; je change de place, il me suit. Je le fixe à mon tour pour lui faire entendre qu'il m'importune; mais, tout au contraire, il n'attendait que cela pour s'approcher tout à fait et m'adresser la parole. Donnant donc à sa figure autant d'amabilité niaise que ses contours minces et pincés peuvent le permetre, il entre en conversation sans

autre préambule que de prononcer, en nasillant, le mot *sir* (monsieur); puis il ajoute : D'où venez-vous?—Je réponds du ton le plus bref: D'Europe. — *Yes. I know....* mais de quel pays? — Mais vous-même, monsieur, d'où êtes-vous? — Moi, je suis du Connecticut, je suis Américain. — Je n'en doute nullement, monsieur. — *Yes;* mais qu'elle est votre patrie? c'est ce que je désirerais apprendre. — Parfaitement, monsieur; mais, permettez, ne seriez-vous pas dans le commerce? — *Yes, sir,* je suis négociant; mais je désirerais.... — Ah! vous êtes commerçant; les affaires vont-elles bien au Connecticut? —*Pretty well, sir;* mais enfin pourrais-je...? — Combien de milles y a-t-il encore jusqu'à Philadelphie? — L'Américain désespéré, se grattant la tête de toute sa force avec la main droite, soulevant un peu son chapeau de la gauche : *Twelve miles, sir.* Mais vous oubliez; je vous avais demandé.... — Charmé d'avoir fait votre connaissance, monsieur. — Puis, lui tournant le dos avec beaucoup de po-

litesse : Pardon, monsieur, je vois là-bas un ami, » et je le plante là. Au même instant la foule des Américains tombe sur le malheureux inquisiteur. Comment se nomme le gentleman? Qui est-il? Où va-t-il? Il porte des moustaches, est-il colonel? Enfin, qui est-il? L'Américain n° 1, sortant de la stupéfaction où ma disparition l'avait mise : Je ne le sais pas, mais je le saurai.

ACTE SECOND.

Je suis dans le salon du bateau, assis près de la table, un livre à la main. Mon Américain n° 1 descend, escorté d'un ami. Ils se placent vis-à-vis de moi et déploient sur la table une carte d'Europe. Silence pendant un quart d'heure, ils sont occupés en apparence à examiner la carte, mais en réalité à m'observer. Enfin, après avoir exécuté en aparté le beau duo de Spontini, dans la Vestale,

O toi, de mes périls le compagnon fidèle,
Dans mes hardis projets prête-moi ton secours ;

ils prennent courage, et l'Américain n° 1 s'é-

crie : *Shocking state in Italy.* — L'ami : *Yes, shocking indeed.* — Ils me regardent tous les deux. Je lis. Ils remettent le nez sur la carte; autre quart d'heure. L'Américain n° 1, rompant de nouveau le silence : *Queer matters in Hannover.* — L'ami : *Yes, very queer.* Coup d'œil scrutateur! Je tourne ma page. Cinq minutes s'écoulent. L'Américain n° 1 élève la voix : *Dreadful war en Poland!* — *Yes dreadful indeed*, répond son écho; puis, prenant tout d'un coup un élan, et m'adressant la parole avec dignité : *Have you been in this war, sir?* (Avez-vous combattu dans cette guerre, monsieur?) — Je lève la tête de dessus mon livre. Je les regarde. Leurs yeux sont fixés sur moi avec une anxiété inexprimable. Je tousse. Ils se jettent un coup d'œil d'intelligence.... J'ouvre la bouche.... Leurs yeux brillent de bonheur. Je profère enfin d'un ton lent et lugubre : « *Noo!* » Je me lève et je ferme mon livre. Ils restent la bouche béante, ils sont atterrés. Voir déjouer ainsi des manœuvres si bien concertées!

Enfin me voilà débarrassé de ces deux importuns. Je me crois délivré, mais je tombe de Charybde en Scylla. Je suis pris dans les filets d'un autre curieux qui les tend avec plus d'adresse, qui m'accoste poliment, ne me fait aucune question, me comble de prévenances, résiste à tous les efforts que je fais pendant le reste de la journée pour me débarrasser de lui, et le tout afin de m'obliger lorsque, le soir, avant de quitter le bateau, il m'offrira ses services et sa carte, à lui rendre la mienne, et à lui livrer ainsi mon nom et celui de mon pays. Ce but atteint, c'est lui à son tour qui me laissera là, si mon titre ou mon nom ne sonnent pas à ses oreilles d'une manière assez aristocratique.

Abandonnant le chapitre de ces petits travers des Américains, qu'ils compensent par d'autres qualités, je ne citerai plus que le trait de leur célèbre compatriote Franklin, qu'ils racontent eux-mêmes en convenant de leur indiscrétion naturelle. Franklin avait l'habitude de s'attacher sur le dos et de mettre à

son chapeau des cartes contenant son nom, sa qualité et sa demeure, afin de s'éviter la peine de répondre aux questions qu'on lui adressait à ce sujet.

Au reste, il faut pardonner aux Américains tous ces défauts, plus désagréables que nuisibles, en considération de leur complaisance pour les étrangers, et des soins qu'il prennent d'éviter toute insulte à leur égard, au moins tout ce qu'ils considèrent comme tel; car s'ils manquent aux convenances, c'est qu'ils ne les comprennent pas.

CHAPITRE IX.

Philadelphie.

J'employai mon séjour à Philadelphie à visiter les institutions publiques qui distinguent cette belle capitale de la Pensylvanie, et à jouir des agréments de la société que l'on y rencontre et qui a, sur toutes celles des autres villes de l'Union, une supériorité incontestable. Grâce à mon digne ami, M. John Vaughan, j'eus toutes les facilités désirables pour examiner les institutions, tant littéraires que philanthropiques, de Philadelphie, qui sont autant de témoignages du goût pour les sciences que Franklin établit dans cette ville et des sentiments de bienfaisance que Penn a légués à ses disciples.

Je dus l'avantage de pouvoir observer les mœurs de la bonne société de cette ville aux recommandations d'un personnage illustre, qui, durant vingt années d'exil passées en Amérique, comme simple particulier, a su

conquérir l'amour et le respect que déjà il avait acquis en Europe dans les plus hautes dignités, et qui ne peuvent manquer de l'accompagner en quelque lieu qu'il se trouve.

Parmi les établissements de la plus grande importance que renferme Philadelphie, il faut placer en première ligne le *Penitentiary* et l'Institut des aveugles. Le premier de ces deux établissements se distingue par un caractère spécial, en ce qu'il tire son origine des conceptions saines et exemptes de préjugés d'un peuple nouveau, qui a su rejeter cette idée, digne reste des temps barbares, de s'attacher seulement à la punition du crime pour y substituer la pensée civilisatrice qui tend à amender le coupable, à le rendre inoffensif pour la société, en évitant de le perdre à jamais par la flétrissure.

L'Institut des aveugles, au contraire, n'est que l'imitation des établissements du même genre qui existent en Europe; il est donc inutile d'en faire une description minutieuse, puisqu'elle ne serait qu'une répétition de ce que

l'on connaît déjà. Disons, cependant, qu'un intérêt tout particulier se rattache à l'Institut des aveugles de Philadelphie, par la manière généreuse dont il a été créé, par l'énergie et la persévérance avec lesquelles l'œuvre une fois conçue a été mise à exécution.

Contrairement à leurs frères du Nord, qui ne déploient d'énergie et de persévérance que pour le gain ou l'ambition, les habitants de la Pensylvanie ont dirigé tous leurs efforts vers le bien-être de l'humanité. Cinq ans avant mon arrivée à Philadelphie il n'existait dans cette ville aucun asile pour l'enfant aveugle, lorsqu'un Silésien, M. Friedlænder, ancien instituteur des neveux de S. A. le prince de Bade, offrit de créer un établissement de ce genre. On lui confia d'abord quelques élèves pour un essai qui obtint une réussite complète; quelques hommes bienfaisants se réunirent alors, et parvinrent à rassembler entre eux la somme de quinze cents dollars (8,250 francs), avec lesquels on commença par louer un appartement, qui se

réduisait presque à une seule pièce, pour y établir M. Friedlænder et ses élèves. En 1837, après cinq années d'exercice seulement, je trouvais l'Institut des aveugles organisé dans un édifice magnifique, et doté de 150 à 200,000 dollars (plus d'un million de francs).

Honneur à l'humanité et à la générosité des habitants de Philadelphie! honneur et regrets à l'homme qui créa cette bienfaisante institution avec une ardeur sublime, et qui la continua avec un dévouement infatigable! Il succomba victime de son zèle. Friedlænder n'est plus; mais son œuvre pieuse subsistera tant que Philadelphie restera debout. Dans cet établissement, les aveugles sont rendus à la société, à la vie; mais ceux d'entre eux qui passèrent des années avec cet homme si doux, si aimable, qui les traitait, qui les aimait comme ses enfants, dont le seul bonheur était leur bien-être, dont l'unique jouissance était d'entendre leurs chants, ceux-là n'oublieront jamais leur bienfaiteur, et le nom de cet homme vertueux restera à jamais gravé dans

leur souvenir, comme dans celui de son compatriote qui lui consacre ce peu de lignes, hommage simple mais venant du cœur.

Je ne manquai pas de visiter le *Penitentiary*, établissement qui a donné lieu à tant de controverses, mais dont le mérite se résume dans le fait que le criminel en sort corrigé, puisqu'on ne connaît point d'exemple que celui, qui en est une fois sorti, y ait été ramené pour un nouveau crime.

Le principe de cet établissement repose sur le *solitary confinement* (la reclusion solitaire), chaque prisonnier étant séparé des autres et seul dans sa cellule, dont il ne sort plus que le jour de l'expiration de sa peine, qui peut varier de une à douze années de détention. Jusqu'à ce moment, il lui est rigoureusement interdit de communiquer avec qui que ce soit, pas plus avec les autres détenus qu'avec les étrangers qui visitent l'établissement, à moins que ces derniers ne soient munis d'une permission spéciale du directeur, laquelle est très-difficile à obte-

nir. Le prisonnier est donc tout à fait solitaire : il n'a d'autre distraction que celle que son travail lui fournit et qui peut seul lui faire supporter ce terrible isolement. Il devient laborieux par désespoir, par nécessité, pour oublier les tourments de sa reclusion. De cette nécessité résulte l'habitude, le besoin du travail, qui devient tel, que l'on ne connaît dans la prison d'autre punition pour des fautes disciplinaires, que de priver les prisonniers, pour un ou plusieurs jours, selon la gravité du fait, de la consolation que le travail leur procure.

Quelques détails succincts sur la construction et l'organisation intérieure de la prison, donneront une idée précise de ce système.

Au milieu d'une cour spacieuse, entourée d'une très-haute muraille, se trouve le bâtiment, composé d'une rotonde, d'où sept corridors très-longs partent du centre comme autant de rayons. Trois de ces corridors ont un étage supérieur, et les uns et les autres contiennent les cellules des prisonniers, qui y

sont rangées symétriquement chacune avec sa porte en fer s'ouvrant en dehors; de sorte qu'un gardien placé au milieu de la salle suffit pour veiller sur tous les corridors du rez-de-chaussée, qu'il parcourt de l'œil en quelques secondes. La cellule où chaque prisonnier est renfermé occupe un espace de huit pieds de large sur douze d'élévation; elle ne reçoit le jour que par une fenêtre très-étroite placée en haut.

La chaleur y est amenée en hiver au moyen de tuyaux en métal chauffés avec de l'eau chaude; d'autres tuyaux sont tenus propres par l'eau que l'on y fait passer tous les jours. Un enclos deux fois aussi long que la cellule et entouré d'une haute muraille se trouve joint à chacune des cellules du rez-de-chaussée, afin que le prisonnier puisse y prendre l'air pendant une heure chaque jour. Il sort et rentre à cet effet de sa cellule par une petite trappe placée vis-à-vis de la porte, et qui s'élève et redescend à l'aide d'un mécanisme extérieur. Le prisonnier ne peut pas plus être vu dans

cet enclos que dans sa cellule même, excepté par le gardien placé au sommet de la rotonde pour surveiller les prisonniers, qui doivent tous à la même heure passer dans l'enclos où chacun d'eux reste isolé. Les femmes qui occupent l'étage supérieur, ne pouvant avoir l'avantage de ces petits enclos, ont en échange deux cellules chacune.

La nourriture est introduite dans les cellules par une ouverture fermant à clef et pratiquée dans la porte. Les prisonniers la reçoivent trois fois par jour : en hiver, à sept heures du matin, à midi et à cinq heures du soir; en été, à six heures, à midi et à sept heures du soir. Leur déjeuner se compose de coco (boisson faite avec du cacao) et de pain. A midi, ils ont du bouillon, trois quarts de livre de viande et des pommes de terre. Le soir, une bouillie de maïs et de la mélasse.

Le nombre des cellules est de cinq cent quatre-vingt-six, pouvant contenir un nombre égal de prisonniers, qui n'ont, pour surveillants, que douze gardiens sans armes. Le

travail des prisonniers consiste en tisserandérie ou en cordonnerie, et ils y sont instruits, dans les commencements, par les gardiens, qui, du reste, ont la consigne d'éviter, autant que possible, toute conversation avec eux. On fabrique chaque semaine, dans la prison, jusqu'à cinq cents paires de bottes et de souliers. Le revenu que l'on en tire est destiné à subvenir aux frais de l'établissement, et les prisonniers n'en reçoivent absolument rien, même lors de leur sortie. On m'assura que l'économie de ces *penitentiary* est si bien réglée, que celui de Baltimore rapporte, tous frais déduits, une somme considérable au trésor de l'État.

Tous les dimanches et les jours de fête, on ouvre les portes des cellules pendant les sermons, qui se disent avant et après midi. Le prisonnier reste derrière sa porte entr'ouverte, de sorte qu'il peut entendre le prédicateur placé au bout du corridor; mais il ne peut pas plus le voir qu'il n'en est vu lui même. Tout est combiné de manière à ce

que le détenu ne puisse être connu de personne. Aussitôt que la sentence qui le condamne a été prononcée, on le conduit au *penitentiary* dans une voiture fermée de tous côtés. Avant de le faire descendre, on lui couvre la tête d'un mouchoir noir, et deux hommes, le tenant sous les bras, le mènent jusqu'à sa cellule, de sorte qu'on ne peut le connaître, et que lui-même n'a aucune idée du local où il se trouve. Il est reconduit de la même manière lors de sa sortie, et il quitte la prison sûr de n'avoir été vu que par le gardien, et que personne, excepté le directeur, ne sait son nom; car lui-même ne connaît pas ceux des autres détenus.

Excepté deux prisonniers nègres employés à porter le bois et à nettoyer la prison, je ne pus en apercevoir aucun, et on ne me fit voir que des cellules qui étaient vides.

Malgré le but excellent du *penitentiary*, toutes ces précautions rappelleraient un peu, par leurs formes, celles de l'inquisition, si l'on ne songeait au résultat que l'on s'est pro-

posé, et que l'on obtient par ce moyen mieux que par tout autre système adopté de nos jours.

Je ne fus pas également satisfait de la maison de refuge, *house of refuge*, où l'on garde les jeunes gens qui se sont rendus coupables de quelque faute, ou qui y sont détenus pour cause de vagabondage ou de mendicité. Quelque utile que soit cet établissement, il me parut tenu sur un pied trop sévère.

On n'y place que les garçons au-dessous de vingt et un ans, et les filles au-dessous de dix-huit. Ils sont détenus dans cette maison tant qu'ils ne paraissent point s'être corrigés. Mais, quels que soient les motifs de leur emprisonnement, ils sont tous élargis au moment où ils atteignent l'âge que j'ai indiqué. Ils sont obligés d'assister à l'école, où ils apprennent à lire, à écrire et à compter. On les instruit à faire des ouvrages à la main, comme à tresser des chaises de paille, à relier des livres, etc.; de manière que, quand ils sortent, ils savent un métier. Les filles, qui oc-

cupent un local tout à fait isolé de celui où sont renfermés les garçons, apprennent dans le même but à laver, à coudre, et les autres ouvrages de leur sexe. Chaque détenu est renfermé le soir dans une cellule placée le long d'un corridor. Celles des garçons contiennent pour tout ameublement un lit; elles sont humides et malsaines, et la mauvaise mine des jeunes gens détenus dans cette maison, ne prévient pas en faveur du traitement qu'ils y reçoivent. Les cellules des filles sont moins tristes et mieux meublées.

Parmi les établissements publics de Philadelphie, la Monnaie mérite encore une attention particulière, non-seulement par son excellente organisation et l'ordre qui y règne, mais parce que le travail s'y fait à l'aide de la vapeur; ce qui procure l'avantage d'une exécution plus prompte et plus égale, et offre en outre plus de sécurité, en réduisant la main d'œuvre à un petit nombre d'ouvriers, point si important dans un établissement où le contrôle devient d'autant plus

facile que le nombre des employés est moindre. Une seule personne suffit pour exécuter, à l'aide de la vapeur, et avec une célérité bien supérieure, le travail que pourraient à peine faire quatre ouvriers à l'aide du balancier.

Un seul ouvrier frappa en ma présence cinquante demi-dollars dans une minute, et même, quand le temps presse, il peut en frapper jusqu'à soixante; c'est du reste un cas que l'état financier du pays ne rend guère fréquent. On m'assura que le même individu avait frappé le jour précédent 28,000 demi-dollars, destinés probablement à aller payer en Angleterre des rails de chemins de fer, car on ne voit pas d'argent aux États-Unis. Il existe encore une autre amélioration dans la machine monétaire de Philadelphie, c'est qu'on y a remédié au danger que les ouvriers courent, dans les autres ateliers, d'avoir les doigts écrasés; en effet, les pièces de métal ne sont point mises sous le balancier avec la main, mais elles se placent sous la frappe et

s'en retirent d'elles-mêmes au moyen d'un mécanisme fort simple. L'ouvrier employé à cette besogne, n'a qu'à introduire un nombre de pièces, destinées à être frappées, dans un tube rond, placé perpendiculairement; les pièces descendent par leur propre poids, et celle qui se trouve la dernière est saisie, à l'orifice du tube, par des tenailles plates, de l'épaisseur de la monnaie, qui la placent sous le coin, et la repoussent en la remplaçant par une autre pièce, aussitôt que celle-là est frappée.

Cet établissement est principalement organisé d'après ceux de Londres et de Dresde, et le Dr Patterson, qui en est le directeur, homme aussi distingué par son instruction que par son affabilité, m'assura qu'une de ces frappes à vapeur n'excède point le prix d'un balancier ordinaire. On peut juger par cette courte description de la Monnaie de Philadelphie, de la perfection qui règne dans les autres établissements mécaniques de cette ville.

CHAPITRE X.

Mœurs de la société à Philadelphie.

Avant de m'occuper des mœurs de la société de Philadelphie en général, je m'arrêterai au monde savant, qui distingue surtout cette ville des autres villes de l'Union.

Philadelphie est le seul lieu où l'on retrouve encore des hommes sortis de l'école de Washington et de Franklin, où l'idée du lucre n'absorbe pas toutes les facultés. Les sciences, qui ne se traitent dans les autres villes qu'autant qu'elles ont un but commercial ou technique, sont cultivées à Philadelphie pour elles-mêmes et dans un but d'intelligence.

La Société philosophique de cette ville est avantageusement connue parmi les institutions de ce genre; elle tire son plus grand lustre du célèbre philologue français du Ponceau, qui en est président. Parmi ses

membres les plus distingués, il faut compter John Vaughan, et Tanner, l'éditeur des meilleurs atlas américains. John Vaughan, consul général du Brésil à Philadelphie, est l'âme de ces réunions savantes; c'est un de ces hommes rares qui entraînent par leur propre enthousiasme à l'amour de l'étude; qui, éloignés de toute idée d'ambition et d'égoïsme, ne mettent leur gloire qu'à conduire les autres sur le chemin de la science. Conservateur de la principale bibliothèque de Philadelphie, il a donné une preuve de son goût épuré par le choix des ouvrages qu'il y a réunis. Ses connaissances distinguées et variées le rendent plus propre que personne à guider ceux qui viennent puiser aux sources qu'il a su établir. Je garderai à jamais le souvenir des précieux moments que j'ai passés avec lui, quand, m'aidant à tracer le plan de mon voyage dans le Mexique, il m'indiquait tout ce que je pouvais consulter sur les antiquités de ce pays. Souvent aussi il me montrait les souvenirs historiques rassemblés dans sa bibliothèque. Le

portrait de William Penn, dans sa jeunesse, sous un costume de guerrier; ses autographes, ceux de Washington et de Franklin; le projet du célèbre acte d'indépendance de l'Amérique, tracé et corrigé de la main de Jefferson. Quelle satisfaction pour moi que d'admirer ces monuments historiques, et de jouir en même temps des explications et des remarques de deux hommes comme Vaughan et du Ponceau! Contemporains des personnages célèbres dont ils me parlaient, ils savaient les représenter avec tout l'enthousiasme dû au héros d'une grande nation, à son législateur, au savant dont le génie sut dérober à la nature ses plus profonds secrets pour les faire tourner au profit de l'humanité, et ils mêlaient en même temps, avec un charme inexprimable, à l'histoire de l'homme public, les détails de sa vie privée.

Vaughan porte un culte particulier à Franklin, qu'il avait accompagné à Paris. C'est avec vénération qu'il conserve le fauteuil et d'autres souvenirs de ce grand homme.

Tout étranger qui a visité Philadelphie, et qui, comme moi, a eu le bonheur d'être recommandé à Vaughan et d'avoir pour guide cet excellent homme dans cette ville si pleine d'intérêt, unira ses vœux avec les miens pour souhaiter que ce savant modeste et vertueux, qui jouit, à si juste titre, de l'estime générale, puisse être encore longtemps conservé aux sciences et à ses amis [1].

Je ne dois pas oublier une association formée par plusieurs membres de la Société philosophique, sous le nom de *Wistar association*, et qui a pour but de passer ensemble une soirée agréable une fois par semaine; les membres se réunissent alternativement chez l'un d'entre eux le jour désigné. Les réunions commencent en octobre et cessent en avril. On se rassemble à huit heures du soir, et on se sépare sur les onze heures.

[1] Au moment de mettre mon ouvrage sous presse, j'apprends que Philadelphie vient de perdre cet homme vénérable. Je n'ai donc plus la satisfaction de penser que ce court témoignage de ma reconnaissance et de mon attachement tombera entre ses mains; mais il en sera considéré comme d'autant plus impartial.

On y sert, vers dix heures, un souper copieux qui, d'après les règlements de la société, ne peut consister qu'en viandes froides, en salaisons, et en vins, et dont le thé, le café, la pâtisserie et les glaces sont exclus. Il est également interdit de servir aucun rafraîchissement avant le souper. Le membre chez lequel se tient la réunion, a le droit exclusif d'inviter vingt habitants de la ville (*citizens*). Les autres membres peuvent y présenter tels étrangers qu'il leur plaira, mais personne qui soit fixé à Philadelphie.

Je trouvai le ton de cette réunion agréable, la conversation vive, assez instructive, et exempte de cet air de roideur et de contrainte qui règne généralement dans la société américaine, même dans celle de Philadelphie, malgré sa supériorité. J'attribue la cause de cet esprit cordial à quelques hommes aimables et distingués qui se trouvent à la tête de cette association, tels que du Ponceau, Vaughan, Dr Patterson, Moncure Robinson, Cane, Tyson, Chapman. Ces agréa-

bles réunions doivent leur nom au Dr Wistar, qui en fut le fondateur.

Je ne crois pas qu'il existe aucune ville dans l'Union d'un esprit aussi social que Philadelphie. S'il n'y a que peu de voyageurs qui aient fait cette remarque, c'est qu'ils avaient négligé de se munir des recommandations nécessaires pour être admis dans la bonne société, et que la facilité avec laquelle les connaissances se font généralement dans les États-Unis leur avaient fait regarder cette précaution comme inutile. Mais c'est cet abus même qui a rendu l'admission aux cercles de ce que je nommerai l'aristocratie de Philadelphie, si difficile; nouvelle preuve de la maxime que les extrêmes se touchent.

Il n'est pas d'usage d'inviter au dîner qui a lieu dans la journée; toutes les réunions se font le soir, tant pour prendre le thé en petit comité, que pour assister à des soirées qui, d'après l'usage établi, finissent par des soupers.

La société dont je parle étant principale-

ment composée d'avocats, d'hommes employés dans l'État, de négociants, d'officiers supérieurs de la marine, enfin de personnes qui la plupart sont occupées durant la journée, et non de propriétaires ou de rentiers, il ne reste que la soirée pour les réunions particulières, le dimanche étant entièrement consacré à des exercices pieux, comme dans tous les pays où domine le rite anglican.

Je m'arrête volontiers aux mœurs de Philadelphie, autant parce que je crois qu'elles donnent l'idée la plus juste de la classe supérieure des États-Unis, que parce que, suivant moi, les coutumes que je décris sont sur leur déclin, et que l'on n'en parlera bientôt plus que, comme chez nous, des manières du bon vieux temps. Le désir d'imiter les usages, et surtout le luxe européen, se montre en tout, et se manifestera bientôt par divers changements. On ne tardera pas à déplacer les heures des repas; on regardera comme trop bourgeois l'usage suivi à cet égard jusqu'à présent, on voudra faire comme en Eu-

rope, et établir ainsi une séparation inoffensive entre les classes riches et les classes inférieures. Les distinctions de rangs ont en Amérique leurs partisans aussi zélés que dans l'ancien monde, et la différence consiste uniquement en ce qu'ils doivent tenir cette tendance cachée. De même qu'en Angleterre, les Américains, et surtout les négociants, mettent le plus grand soin à séparer leurs demeures de leurs bureaux : les comptoirs, les magasins ont leur place assignée près de la rivière; leur habitation en est le plus loin possible.

C'est surtout chez le beau sexe que cette tendance se manifeste presque ouvertement; car les dames de Philadelphie émettent des opinions antirépublicaines avec autant de franchise que leurs maris prennent de soins pour les dissimuler. L'idée que la fortune et la position sociale ne leur donnent aucune prérogative leur est insupportable. Elles emploient donc toute leur sollicitude, toute leur adresse à se séparer, autant que possible, des classes inférieures et à en éviter le contact.

Pendant que le mari, quelque élevé que soit le poste qu'il occupe, surtout s'il est dans la législature, se trouve obligé de donner des poignées de main à tout savetier, à tout fermier qui dispose d'un vote, sa femme évitera avec soin toute personne dont la condition lui paraîtra inférieure à la sienne.

Je trouvai dans les soirées que je fréquentai à Philadelphie, comme conséquence de cette distinction, une société composée en majorité de personnes bien élevées, et je dus attribuer la différence de leurs manières avec les nôtres, uniquement à des causes locales, à la diversité des mœurs et coutumes de chaque pays, et non à un manque de tact ou de sentiment des convenances.

Ce qui frappe surtout l'étranger, c'est la place que les femmes occupent dans la société américaine, le respect, la déférence dont elles sont l'objet. L'Anglais prodigue aux dames une sorte de considération, mais qui n'est qu'apparente, et qui a plutôt pour but de masquer son insouciance pour le charme de leur société. Il

y renonce volontiers, pour ne pas être privé des plaisirs bruyants où elles pourraient le gêner.

Ces marques de déférence, qui ne sont que de forme chez les Anglais, deviennent une affaire sérieuse chez les Américains; elles se changent en un respect illimité et en une soumission sans bornes, de sorte que les femmes jouissent en Amérique du bonheur de posséder, sinon des adorateurs chevaleresques, du moins de très-humbles serviteurs.

Ladies..., à ce mot magique qui annonce leur approche, comme celle de souverains, tout homme se lève soit à table, soit au spectacle, avec les signes du plus profond respect. En tout lieu on doit leur céder les premières et les meilleures places, devoir désolant, mais impérieux pour ce pauvre Américain, si heureux quand il a une fois réussi à placer son corps et ses jambes dans le repos le plus complet. *All for Ladies* (tout pour les dames)! s'écriait un vieux Américain, ivre et en lambeaux, faisant le Ganymède d'une vieille

sorcière à laquelle il offrait un verre de gin.

Les prérogatives des femmes se retrouvent dans les transactions civiles autant que dans les rapports sociaux. Mais pour jouir de tous ces droits, les femmes en Amérique n'en sont pas moins assujetties à une contrainte qui, nulle part ailleurs, n'est poussée aussi loin. Elles doivent veiller sur leur conduite, du moins en apparence, avec le plus grand soin, puisque chaque personne est là le gardien de la vertu de l'autre.

Les dames de Philadelphie sont d'une beauté rare; je n'ai jamais vu en d'autres lieux tant de belles figures réunies. Elles n'y brillent pas seulement par leurs charmes personnels, mais elles sont encore aimables et spirituelles. Cependant, toutes ces qualités sont perdues pour la société, puisque la contrainte, à laquelle elles sont assujetties, les oblige à y paraître froides et guindées, à cacher le plus grand attrait de leur sexe, les grâces. Malheur à celle que la nature en a douée. L'amabilité, l'enjouement en société expose à la

perte de la réputation sous le régime puritain, et des manières libres, aisées, ne s'accorderaient point avec ce qu'ils croient une conduite aristocratique; elles conviendraient mal à une morgue, qui ne sait opposer d'autre barrière aux prétentions des classes inférieures, que la roideur et un ton glacial. Je m'entretenais un soir dans un cercle avec une dame : sa conversation était libre, aisée, engageante sans pruderie ni affectation, et elle y mettait l'abandon, mais la réserve de la bonne compagnie du continent de l'Europe, où elle avait passé plusieurs années. — Quelle femme aimable! dis-je, en m'adressant à mon voisin, après l'avoir quittée! — Oui, fut sa réponse; mais..., enfin..., l'on dit..., l'on croit, il paraît... — Qui donc, après cela, voudrait être aimable dans un tel pays! La coutume usitée en Angleterre, mais observée ici avec encore plus de rigueur, de ne pouvoir adresser en société la parole à aucune dame ou demoiselle qu'on ne lui ait été présenté dans toutes les formes, est des plus gênantes. Et même, après avoir

été présenté en règle, l'étranger n'ose encore, cette première fois, s'entretenir avec la dame que peu de moments; il est toujours observé, et une conversation soutenue entraînerait de suite des chuchotements. Plus une dame est belle et aimable, et plus elle est en butte aux observations, ce qui ôte tout le charme de leur société et les rend froides, ou plutôt embarrassées.

En Europe, si l'on est présenté à une dame, ou placé près d'elle, dans toute réunion où le ton de la maison est une garantie que l'on n'y rencontrera que des personnes convenables, c'est elle qui fera les frais de la conversation, qui mettra l'étranger à son aise. Combien de questions générales la dame ne peut-elle pas lui adresser, sur son arrivée, le séjour qu'il veut faire, et tant d'autres qui sont également sans conséquences; tandis que l'étranger ne peut se borner qu'à des réponses, de crainte d'imiter ce jeune imbécile qui, sur la recommandation de son père de demander à tout le monde des nouvelles de leurs enfants,

fit cette question à certain abbé. Mais ce n'est pas ici qu'un étranger pourra trouver cette facilité; la dame restera roide, et, quelques moyens qu'elle possède, muette comme une statue, attendant que l'étranger entre en matière, peut-être même qu'il lui adresse un compliment à *l'américaine :* malheur à lui s'il en sait en trouver. Enfin la conversation reste languissante, et souvent c'est au moment où elle commence à s'animer, qu'il faut l'interrompre.

Les dames de Philadelphie sont toujours habillées avec le plus grand luxe, soit pour paraître dans les soirées, soit même pour rester chez elles. La soie, les étoffes les plus riches forment leur toilette de tous les jours, même dans les classes d'une fortune médiocre.

Quant aux dames riches, elles étalent le plus grand luxe, surtout dans leurs costumes de soirée; elles se font un point d'honneur de suivre exactement les modes de Paris. Elles ne portent que rarement des joyaux, mais elles mettent des fleurs en profusion.

Les hommes conservent en société la simplicité républicaine. Ils ont l'habitude de déposer leurs chapeaux avant d'entrer dans un salon, ce qui serait une contenance difficile même pour des gens plus habiles que ne le sont les Américains, à ne pas être embarrassés de leurs bras. Cette remarque suffira pour leur tenue en société. Du reste, je les préfère naturels, c'est-à-dire pleins de roideur, que quand ils sont assez maladroits pour vouloir singer l'Européen, et faire les fashionables; car ils deviennent alors d'un ridicule achevé, et j'avoue que j'aime mieux encore leur voir faire le moulin à vent avec les bras qu'avec le chapeau.

CHAPITRE XI.

Suite de Philadelphie.

Une chose bien remarquable dans les mœurs des États-Unis, c'est la liberté laissée aux filles de se choisir un mari selon leur fantaisie, l'usage ne permettant ni au père ni à la mère d'intervenir dans cette importante affaire. Il suffit que l'homme plaise à la demoiselle, et elle lui apportera sa dot, quelque considérable qu'elle soit. Il résulte de cette indépendance des jeunes personnes, et de leur désir immodéré d'un rang et de titres qui ne se trouvent que parmi les étrangers, qu'on a vu les demoiselles les plus riches et les plus aimables, appartenant aux premières familles de l'Union, s'attacher à des aventuriers sans nom, qui souvent même étaient déjà mariés dans leur patrie. Dépouillées de leur dot, et

aussitôt abandonnées, ces malheureuses victimes de leur folle ambition n'ont plus qu'à déplorer amèrement l'irréparable malheur où elles ont été conduites autant par leur vanité que par l'indifférence de leurs parents.

En effet, quelque juste qu'il soit de laisser une fille libre dans le choix d'un mari, une mère sage peut la guider et lui faire connaître l'abîme où les passions et l'inexpérience pourraient l'entraîner. Mais la vanité, qui, aux États-Unis, agit autant sur les mères que sur leurs filles, les rend souvent elles-mêmes plus imprudentes et plus coupables.

A cette occasion, je citerai une petite aventure qui m'arriva dans une des villes de l'Union. Elle est, du reste, assez simple en elle-même, et elle pourrait tout aussi bien se passer dans une ville d'Europe; mais je doute qu'elle s'y présentât avec la même naïveté.

J'étais en visite chez madame G..., lorsqu'une dame entre dans l'appartement avec beaucoup de pétulance, et, les *How do you do, my dear*, à peine échangés, elle se met à me

toiser de la tête aux pieds et à demander de suite : *The gentleman is a stranger?* (Monsieur est étranger?) Madame G.... se hâte de présenter M. L....., ami du comte de ...., « Donc un Français ! » s'écrie la dame (et un comte, pense-t-elle, mais en se gardant bien de le dire tout haut). « Non, un Allemand. — Comment, un Allemand? mais j'en suis charmée ! Quelle excellente rencontre ! Ma fille étudie l'allemand ; elle a eu pour maître le docteur X., de Berlin. Quelle bonne occasion de vous faire parler ensemble ! Pouvez-vous venir aujourd'hui ? Pouvez-vous venir demain? »

Madame G...., qui sentait l'inconvenance des manières de son amie, se chargea de répondre pour moi, en disant que j'aurais cet avantage probablement le lendemain. La dame de la prendre au mot, et, s'adressant à moi : « Pouvez-vous venir nous voir demain à midi? voici mon adresse. Où est ma carte? Je ne trouve pas ma carte ; mais c'est vraiment désolant ! (Elle fouille dans son ridicule....) Ah ! la voici. *Mistress Quiss..., twenty fifth street.* Venez

à midi, à midi précis; vous demanderez *Mistress Quiss*.... N'oubliez pas; vous avez mon adresse, *Mistress Quiss*...., *twenty fifth street.* » Puis, s'adressant à madame G...., « Quel plaisir! un Allemand; je suis folle de cette nation et de leur langue. Goëthe est mon auteur favori.... A propos, comment le prononcez-vous, monsieur? Ah bien! très-bien! vous prononcez tout autrement que le docteur X., etc., etc. »

Je pris congé de cette dame, assez décontenancé, et je m'en allai avec la précieuse adresse. Le lendemain je fus exact; à midi précis je me rendis à son invitation. On m'attendait, et je fus introduit au premier. *Mistress Quiss*.... me reçut avec beaucoup de grâce. « Charmée de vous voir, M. L.... » Puis, me présentant à sa fille, qui était assez jolie : *Miss Quiss*...., voici M. L...., le *German gentleman.* » Mais la jeune miss n'était pas encore disposée à nous accorder la faveur de sa compagnie; il fallait bien se faire désirer, attendre un peu. Elle continua donc de jaser pendant toute une demi-heure avec une dame qui était sur le

point de partir, et qui déjà même tenait la porte pour s'en aller.

Cependant la maman, tout en jetant sur sa fille des regards courroucés, s'entretenait avec moi, et faisait rouler la conversation sur les distances qui séparent les diverses classes de la société, et sur la nécessité de maintenir ces distinctions. Je ne pus cacher ma surprise d'entendre la bouche d'une républicaine exprimer de pareils sentiments : « Où donc avez-vous jamais rencontré une femme républicaine ?» s'empressa-t-elle de me répondre avec un orgueil tout féodal ; et elle continua, pour me convaincre entièrement de la pureté de ses sentiments aristocratiques, à se lamenter sur les désagréments auxquels une *dame de condition* (papa était peut-être le petit-fils d'un tailleur) se trouvait exposée en Amérique par la hardiesse du *mob*, c'est-à-dire de la canaille, affirmant qu'on ne pouvait se préserver de ce contact impur qu'en évitant avec cette classe toute espèce de relation, en se barricadant chez soi pour jouir de son intérieur. Or, par

ce mot intérieur, il ne faut pas entendre que madame s'occupe des soins du ménage. En Amérique, c'est le mari qui conduit la maison, qui va le matin au marché faire les emplettes, tandis que madame étudie Schiller ou Goëthe, ou discute une robe avec un des descendants de ses aïeux resté fidèle au métier.

Mademoiselle trouva enfin qu'il était temps de ne pas seulement me faire admirer la beauté du revers de sa taille, et, sans laisser à sa mère le temps de continuer son discours, chose au reste qui n'était pas facile, elle commença à me parler allemand, secondée dans la conversation par une de ses amies qui venait d'arriver, et avec laquelle elle entama une discussion germanique, après avoir croisé avec beaucoup de grâce ses jambes l'une sur l'autre. Nous avions donc tout le temps, maman et moi, de continuer notre discours sur la distinction des classes ; mais, voyant qu'elle n'avançait pas vers le but principal qu'elle se proposait dans cette conversation, et qui était d'apprendre si dans mon pays j'appartenais au

mob ou à la classe des gens de condition, elle laissa tomber ce lieu commun, et recommença sur le chapitre des langues.

Mistress Quiss.... « Je suis toujours heureuse quand j'entends parler allemand (sourire modeste de ma part), et je me flatte d'être une grande amie de votre nation. J'adore les Prussiens! — (Je crois devoir sourire une seconde fois.) Je suis né Autrichien, madame. — Vraiment! Mais c'est égal, vous parlez tous la même langue. — Oui, madame, mais on ne loue pas trop l'idiome de l'Autriche. — Oh! faites-le nous entendre. Mais parlez donc, miss Quiss.... (Or la langue de la jeune miss n'était pas encore restée une seconde en repos.) — Mais, chère maman, vous voyez bien que nous ne parlons qu'allemand, c'est si drôle; cela nous divertit beaucoup. » Madame, s'adressant à moi : « Ma fille parle aussi français. Parlez donc français avec monsieur L.... » Nous parlâmes français, puis italien. Je fis compliments sur compliments. Madame Quiss.... devenait de plus en plus char-

mante. « Mais, monsieur L....., vous parlez donc toutes les langues? » Obéissant à une sotte vanité, je réponds d'un air modeste : « Ah! seulement quelques-unes. — Eh bien, lesquelles? — Telle langue, telle autre, puis celle-ci.... — Mais c'est prodigieux! Et laquelle de ces langues préférez-vous? — Moi (avec beaucoup de satisfaction), le turc. » La demoiselle : « Ah le turc! je voudrais bien entendre parler turc; de grâce, dites-nous-en quelques paroles. » Je pince ma bouche très-gracieusement, puis je commence : «*Her dil hassederim ghusell kess aghessi*[1]. » Madame s'écrie : « Mais c'est charmant. Qu'est-ce que cela veut dire? » Je traduis. La mère et la fille sourient de la manière la plus aimable. Mistress Quiss... : « C'est très-amusant, et j'espère bien que vous nous ferez le plaisir de venir nous parler turc quelquefois. » La jeune miss ne bouge plus sur sa chaise, et devient attentive. — Mistress Quiss... : « Comment avez-vous donc fait pour apprendre cette langue? — Madame, j'ai par-

[1] J'aime toute langue parlée par une jolie demoiselle.

couru l'Orient, et c'est dans ce voyage que j'ai appris le turc et quelques mots d'arabe. — Ah! mon Dieu, que de choses intéressantes vous avez dû voir! » Je m'aperçois avec satisfaction que j'inspire un intérêt toujours croissant, et je commence à prendre grand plaisir à la conversation. « Que c'est beau d'avoir vu tant de choses, d'en pouvoir entretenir ses amis! Mais, en vérité, je crois que cela doit vous suffire maintenant. Ne trouveriez-vous donc aucun charme dans les jouissances de la vie domestique? — Il est vrai, madame, chaque chose a son temps. » Madame Quiss..., continuant sur ce chapitre qui semble l'intéresser vivement : « N'avez-vous donc point de parents, point d'amis dans votre patrie? — J'en ai, madame, mais ils ne me gênent nullement; ma famille a dû se faire à mes nombreuses absences. » Madame Quiss..., avec la curiosité la plus marquée : « Avez-vous des parents bien proches? » Puis elle ajoute, comme en badinant : « Mais vous n'êtes point marié? » Et moi, tombant de mon haut, tout déconcerté :

« Pardon, madame, je le suis. » Mistress Quiss..., avec un sourire amer : « Vous êtes marié ! » (Avec mépris) : « Ah ! » (Avec force) : « Et où aviez-vous laissé votre femme pendant votre voyage en Turquie ? » Je réponds, tout bouleversé : « Mais, madame, elle m'accompagnait. — Vraiment, et.... » (Changeant de ton, avec une amabilité forcée, et les lèvres pincées) : « Vous allez souvent au spectacle ? — Quelquefois, mais....—Votre littérature est excellente....» (Puis, se tournant vers sa fille) : « Que faites-vous donc, mademoiselle ? Vous oubliez que vous avez donné rendez-vous à votre modiste. — Il est vrai, chère maman. » Miss Quiss.... et son amie se lèvent, et recommencent à s'entretenir, mais cette fois en bon anglais. Je m'aperçois avec effroi que je suis le sujet d'une conversation satirique ; je regarde tour à tour la mère et la fille ; enfin, ne comprenant plus rien à ce changement subit, à ce froid glacial pour l'intéressant Allemand, je prends le parti de me lever. Madame Quiss...., sans bouger de son sofa, et

d'un signe de tête fait avec toute la *grandezza americana*, c'est-à-dire à la manière d'une pagode chinoise, s'empresse de me congédier. Je me tourne vers mademoiselle, elle me présente de nouveau le revers de la taille.

Tant de grâces me rendent enfin à moi-même. Je prends la liberté de regarder fixement madame Quiss...., je souris, et mes yeux semblent lui dire, en parodiant Hamlet :

> Oui, mon crime est horrible, abominable, affreux;
> Mais est-il donc plus grand que la bonté des dieux ?

Mais voilà que je tombe moi-même dans le goût des Américains, qui ne peuvent rien écrire, fût-ce même une dissertation sur l'art de Carême, sans y mêler de la poésie.

Cependant le signe de tête se répète d'une manière plus impérative, et madame Quiss.... clôt l'entrevue en me disant d'une voix sépulcrale : *I hope to see you again*[1] ! Ce que l'on doit traduire, en bon français, par : Va-t'en au diable.... imbécile.

[1] J'espère vous revoir, monsieur.

CHAPITRE XII.

Baltimore, Washington.

De Philadelphie je fis quelques excursions à Baltimore et à Washington. Le trajet ni la manière de voyager n'ont rien de remarquable. Les *rails-roads* et les *steam-boats* se succèdent, avec tous leurs avantages et leurs désagréments, comme dans toute route un peu fréquentée de l'Amérique. Toute nouvelle description serait donc inutile, et je me borne à quelques remarques.

De Philadelphie à Baltimore, le voyage se fait en huit heures, tant par chemin de fer que par bateau à vapeur sur le Delaware. Pendant le trajet sur le chemin de fer, on est obligé de traverser le large fleuve de Susquehanna, sans que pour cela le voyage soit beaucoup retardé; car, en un instant, wagons et voya-

geurs sont transportés sur l'autre rive par un bateau à vapeur. Par une autre route qui est de dix heures, l'on fait la plus grande partie du trajet en bateau à vapeur, sur le Delaware, le Elkriver, et la baie de Cheasapeake, et seulement seize milles par chemin de fer en quarante minutes, ce qui est considéré comme le *nec plus ultrà* de la vitesse dans les États-Unis. Sur l'eau, aucune nation ne saurait disputer aux Américains la palme de la vitesse, soit qu'il s'agisse de navigation à voile ou de navigation par la vapeur. Il n'en est pas de même sur les chemins de fer. Leur impatiente ambition les a portés à construire ces voies de communication sur une échelle trop grande pour leurs ressources pécuniaires, de sorte que leurs chemins de fer ne sont remarquables que par leur étendue, et nullement pour leur construction.

Ils se contentent d'aplanir et de niveler le terrain, quand la structure physique du sol n'offre pas de trop grandes difficultés. Là où il faudrait trop de travail et de frais pour creu-

ser ou percer les masses qui s'opposent à leur passage, ils construisent ce qu'ils appellent *inclined planes* (des plans inclinés), et la force de la machine doit alors vaincre l'inégalité du terrain. Au lieu de fondements massifs, ils se bornent à poser des poutres sur lesquelles ils placent les rails. On comprend facilement le manque de solidité qui résulte de ce mode de construction, et je me rappelle que les wagons furent jetés plus d'une fois hors des rails sur le chemin de fer entre Lewistown et Niagara, ce qui alors n'eut d'autres inconvénients que la perte du temps; mais il arrive trop souvent que ces vices de construction occasionnent les plus graves accidents. Les machines elles-mêmes ne sont pas mieux établies. J'assistai à Philadelphie à un essai d'une locomotive, commandée par une des compagnies de chemins de fer du continent européen, qui va chercher un peu loin ce qu'elle pourrait, tout aussi bien, se procurer beaucoup plus près. Cette machine s'arrêta tout court sur le plan incliné près de la ville, de

sorte que toute la compagnie, rassemblée pour admirer les prodiges de l'industrie américaine, se vit obligée de revenir pédestrement et fort désappointée.

Il n'est pas de mon ressort de discuter sur un chapitre aussi grave que celui des chemins de fer dont on s'efforce de sillonner l'Europe entière; mais je désire que l'on prenne ceux de l'Angleterre, et non ceux de l'Amérique, pour modèles. Il faut se garder d'en entreprendre plus que les moyens pécuniaires ne le permettent; et puisque ces voies de communication offrent déjà de graves dangers, même lorsqu'elles sont construites avec le plus grand soin, il faut bien prendre garde de se laisser séduire par le bon marché, seul mérite des *rails-roads* de l'Amérique, et songer d'ailleurs que les frais de réparations s'élèvent, avec le temps, à plus que ne le ferait le prix d'un travail solide.

Comme terme moyen de vitesse sur les chemins de fer américains, on peut compter dix à douze milles par heure, ce qui ne dépasse

guère l'allure de chevaux au grand trot ou au galop, comme sont conduites les malles-postes anglaises, qui font environ dix milles à l'heure, ce qui rend la monotonie des voyages par *rail-road* encore plus sensible. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, on voyage, proportion gardée, beaucoup plus vite sur les rivières, car les bateaux à vapeur américains font communément de huit à dix milles à l'heure, vitesse qu'un vaisseau bon voilier n'atteint sur mer que par un vent très-favorable.

Les 37 milles entre Baltimore et Washington se font par chemin de fer en trois heures et demie à quatre heures.

Quant aux manières des passagers que l'on rencontre sur cette route, elles sont toujours les mêmes; seulement, par forme d'épisode, on nous fit l'honneur, à un de mes compatriotes et à moi, de nous prendre pour des espions, parce qu'il avait plu à une vieille folle, outrée de ne pas entendre notre langue, de nous désigner comme officiers de l'armée mexicaine du Texas, que nous allions

rejoindre pour nous battre contre les Américains. D'autres vieilles femmes se hâtèrent de partager son opinion; et si nous ne courûmes pas tout à fait le danger d'être traités comme autrefois le major André, du moins on nous le souhaitait de grand cœur.

L'excellent tour (*yankee trick*), qui a si bien réussi aux Américains pour s'emparer du Texas, où ils se sont d'abord présentés comme d'humbles colons, en attendant qu'ils fussent assez forts pour en chasser ceux-là mêmes qui les avaient accueillis, les rend très-jaloux de cette nouvelle possession; ils la regardent comme une pierre d'attente, comme un essai précurseur des projets qu'ils méditent sur d'autres provinces de l'Amérique méridionale, où ils voudraient établir leur religion par fanatisme, et leur domination autant par intérêt que par ambition.

L'état déplorable où se trouve réduit le Texas, l'anarchie dont il est le théâtre, les cruautés que les Américans, ces législateurs et philanthropes par excellence du XIXe siècle,

y ont commises [1], me porte à faire les vœux les plus ardents pour que l'Amérique espagnole conserve longtemps encore son ancienne religion, sa nationalité, et sa véritable indépendance.

Baltimore, capitale du Maryland, est une des principales villes de l'Union, et l'on porte de cent dix à cent vingt mille le nombre de ses habitants, qui s'accroît de jour en jour. Toutefois, il faut être circonspect en émettant ces chiffres, car les Américains sont toujours assez disposés à en grossir le nombre. Il n'y a dans aucune ville de l'Union autant de catholiques qu'à Baltimore. Leur église est belle; mais on y remarque, ainsi que dans toutes les églises catholiques de l'Union et du Canada, beaucoup de rapports avec les temples des protestants, auxquels elles ressemblent par la nudité des murs, qui sont privées de tableaux et couverts d'inscriptions tirées des psaumes, et surtout

[1] Le fait dont les Mexicains accusent le plus les Américains, c'est d'avoir vendu et de garder comme esclaves les soldats mexicains faits prisonniers de guerre.

par la disposition des prie-dieu, qui sont numérotés et loués à l'année. Ces prie-dieu sont plus ou moins élégants, plus ou moins bien placés; ce qui tend à détruire cette belle maxime du catholicisme, que tout homme est égal devant Dieu.

La ville de Baltimore est très-bien construite, et, comme dans la plupart des villes américaines, ses rues se coupent à angles droits. Il y a quelques bâtiments qui sont d'un bel aspect, surtout les temples. On y trouve deux monuments remarquables. L'un, nommé *Battle monument*, est consacré au souvenir de la guerre de 1813 et des officiers qui y périrent; il est dans le style surchargé des Américains. L'autre, placé au point le plus élevé de la ville, construit en marbre blanc comme le précédent, consiste en une colonne haute de cent soixante pieds, érigée en l'honneur de Washington, et qui est surmontée de sa statue. Ce dernier monument est beau et simple, et on y jouit d'une vue des plus belles sur les environs de Baltimore,

qui par leurs eaux et leurs vastes forêts présentent un coup d'œil charmant.

La ville même n'offre de remarquable que le mouvement qui y règne. Je fus frappé d'y trouver une race de chevaux qui se distinguaient de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors en Amérique, par la beauté et la force de leur structure, et qui ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la Transylvanie. Il existe ici un musée, comme dans toutes les villes considérables de l'Union; mais, comme ces établissements appartiennent d'ordinaire à des particuliers qui en font une spéculation, on y trouve peu d'objets intéressants pour la science. Ils sont établis uniquement dans le but d'attirer la curiosité du public, qui y paie son entrée comme au spectacle. Le prix, à Baltimore, est d'un quart de dollar. Les collections d'armes et d'ustensiles indiens y sont, pour l'ordinaire, fort nombreux, et l'on trouve à Baltimore, et surtout à Philadelphie, les squelettes de mastodontes, les plus grands et les plus complets que l'on connaisse. Parmi

les objets les plus intéressants de Baltimore, il faut ranger les schooner que l'on y construit et qui sont connus sous le nom de *Baltimore-klypper :* ces bâtiments sont renommés par la vitesse de leur marche, qui surpasse celle de tout autre vaisseau à voiles, puisqu'ils filent jusqu'à quatorze nœuds à l'heure; aussi les négriers les choisissent de préférence pour exercer leur odieux trafique. Leur construction est basse et plate, et cependant ils portent une cargaison bien plus considérable qu'on ne s'en douterait d'après leur apparence. Toutefois, leur port n'excède pas 200 tonneaux (*tons*), et il n'est même, généralement, que de 80 à 100. Ils portent d'énormes voiles qui ne semblent aucunement être en rapport avec la grandeur du bâtiment. Ces schooners sont un peu plus solidement construits que les bâtiments américains, de sorte que l'on s'aventure à doubler avec eux le cap Horn; mais ils sont très-incommodes pour le voyageur, parce que leur pont est si bas qu'ils sont presque constamment couverts par les vagues. En gé-

néral, les vaisseaux américains ne sont construits que pour la vitesse, et non pour la durée. Au bout de vingt ans, le navire américain est hors de service, tandis que le vaisseau anglais est calculé pour durer trente à cinquante ans, et que ceux de la Suède et du Danemark durent soixante à soixante-dix, même jusqu'à cent ans. Ces schooners, quoique construits avec un peu plus de soins que les autres vaisseaux américains, n'en durent guère plus, et, quoi qu'en disent les Américains, qui voudraient faire croire qu'ils réunissent les deux qualités de vitesse et de solidité, ma propre expérience m'a convaincu que l'on ne peut leur accorder pleinement que le premier de ces deux avantages.

Quand on parle de la ville de Washington, résidence du pouvoir suprême de l'Union américaine, les idées rapportées d'Europe vous portent à croire que l'on va rencontrer la capitale de cette immense contrée. Je ne saurais donc peindre mon étonnement, lorsqu'en visitant cette ville si renommée, je la

trouvai ressemblant plutôt à une ville coloniale qu'au siége du gouvernement d'un pays plus grand que l'Europe entière. L'Américain se contente ici, comme en tant d'occasions, *du plan* qu'il a tracé de sa capitale, mais telle qu'elle ne pourra être en réalité que dans un ou deux siècles. Il en parle comme si elle comptait déjà des milliers de palais et des millions d'habitants, tandis qu'elle ne contient aujourd'hui que quelques rues, grandes et belles, à la vérité, mais peuplées au plus de 20,000 âmes.

L'imagination américaine rêve d'une capitale supérieure à Paris et à Londres, et il est très-problématique que Washington s'accroisse jamais : des hommes instruits et impartiaux en doutent par plusieurs raisons. La ville doit son existence à un caprice du général Washington qui, tout grand homme qu'il était, avait pourtant aussi ses faiblesses humaines. J'ai entendu de la bouche d'un contemporain de Washington, que le président avait voulu la capitale près de son

carré de choux, faisant allusion au voisinage de Mont-Vernon, habitation du général Washington, située tout près de la ville qui porte son nom illustre. Il manque à la ville de Washington un élément de prospérité indispensable à toute ville du monde, et surtout à une ville américaine, le commerce. Malgré sa position sur le Potomac, le commerce n'y fait aucun progrès sans que l'on puisse en bien dire la cause, le fleuve étant navigable, même pour de grands navires, à moins que l'on ne veuille l'attribuer au voisinage de Baltimore, de Philadelphie, et surtout de New-York, qui, par leur excellente situation géographique et la priorité de leur existence, l'attirent vers elles tout entier. Quoi qu'il en soit, il est un fait constant, c'est que la ville de Washington ne prend aucun accroissement, de sorte que la maison du président, le Capitole, où le sénat et les membres du congrès se rassemblent; puis, les maisons des secrétaires d'État, et celles des ministres et envoyés des puissances étrangères, qui tous sont, *ex officio*, obligés

d'habiter cette ville, semblent relégués dans le désert. Les dignitaires, tous ceux enfin qui ont part au gouvernement, ou sont en rapport avec lui, doivent y résider.

Telle est la volonté suprême des Américains, qui seraient trop jaloux d'accorder à un des États de l'Union l'honneur de posséder la ville siége du gouvernement, et qui ont eu soin de déclarer le terrain sur lequel la ville de Washington devait s'établir, ainsi que l'espace de dix milles qui l'entoure, comme district indépendant de tous les autres États de la Fédération. Cette condition, *sine quâ non*, ne pouvait naturellement s'appliquer ni à New-York, ville principale de l'État du même nom, ni à Philadelphie, ni à Baltimore, qui jouissent du même rang dans les États de Pensylvanie et du Maryland; car on n'aurait pu les en séparer, quelque préférable que chacune de ces trois villes aurait été, sous tous les rapports, à Washington, comme siége du gouvernement.

Quoiqu'il soit bien difficile de prévoir les

changements amenés par l'avenir, cependant il pourrait bien se faire que Washington ne possédât pas toujours l'honneur d'être le siége du gouvernement américan. Les raisons que je viens d'indiquer me portent à croire qu'on ne lui substituera aucune des trois villes que j'ai nommées, quelle que soit leur importance, mais que cet avantage est plutôt réservé à une des nouvelles villes de l'ouest, comme Cincinnati, qui se trouvera, avec le temps, quand les déserts de l'ouest seront peuplés, au centre de l'Union américaine, et dont la position sur l'Ohio, qui communique avec le Missouri, le Mississipi, et tant d'autres fleuves considérables, faciliterait les rapports de toutes les parties de l'immense territoire de l'Union avec un centre commun.

Ce résultat dépend en grande partie de la solution que l'on donnera à la question de l'esclavage dans les États du midi, question qui pourrait bien, avec le temps, servir, non de cause, mais de pretexte à une scission des États-Unis.

La question en elle-même est facile à résoudre ; le midi ne peut exister sans l'esclavage, et le nord est trop prudent pour s'en mêler autrement que par des déclamations. Les Américains des États du nord sont trop égoïstes pour qu'on puisse croire qu'ils se laisseront entraîner par le seul amour de l'humanité à prononcer une abolition par trop coûteuse. Mais il existe d'autres causes tout aussi importantes, qui rendent une séparation possible ; c'est la crise actuelle du commerce, à laquelle on ne peut remédier que par la centralisation. Or, comme la centralisation ne peut s'exercer efficacement sur des contrées d'une immense étendue, il faudra bien en venir à une séparation nécessaire. Il y a aussi d'autres causes secondaires, mais efficaces ; c'est le luxe qui va croissant de jour en jour, l'amour des titres et des distinctions, et enfin la haine entre le midi et le nord, qui ont pris pour devises *slavery* et *abolition*.

Le choix d'une ou de plusieurs capitales devra donc se résoudre d'après les événe-

ments qui pourraient résulter de ces circonstances.

Parmi le peu d'édifices remarquables de Washington, le Capitole occupe la première place. Il est construit en pierres de taille blanches (*white freestone*), et composé d'un corps principal et de deux ailes, le tout formant un ensemble assez lourd. On dit sa longueur de trois cent cinquante pieds. Au milieu de l'édifice se trouve une grande salle surmontée d'une coupole d'une égale hauteur, large de quatre-vingt-dix pieds, ce qui m'a paru manquer de proportions et faire le plus mauvais effet. Je ne suis point architecte, mais j'exprime l'impression qu'un objet fait sur moi, et peut-être suis-je devenu un peu trop difficile, après avoir vu les coupoles de Sainte-Sophie, de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Quoi qu'il en soit, la grande salle du Capitole de Washington est surchargée d'ornements sans goût, de mauvais bas-reliefs et de tableaux médiocres. Les premiers représentent des souvenirs de la colonisation, tels

que Penn achetant aux Indiens le terrain de la Pensylvanie, et leur en remettant le prix, etc.; les tableaux, au nombre quatre, représentent divers faits de la guerre de l'indépendance; ce sont : Washington abdiquant le commandement suprême; le général Burgoyne fait prisonnier; la Déclaration de l'indépendance américaine, etc. L'objet qui attira le plus mon attention, et qui est très-bien exécuté, est une statue de Jefferson, tenant à la main l'acte de l'indépendance. La salle du congrès, qui repose sur vingt-deux colonnes en marbre gris, est très-belle et décorée avec le meilleur goût. C'est là que les membres du congrès (les députés) se rassemblent. Cette salle est demi-circulaire, tapissée en rouge, et les fauteuils en noir, avec les portraits en pied de Washington et de Lafayette. La vue dont on jouit de ses fenêtres sur le Potomac, est des plus étendues; mais ce fleuve, quoique d'une largeur prodigieuse, ne présente rien de pittoresque, parce que ses rives, comme celles du Delaware et du Susquehanna, sont

basses et uniformes. Cette monotonie est l'un des caractères distinctifs de la plupart des grands fleuves de l'Amérique septentrionale, le Hudson excepté. La salle du sénat, quoique plus petite, est belle et élégante; elle repose sur huit colonnes.

La maison du président ne se distingue que par sa simplicité, ainsi que les quatre ministères, et on n'y trouve de remarquable que la collection de portraits des principaux chefs indiens qui se sont trouvés en guerre ou en relation avec le gouvernement, collection que l'on conserve au ministère de la guerre, et que l'on augmente continuellement.

La rue principale de Washington (*Pennsylvania avenue*), conduit, ou plutôt devra conduire, quand elle sera achevée, du Capitole à la maison du président; elle est longue d'un mille et un quart, et large de cent trente à cent soixante pieds. Cette indication doit suffire pour faire concevoir dans quel style le plan de cette ville est conçu.

CHAPITRE XIII.

Suite de Washington.

Lors d'une seconde visite que je fis à Washington, je vis M. Poincett, le ministre du département de la guerre (*secretary of war*), l'un des hommes les plus distingués de l'Amérique, et dont la connaissance me fut des plus agréables.

Il voulut bien me présenter au président des États-Unis, M. Van Buren, qui apportait dans l'exercice des hautes fonctions dont il était investi les formes les plus distinguées. A l'aide d'un tact parfait, il était parvenu à résoudre le problème si difficile, d'allier à des manières républicaines la réserve que lui imposait son éminente dignité.

Il me reçut avec autant d'amabilité que de bienveillance. Les questions qu'il m'adressa portaient principalement sur l'effet que les

États-Unis faisaient sur moi; sur le temps que je comptais y passer, et qu'il ne trouva pas assez long pour juger, c'est-à-dire pour admirer le pays dont il se plaisait à rehausser le mérite aux yeux d'un étranger.

Il me parla ensuite des divers chemins de fer exécutés ou commencés en Europe, m'interrogeant sur ceux que j'avais visités en Amérique, et dont il s'efforçait d'établir la supériorité. J'aurais été surpris de ce ton éminemment américain, si je ne l'avais reconnu pour factice.

M. Van Buren est un homme rempli d'adresse; il en a donné la preuve par la manière dont il a su se débarrasser de l'importune familiarité de ses compatriotes, tout en affichant les principes et les sentiments du plus pur démocrate. Lorsqu'il devint président, sur la recommandation de Jackson, dont il avait embrassé les principes, les Américains s'imaginaient qu'il hériterait avec la charge de la facilité de cet idole du peuple américain, et qu'il allait comme lui perdre son

temps à donner des poignées de main (*shake hands*) du matin au soir.

A peine M. Van Buren était-il nommé, que sa maison fut envahie par une foule de visiteurs, accourant des quatre points cardinaux pour l'intéressante solennité de *shake hands with the president*, afin de pouvoir s'en vanter en retournant dans leurs foyers.

Mais au lieu de portes ouvertes, comme aux temps bienheureux du héros de la Nouvelle-Orléans, on trouva un Suisse, qui demandait avec politesse l'objet qui procurait au président l'honneur de la visite. Si c'était pour affaires, on était reçu dans la journée à une heure fixée; mais si c'était simplement pour les poignées de main, il fallait attendre le jour de la réception générale, ou se contenter de presser la main du Suisse.

Nous quittâmes le président sans attendre qu'il nous congédiât à la manière des souverains. Rien, du reste, ne rappelle chez lui le poste suprême qu'il occupe; point de suite, point de gardes; dans l'antichambre, un

seul domestique, qui ne nous annonça même pas, M. Poincett étant avec le président sur le pied de l'intimité.

M. Van Buren descend d'une famille hollandaise, comme son nom l'indique; il est de taille moyenne, maigre, âgé de quarante-cinq à cinquante ans, avec les cheveux roux et la tête un peu chauve sur le devant.

De retour au ministère de la guerre, j'assistai à un spectacle des plus intéressants pour un Européen : trois députations d'Indiens, des tribus les plus éloignées de l'ouest y étaient rassemblées pour attendre le ministre; car c'est au département de la guerre qu'appartiennent toutes les transactions avec les Indiens.

Les Indiens que j'avais vus jusqu'alors n'avaient nullement rempli l'idée que je m'étais formée, d'après les lectures de ma jeunesse, de ces guerriers célèbres qui recevaient le martyre et la mort avec indifférence, raillant et irritant encore leurs bourreaux. Les députés

des Winepagos, des Sacs, et d'autres tribus que j'avais rencontrés lors des tournées qu'on leur faisait faire dans les villes de l'Union, m'avaient paru des êtres abrutis et stupides, et me faisaient l'effet, par leur costume moitié indien et moitié européen, d'un travestissement de fous dans le carnaval.

Je ne saurais donc exprimer toute ma satisfaction, lorsqu'entrant dans le salon je me trouvai en face de guerriers indiens tels que je m'en étais fait l'image, et que je pus satisfaire mon vif désir de les observer de près. Cinquante formes humaines grandes, musculeuses, étaient là, assises, immobiles, dans le plus profond silence. Tous ces Indiens étaient nus jusqu'à la ceinture; le reste de leur corps était couvert de peaux d'ours ou de buffle, mais ils s'étaient débarrassés de celles qui leur servaient de manteau (*blanket*), à cause de la chaleur de l'appartement. Leur tête était rasée, et ils n'avaient réservé que quelques cheveux hérissés sur le sommet, formant une sorte de crête, et qui finissait par cette tresse

si connue qu'ils gardent par orgueil, afin de faciliter à leurs ennemis l'opération du *scalp*. Les principaux chefs seuls avaient la tête couverte; les autres n'avaient qu'une flèche ou une plume d'aigle passée dans la touffe de cheveux qu'ils avaient conservée. Leurs bras nus étaient garnis de bracelets en métal, et leurs oreilles, horriblement mutilées chez la plupart, et d'une longueur démesurée, étaient ornées de coquillages ou de grains de verre. Quelques-uns avaient les bras et les jambes garnis de queues de petits animaux, auxquelles des grelots étaient attachés, ce qui occasionnait un tintement continuel. Ils portaient tous des mocassins pour chaussures, et quelques-uns les avaient très-bien brodés. La plupart fumaient la pipe, qui joue un si grand rôle dans leurs transactions, et ils tiraient leur tabac de bourses en cuir brodé, ou faites de peaux de martre, auxquelles ils avaient laissé leur forme naturelle. L'habillement le plus magnifique à leur mode était celui de quatre chefs, tous couverts de la peau de l'ours blanc,

qu'ils avaient arrangée de manière à passer leurs jambes et leurs bras dans les quatre pattes de l'animal, ce qui leur donnait une tournure d'autant plus remarquable, que les griffes leur servaient comme de manchettes. Les mêmes individus remplaçaient aussi les ornements en coquillages des autres Indiens par des décorations d'un genre tout particulier : c'étaient des colliers composés de dents d'ours blanc, collier que peut seul porter celui qui a abattu l'animal. Tout était remarquable dans le costume des quatre chefs : la manière dont leur figure était peinte, leur coiffure et les ornements de leurs armes, surtout ceux de leurs *tomahawks* (casse-tête) qui étaient garnis de plumes. L'un d'eux avait la partie supérieure du visage, jusqu'à la pointe du nez, peinte en jaune, et le reste en rouge, les deux couleurs formant, là où elles se rencontraient, des petits carrés réguliers. Un autre avait la moitié du visage en jaune, l'autre en gris, les yeux et la bouche rouges. Le visage du troisième était entièrement peint en gris, mais traversé

de trois raies rouges, qui est une couleur obligée; tandis que le dernier avait toute la figure couverte de ces raies rouges. Tous ces Indiens étaient plus ou moins peints; quelques-uns, n'avaient de couleur que sur les paupières, tandis que d'autres en avaient la figure toute couverte, d'autres la moitié seulement et de couleur rouge, ce qui donnait à ces derniers l'air de porter des demi-masques. Parmi les parures qu'ils portaient sur la tête, je remarquai surtout celle de l'un des quatre chefs, qui consistait dans une couronne de plumes hautes d'un pied et demi environ, et qui ondulaient à chaque mouvement. M. Poincett les harangua en français, les interprètes ne parlant que français et les langues respectives des Indiens; en se servant, pour se faire comprendre, de ces deux interprètes, il leur dit que leur grand-père (nom par lequel les Indiens désignent le président des États-Unis ainsi que le roi d'Angleterre) recevait leur visite avec grand plaisir, qu'il était touché de cette marque de leurs sentiments d'amitié, et

qu'il s'en réjouissait d'autant plus, qu'ils auraient en même temps l'occasion de se convaincre de l'utilité de la civilisation, dont on était prêt à leur faire partager les avantages, en envoyant des hommes (des missionnaires) parmi eux pour les instruire, aussitôt que l'on aurait la conviction de pouvoir le faire avec sécurité. Il conclut en les engageant à lui soumettre les désirs qu'ils auraient formés, ou les plaintes qu'ils pourraient avoir à faire. Pour lui répondre, les Indiens se levèrent lentement l'un après l'autre, dans le plus grand ordre, en commençant par le plus âgé. Avant de parler, ils commençaient par donner la main à M. Poincett et à toutes les autres personnes présentes, cérémonie qui finit au reste par devenir fort ennuyeuse; puis, se retournant vers le ministre, ils semblaient tout d'un coup sortir de leur apparente apathie pour accompagner des gesticulations les plus véhémentes leurs discours prononcés dans une langue dont les sons me semblaient encore plus gutturaux que ceux de l'arabe.

On voyait que les vieillards se plaisaient dans leurs harangues, mais celles des jeunes gens étaient courtes; seulement ils avaient soin de faire remarquer alors que le respect ne leur permettait point d'en tenir de plus longues en présence de personnes plus âgées qu'eux. La substance de leurs discours était presque la même; ils parlaient tous de la preuve de confiance qu'ils venaient de donner en accompagnant leur père (l'envoyé américain qui avait été les chercher); ils s'étendaient sur l'étonnement que leur occasionnaient les maisons si élevées, et les machines à feu (bateaux à vapeur) de leurs frères blancs, mais qu'enfin, après avoir vu toutes ces merveilles..., ils désiraient retourner chez eux immédiatement, ajoutant (par politesse) que c'était pour en rendre compte le plus tôt possible à leurs tribus. Quelques-uns seulement, qui n'étaient point chefs, ajoutaient qu'ils allaient le devenir pour avoir vu tant d'objets remarquables (ambition de voyageur); d'autres, faisant allusion à leur nu-

dité, exprimaient le désir d'avoir de beaux habits.

J'avoue que dans tout ce qu'ils disaient, rien ne pouvait donner une bien haute idée de leurs forces intellectuelles; mais il faut convenir que les deux interprètes, surtout l'un d'eux, ne servaient à rien. Les discours de deux vieux chefs présentèrent seuls quelqu'intérêt : l'un remarqua qu'il fallait commencer par leur envoyer des hommes capables de bâtir des maisons, puis ensuite des missionnaires, et non pas ceux-ci les premiers. L'autre, qui était un vieillard encore plus âgé, porta plainte contre une tribu voisine de la sienne, qui ne cessait de la harceler, profitant de ce que, sur la demande de leur grand-père (le président), les hommes de sa tribu étaient devenus femmes (c'est-à-dire pacifiques), et qu'il fallait donc les protéger dans leurs droits de chasse. Malgré l'éloge qu'il faisait des mœurs pacifiques de sa tribu, on me montra un de ses compagnons qui avait tué sept ennemis dans une seule rencontre. Tous ces discours,

et les cérémonies qui les précédèrent, durèrent près de trois heures; et comme ces députés se composaient de trois nations différentes, de *Pawnies*, de *Scioux* et d'*Ottaways*, dont deux seulement parlaient la même langue, il fallait se servir alternativement de chacun des interprètes. L'une et l'autre langue me parut dure, sourde, et très-pauvre en expressions, car les mêmes mots revenaient continuellement. Je me rappelle *atesch* (père), et *tira-tira-ta'*, mot dont j'ai oublié, je l'avoue, la signification, mais que je cite, parce que je me rappelle la force qu'ils mettaient sur l'accentuation de la dernière syllabe en la prononçant avec une expression tout à fait semblable à celle des Arabes, avec lesquels je leur retrouvais tant de rapports.

Lorsque tous eurent parlé, M. Poincett mit un terme à l'entrevue, en leur annonçant que les objets qu'ils avaient vus jusqu'alors leur ayant plu, on allait leur montrer encore de plus grandes villes, et que dans ce but ils devaient partir le lendemain.

Si cette invitation ne fut peut-être pas exactement ce qu'ils désiraient, l'assurance qu'il leur donna, qu'on les ramènerait ensuite dans leurs tribus, comblés de cadeaux pour leurs femmes et leurs enfants, fut tellement de leur goût, qu'ils en exprimèrent leur satisfaction par des cris sourds qui leur servent de marques d'approbation, comme j'avais pu le remarquer lors des discours de quelques-uns d'entre eux, qui avaient eu du succès dans l'auditoire.

La cérémonie des poignées de main avec chacun des assistants se fit ensuite; puis, M. Poincett ayant été honoré d'une accolade de la part des deux chefs, tout le monde se sépara.

L'impression qui me resta de cette entrevue, fut que les Indiens sont très-certainement aussi faux et aussi rusés que les relations nous les dépeignent; mais quant à l'esprit et à la grandeur d'âme qu'on a l'habitude de leur attribuer, il y a là beaucoup d'exagération, et il faut tout au plus leur accorder de l'obstination et de la finesse.

CHAPITRE XIV

Remarques génerales sur les Américains.

Je me plaisais à Philadelphie; ce fut avec regret que je me séparai des amis que j'y avais rencontrés, surtout d'une famille distinguée, dont le chef, qui occupe un poste éminent dans la magistrature, est un véritable modèle de toutes les vertus du bon citoyen. C'est un héritage qu'il a su conserver intact, et l'on peut encore admirer en lui le type, bien rare aujourd'hui, du caractère américain au temps des signataires de l'acte d'Indépendance, où le nom de son père figure avec honneur. Je quittai aussi avec peine l'excellent Vaughan! Mais l'hiver qui sévit en Amérique avec bien plus d'intensité que sous la même latitude en Europe, m'obligeait de partir si je ne voulais m'exposer à trouver les voies de communication, sur les fleuves de l'intérieur, interrompues par la glace.

J'avais trouvé à Philadelphie la réception la plus prévenante et l'accueil le plus aimable. Ce n'est pas seulement en l'admettant à ses réunions, que l'habitant de cette ville hospitalière témoigne sa bonne volonté à l'étranger. Aucune démarche ne lui coûte quand il s'agit de se rendre utile à la personne qui lui a été recommandée, ou même seulement présentée. Qu'importe que cette bonne volonté ait pour mobile principal le désir de donner à l'étranger une idée favorable du pays et de la nation? cette vanité nationale produit de si bons effets, qu'on aurait bien mauvaise grâce à vouloir la juger sévèrement.

J'ai parlé trop souvent, et même avec sévérité, des défauts des Américains pour ne pas saisir avec empressement toute occasion de rendre justice à leurs vertus.

Je considère mon départ de Philadelphie comme la fin de mon séjour dans les États-Unis. En quittant cette ville, c'était quitter le pays qui offre seul ces formes, ces mœurs particulières provenant de l'effet d'institu-

tions démocratiques sur les descendants du peuple le plus aristocratique de la terre, qui, fidèles à leur origine, conservent, mais cachent dans leur cœur, disons plutôt dans leur sang, tous les penchants des temps féodaux, tout en étant obligés, par leur situation politique, d'afficher des sentiments entièrement opposés. C'est chez eux surtout que la civilisation permet d'observer les contrastes frappants qui existent entre la théorie des idées républicaines et leur pratique.

Dans toutes les autres provinces des États-Unis que je parcourus ensuite, dans les villes naissantes sur les bords des fleuves de l'intérieur, aussi bien que dans les villes populeuses placées sur les rives de l'Atlantique, les mœurs sont les mêmes; ou bien dans certaines parties qui offrent un amalgame de différentes nations, elles n'appartiennent point aux Américains proprement dits.

Je crois donc devoir placer ici quelques remarques sur le caractère des Américains en

général, sur ce peuple que l'on observe de nos jours avec tant d'attention, parce qu'il forme l'une des deux extrémités de la chaîne entre ce qu'on nomme l'absolutisme et la liberté; or comme les hommes ne se passionnent que pour les extrêmes, il en résulte que ceux même qui ont le bonheur de posséder des gouvernements sages et qui les rendent heureux, s'attachent à des souvenirs ou rêvent des théories.

Je regrette d'avoir quitté l'Amérique trop vite. Peut-être qu'un séjour plus prolongé m'aurait rendu le côté faible des Américains moins sensible. Mais la première impression qu'ils font sur l'étranger n'est pas favorable. Il faut leur reconnaître de grandes vertus, peu de vices, nombre de défauts. Mais la nature humaine est ainsi faite : les défauts et les ridicules affectent péniblement; on pardonne souvent les vices, on reste insensible aux vertus. J'admire les Américains : je prévois que, dans l'avenir, leur pays exercera sur le bonheur du monde une heureuse influence; mais je ne voudrais pas y vivre.

Ces mœurs, si différentes des nôtres, si grossières dans la basse classe, dont on ne peut éviter le contact! cette vanité de la nation entière, qui blesse l'étranger; cette gêne enfin à laquelle il se trouve assujetti, tout contribue à lui rendre insupportable son séjour dans ce pays.

Quant aux bonnes qualités des Américains, il faut parler d'abord de leur probité dans la vie privée, non pas dans les transactions commerciales. Le vol est rare chez les habitants d'origine américaine. Là où il n'y a ni noirs ni émigrés, on pourrait presque se passer de serrures. Quelque fondé qu'on soit à leur reprocher d'employer en affaires une certaine finesse pour éluder autant les lois des tribunaux que celles de l'équité, on ne s'aperçoit nullement de cette disposition dans les transactions journalières de moindre importance, où il règne une bonne foi et une confiance mutuelle qui frappent l'étranger. On vous laissera seul dans les magasins les plus riches sans vous connaître, et l'on ira même jusqu'à

vous offrir d'emporter à crédit la marchandise que vous avez achetée.

Une des vertus principales des Américains, c'est l'égalité de leur humeur, l'observation stricte des convenances dans la bonne société, la crainte de calomnier ou de nuire par de mauvais propos, ce qui, au reste, dans ce pays, ne se ferait pas sans danger. On y voit rarement des querelles ou des scènes violentes : un caractère porté à tels excès serait universellement réprouvé. Les Américains savent conserver leur énergie pour le cas où elle leur est utile.

Un de leurs plus grands mérites à mes yeux, c'est l'éloignement qu'ils ont toujours montré pour tout ce qui ressemble aux corporations de métier (*collegium*). Ils ont été les premiers à rejeter cet antique système émané des anciens Égyptiens, et qui veut que l'homme soit obligé d'exercer l'état dans lequel il est né. Le *sutor ne ultra crepidam* n'est pas goûté chez eux. Dans quelque enveloppe que naisse le génie, il peut la briser et en sortir librement.

L'instruction est générale aux États-Unis; les sciences s'y traitent d'une manière populaire, et ne sont point le privilége d'une seule classe, comme dans les pays où l'on n'est admis à l'avantage de certaines connaissances qu'après avoir passé par des études inutiles, qui souvent ne sont en rapport ni avec les goûts ni avec la capacité de l'individu. Il en résulte, chez eux, l'immense bienfait d'une instruction générale, répandue même parmi les classes du peuple, et qui, sagement dirigée, ne s'étend que sur les connaissances utiles ou nécessaires à tout citoyen, soit comme membre de l'État, soit comme père de famille. On se garde bien d'occuper l'esprit de ces sciences métaphysiques et de spéculation, auxquelles les classes inférieures des contrées les plus civilisées de l'Europe ne s'adonnent que trop, pour leur malheur.

L'Américain est rude, mais il n'est pas ignorant; il est sans formes, mais non sans instruction. Rien, chez eux, n'entrave l'essor de l'homme de talent; car il lui est tou-

jours facile de remplacer ses connaissances superficielles, mais générales, par l'étude approfondie de telle science vers laquelle il se trouvera porté.

L'Américain, comme je l'ai déjà dit, n'a que peu de vices; il en est même presque tout à fait exempt : l'amour du gain, du lucre, porté à l'excès, est le seul que j'aie remarqué; mais il est général, et toutes leurs actions s'en ressentent. La funeste passion du jeu, le goût des spéculations hasardées, en sont la conséquence naturelle. Quant au penchant à l'ivrognerie, dont ils avaient hérité de leurs ancêtres, ce vice a presque disparu par l'établissement des sociétés de tempérance.

Tout ce que je viens de dire se rapporte principalement aux habitants du nord de l'Union. Disons encore que si on ne peut leur reprocher les penchants cruels qu'on trouve dans les habitants du midi, il faut reconnaître aussi qu'ils sont malheureusement doués d'un manque de cœur et de sentiments, qui, en les rendant indifférents et presque insensibles à

toute peine physique et morale, les prive en même temps des jouissances du cœur, de ces sensations d'amitié et de haine, de grandeur d'âme et de crainte, d'amour et de désespoir, qui font sentir la vie, mais qui restent sans effet sur les Américains, hommes toujours égoïstes, impassibles et froids.

Cette base du caractère américain se retrouve partout, mais avec quelques modifications, suivant les pays : dans les États du nord et du nord-ouest, comme dans ceux de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ohio et les autres États récemment peuplés, elle existe dans toute sa force; mais dans les États situés sur les rives de l'Atlantique, surtout dans la Pensylvanie et le Maryland, elle est souvent altérée.

C'est, en un mot, le nord et le nord-ouest qui ont l'honneur d'être regardés comme le pays originaire des défauts que l'on reproche le plus aux Américains; c'est là, du moins, que ces défauts se retrouvent dans toute leur force, dans toute leur crudité; c'est là qu'il

faut chercher le prototype de cette individualité qui répugne à quiconque le voit; c'est là enfin que l'on trouve le véritable *Yankee*[1]...

Pardon, madame, ce mot m'est échappé; mais il faut s'en servir pour désigner au physique et au moral cet objet d'admiration pour les uns, ce type du ridicule pour les autres. Cet être, maigre et décharné, mais fort et musculeux, au teint livide, aux yeux éteints et fixes, au nez pointu, à la bouche pincée, qui semble ne profiter en rien de quatre repas qu'il engloutit chaque jour; tout ridé, même dans sa jeunesse, cynique dans son extérieur comme dans ses manières, toujours fourré d'une redingote large et velue, et la tête enfoncée dans son bonnet de feutre plat et sans goût; lent dans ses paroles, qu'il prononce en nasillant, affectant sans cesse une fausse humilité, d'où percent l'orgueil et l'amour-propre.

[1] Les Anglais honorent, par animosité, tout Américain du titre de Yankee, mais on ne doit s'en servir que pour désigner les hommes du peuple des États de la Nouvelle-Angleterre; sens adopté par les habitants des autres États de l'Union.

Tel se présente ce rejeton du puritain anglais, émigré au temps des derniers Stuarts, digne héritier de l'opiniâtre intolérance et de la dévotion exagérée de ses ancêtres.

Mais tel n'est pas l'habitant de la Pensylvanie, quoiqu'il partage un peu de ces défauts. Descendu de ces hommes pieux, imbus de l'esprit doux, des doctrines bienveillantes de Penn, ou vivant avec eux, il est quaker, ou bien il en a adopté les maximes.

C'est le quaker, cet homme honnête, pieux, bon, dont le but et la conduite sont si respectables, quelque singulière ou exagérée qu'en paraisse la forme; c'est lui qui représente le type des vertus des Américains, comme le Yankee celui de leurs défauts.

Le Yankee tonne contre l'esclavage, et ne fait qu'irriter l'habitant du midi, qui ne peut se passer de cette malheureuse institution. Le quaker ne se mêle pas de la discussion : il ne cherche pas à décider s'il faut ou non abolir l'esclavage; mais, toutes les fois qu'il le

peut, il rachète le noir sans bruit, pour lui rendre la liberté.

Je me sens porté par une affection naturelle vers l'habitant de la Pensylvanie, si bienveillant, si aimable, tandis que son turbulent et brutal voisin ne m'inspire que de la répulsion.

Adieu, belle Philadelphie, séjour doux et paisible, adieu!

CHAPITRE XV.

L'Ohio. — Une conversation sur le bateau à vapeur.

Je partis de Philadelphie le 3 décembre au matin; j'arrivai l'après-midi à Harrisburg, et le soir à Chambersburg, où cesse le chemin de fer sur lequel j'avais parcouru jusque-là 147 milles. Il me restait à faire 154 milles; car on compte 301 milles de Philadelphie à Pittsburg. Je fus donc obligé de prendre les horribles *stage-coaches*, avec lesquels je passai la chaîne des monts Alleghanys, qui ne sont pas fort élevés, mais dont la route est aussi difficile que fatigante. Outre l'état misérable de ces voitures, on a encore le désagrément d'en changer toutes les six à huit heures, que ce soit le jour ou la nuit, et par conséquent on court à chaque instant le risque de voir ses effets égarés, s'ils ne se sont pas déjà perdus en route.

Cette route ne présente que peu d'intérêt. Le sol de la Pensylvanie est pierreux, et la contrée ne présente aucun site remarquable. On traverse, la plupart du temps, des forêts à demi défrichées, et dont les parties déboisées ne sont pas même tout entières livrées à la culture. En avançant vers l'ouest, l'apparence des habitations devient plus chétive. Il y a parmi les habitants beaucoup d'Allemands, surtout d'Alsaciens, que les Américains désignent sous l'appellation de *Dutchmen*, et dont la langue se compose d'un mélange d'allemand et d'anglais, ce qui la rend presque inintelligible aux deux nations. On prodigue dans la structure des habitations une quantité incroyable de bois, et il n'est pas rare de trouver des clôtures formées par des arbres de la plus grande beauté, dont le tronc présente plus de deux pieds de diamètre. Les États-Unis sont aujourd'hui si riches en bois, que c'est à peine si j'ose émettre l'opinion, que je crois cependant fondée, que bien des parties de l'Amérique pourront souffrir un jour

du manque de système qui règne dans la destruction des forêts, et qu'il en sera comme de certaines contrées de l'Europe, où le bois était autrefois en surabondance, et qui en manquent totalement aujourd'hui.

J'arrivai le 5 au soir à Pittsburg, que je quittai le 6 au matin pour descendre l'Ohio, que j'eus la satisfaction de trouver encore libre de glaces.

La dépense du voyage que j'avais entrepris me paraissait peu considérable, vu la cherté qui règne en Amérique; circonstance que l'on ne peut s'expliquer que par la grande concurrence de voyageurs.

J'avais payé pour les 301 milles de Philadelphie à Pittsburg, tant pour chemin de fer que pour stage, 15 dollars (82 fr.), et 12 dollars (66 fr.) en sus pour mon passage. En Amérique, comme partout ailleurs, l'étranger est exposé à des exactions s'il ne se fait une loi de voyager à la manière cynique des Américains, c'est-à-dire de ne porter avec lui qu'une seule chemise, et de partager sa chambre avec une

demi-douzaine de voyageurs. Je payai sur le bateau à vapeur *le Maryland*, pour le trajet de Pittsburg à Louisville, sur l'Ohio, distance de 581 milles, 12 dollars, et autant pour l'avantage d'avoir un petit cabinet pour moi seul, en tout 24 dollars. Pour celui qui a le courage de se prêter entièrement aux usages, toute la dépense pour les 2,338 milles de Philadelphie à la Nouvelle-Orléans ne dépasserait point 67 dollars (368 fr.), car je ne payai que 40 dollars de Louisville à la Nouvelle-Orléans.

Je fus si pressé de descendre l'Ohio, pour ne pas me voir arrêter par les glaces, que je continuai sur le même bateau sans m'arrêter dans aucun endroit sur la route; mais tout me porte à croire que je n'y perdis pas beaucoup. Les bords de l'Ohio, dont les eaux ont la couleur jaune sale du Nil, sont beaux et élevés aux environs de Pittsburg et de Wheeling, mais par la suite ils deviennent plats et perdent ainsi tout intérêt. Les habitations des colons sur les deux bords ne consistent qu'en misérables

huttes. Quand on a parcouru les contrées situées sur les bords de l'Atlantique, on a vu les parties les plus intéressantes de l'Union; car tous les contes des Américains sur la magnificence des fleuves de l'intérieur, sur la culture et sur la civilisation qui règnent sur ces bords si vantés, n'ont aucun fondement. Cincinnati, capitale des États de l'ouest, et destinée peut-être à jouer un grand rôle dans l'avenir, ne saurait aujourd'hui entrer en comparaison avec les villes situées sur l'Atlantique. J'y arrivai le 9, et j'y passai une demi-journée. La ville est assez bien située, au pied de montagnes, et possède quelques belles rues. Les habitants sont en grande partie des Allemands et des émigrés des États de la Nouvelle-Angleterre. Mon séjour à Cincinnati fut trop court pour pouvoir juger de cette ville nouvelle; son extérieur ne promettait nullement toutes les merveilles que les Américains aiment à en débiter. Je n'eus que le temps de parcourir quelques rues et de visiter le Musée, qui était chétif et arrangé avec si peu de goût, qu'il ne

me donna pas une grande idée de celui des habitants.

J'avais retenu ma place jusqu'à Louisville, je repartis avec le même bateau, qui était des plus incommodes, et tellement surchargé, que je craignais, vu sa chétive structure, de le voir sombrer à tout moment. La nourriture y était détestable : des viandes salées comme sur mer, du beurre rance, du café et du thé sans lait, et de plus le service le plus mal fait que j'eusse encore trouvé dans les États-Unis, et ce n'est pas peu dire. Les domestiques étaient tous de jeunes garçons, dont deux, de douze à quinze ans, nous faisaient l'honneur de s'asseoir parmi nous et de se mêler à la conversation.

Enfin je fus on ne peut plus mécontent de notre bateau, qui, du reste, comme tous ceux qui naviguent sur l'Ohio, n'aurait pu servir sur aucun autre fleuve plus rapide. En effet, la structure de ces bateaux est particulière et différente de tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La machine est sur le tillac, qu'elle occupe

en entier; les chambres sont au-dessus, formant un étage. Ils tirent peu d'eau, sont très-peu solides, et seulement calculés pour la vitesse.

La société, à bord, était en rapport avec le bateau, c'est-à-dire détestable, tout à fait du même genre que celle que j'ai décrite lors de ma traversée dans le Canada. Je donne un échantillon de mes distractions, en rapportant la conversation que j'eus avec l'un de ces messieurs, qui m'avait honoré d'une attention particulière, me marchant toujours sur les talons, jusqu'à ce qu'il m'eût accaparé. Après les politesses d'usage, les demandes sur mon nom, ma patrie, etc., etc., etc., faites avec toute la délicatesse américaine.

« Vraiment, vous êtes Aut..... Cela m'intéresse, puisque je fis à Boston..... je suis de Boston..... (révérences réciproques) la connaissance d'un de vos compatriotes, qui était comte et général. » (A part.) S'il a un titre, celui-là, il faudra bien qu'il le dise aussi.— Vraiment! — «Homme charmant et distingué.»

—Hum ! hum ! — « C'était le comte Peo-Teo, le comte et général Chrysostome Peo-Teo. » (Je me tais.) « Nous étions très-liés, le comte et moi ; nous habitions pour une demi-année le même *boarding-house*, un *first rate boarding-house;* je ne loge que dans des *first rate hotels.* » — Ah ! — « Mais, *sir*, le comte est de votre pays, vous devez le connaître ? » — Je n'ai pas cet honneur. — « Comment, *sir*, vous ne connaissez pas le comte ! » (Il me toise.) « Du même pays, ne pas connaître le comte ! » (Je vois que l'on n'a pas trop grande opinion d'un homme qui ne connaît pas monsieur le comte.) « Mais, *indeed, sir*, c'est surprenant ; c'est un des plus grands seigneurs de votre patrie, comte et général. Il donna des fêtes brillantes à Boston. C'est moi qui arrangeais tout, qui le guidais, le présentais. Il donna un grand *entertainment*, un bal, dans notre *boarding-house*, un bal superbe : rien que *first rate people* (gens de la première classe). Toutes nos dames en furent. Pauvre comte ! » (Fin sourire.) « Le comte leur contait fleurette.... c'était un

homme unique ! il dansa avec toutes ! Quel homme vif, enjoué. » (A part.) Pas un sournois comme toi. « J'étais son confident : il me contait ses peines. Le maître de notre maison se conduisit envers lui d'une manière indigne : il lui présenta un compte de 1,200 dollars pour le bal, seulement pour le bal ! *Dear Count,* lui dis-je, *don't pay it* (ne le payez pas), *it's exorbitant ! — My dear doctor....* c'est à moi qu'il s'adressait, je suis docteur..... » (Nouvelles révérences.) « *My dear doctor,* c'est exorbitant, il est vrai ; ce malheureux nous rançonne ; mais, docteur, il faut payer mille dollars, mon rang le veut. Ah ! noble cœur ! Mais, dit-il, nous le quitterons; punissons-le par le mépris. » (L'émotion le gagne ; il allume un cigare !)

« Mais, vraiment, monsieur, comment se fait-il que vous ne connaissiez pas le comte ? » — Je ne le connais pas personnellement; mais j'avoue que j'en ai entendu parler. — « Ah ! ah ! » (Bouffée de tabac.)—C'est à Philadelphie que j'ai entendu le nom de votre

ami. — (L'Américain se redresse. Autre bouffée.) « Mais alors, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas vu? » — C'était impossible pour le moment. Les habitants de Philadelphie l'entouraient encore de plus de soins que vos concitoyens. — « Comment? » — Ils l'avaient reçu avec toutes les prévenances imaginables, jusqu'à lui accorder *board and lodging* gratis. — « Hein! » — Enfin il y était en prison pour dettes. — (L'Américain reste stupéfait; la fumée lui entre au gosier; il manque d'étouffer; une toux bienfaisante vient à son aide.) « *But sir, indeed; in reality! I am surprised! I cannot understand.* » (Vraiment! Je suis surpris! Je ne puis comprendre.) « Le comte Peo-Teo en prison!... mais.... — Oui, en prison; mais il n'était pas comte à Philadelphie. — « Quoi! » — Ni général non plus; mais il y était arrivé comme consul général de ***. — « Mais, *sir,* vraiment... » — Monsieur, je suis au désespoir, si ma nouvelle vous inquiète; votre ami..... — « Mais, *sir,* il ne m'intéresse nullement. » (Il grommelle entre

les dents ; je crois comprendre le mot dollars.) « Je veux dire que le comte.... Non, il n'était pas comte ; il me l'a dit lui-même : son père était comte, mais lui, il n'était que général. Il devait devenir comte. » — Enfin, comte ou général, c'était votre ami, et vous l'aviez introduit dans le beau monde de Boston. — « *No, sir,* nullement parmi *first rate people.* » — Mais, vous logiez ensemble, dans un *first class boarding-house.* — « *Second class, sir, second class.* » (Il s'embrouille, je le fixe ; le cigarre s'éteint. Il voudrait se mordre les lèvres ; il n'y parvient pas ; elles sont trop minces.) — Mais enfin, pourquoi en parler ; toute l'affaire vous intéresse bien peu, je pense. En homme prudent, vous ne lui aurez accordé ni la main d'une de vos filles, ni ouvert votre bourse. — (Silence, remords.) « Ah ! le *dutsch merchant !* le vieux *dutsch merchant !* » — Hé quoi ! quel rapport y a-t-il entre lui et votre homme ? — « C'est, *sir,* que le vieux *dutsch merchant* m'avait dit : *Doctor Fiffing ! doctor !* votre *Count.....* et il hochait la tête. Ah ! si je l'avais cru ! » — Et

pourquoi ne pas croire un homme accrédité, quand il s'agit d'un étranger inconnu, monsieur?... (On sonne la cloche *for dinner.*) Monsieur, quand, à l'avenir, un étranger se présentera avec des titres si sonores, vous ferez bien.... — « *Yes, sir, yes.* » (Il soupire.) « Enfin, *let us go to dinner,* » et il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Et pourtant on l'y reprendra, et encore plus d'une fois, ce bon Américain; sa vanité m'en est garant. Ses belles institutions, sujet d'admiration de nos esprits forts, font son désespoir. Le vieux sang anglais, quoique *round headed* qui coule dans ses veines, le rend on ne peut plus sensible au chatouillement des titres. *Prince, Count, Mylord, Excellency;* il en raffole, mais la gloire républicaine les lui interdit. *Doctor, Professor, General, Colonel* (de la milice), c'est là le *nec plus ultrà* qu'il peut atteindre, et il en est prodigue. Le mot *Esquire* (écuyer), que l'Anglais n'accorde qu'aux *gentlemen* (distinction du reste un peu vague), prend beaucoup plus d'extension

en Amérique, où il remplace le *mister* entièrement, vous adresserez donc une lettre à *Jeroboam Broomstick Esquire, boot and shoe-maker,* etc., etc.

Mais ce qui séduit surtout les Américains, ce sont les titres de la haute aristocratie. Ne pouvant les posséder, ils recherchent avec empressement la société des étrangers qui en sont revêtus, et ne font des autres que fort peu de cas.

«*My dear Count, happy to see you* (Cher comte, je suis charmé de vous voir). » (Celui à qui l'Américain s'adresse ne le reconnaît pas.) « Vous ne me reconnaissez pas? » (*Don't recollect me, Count?*) (Avec le plus grand étonnement.) « Je vous rencontrai, il y a neuf mois, dans l'*Astor house.* Comment ne vous rappelez-vous pas de moi? Mais nous avons dîné ensemble à la même table; ne vous en souvenez-vous pas? ce jour où il y avait trois cents personnes dans le salon. *No matter, Count!* Permettez que je vous présente ces dames (*introduce. Mistress Fly....* c'est la dame qui est

présentée).... *Count....*, *Count....* Comment vous nommez-vous, cher comte?» — *Bullenbeisser.* — «Oui, je me rappelle à présent, *Count Bollpesser. Mistress Wasp.... Count.... How pray how is the name?.... Yes, yes, Count Bollpesser. Count, will you drink a glass of wine or brandy? Waiter! two glasses for the Count and for me.... Count! my respects to you.... Here's my card. Come to Buffalo. I 'll introduce you there* [1].»

Il n'y a pas d'Américain qui n'ait sa carte de visite gravée, fût-ce *Jeroboam Broomstick.*

[1] «Pardon : quel est votre nom?... Oui, oui, comte Bollpesser. Comte, voulez-vous prendre un verre de vin ou d'eau-de-vie ensemble? Garçon, deux verres pour le comte et pour moi.... Comte, mes respects.... Voici ma carte; venez à Buffalo, je vous y ferai faire des connaissances.»

CHAPITRE XVI.

Louisville. — Navigation sur les fleuves.

J'arrivai le 10 décembre au soir à Louisville, capitale du Kentucki, où je quittai le bateau à vapeur *le Maryland*. Cette ville, malgré sa belle situation et l'activité de son commerce, est des plus tristes. L'hôtel, le *Galt house*, est grand; mais la cuisine y est des plus mauvaises; au reste, on y perdait peu, car on ne restait que cinq minutes à table. J'avais cru jusqu'alors les *steam-boats* le superlatif de l'art d'engloutir sans mâcher, mais je ne connaissais pas le *Galt house* de Louisville.

Je passai trois journées assez ennuyeuses dans cette ville. Des promenades dans les environs faisaient mon unique distraction. Quant à étudier les mœurs des Américains, j'avoue que j'en avais assez, et, lorsque la cloche annonçait l'heure des repas, c'était à contre-cœur que je descendais le quatrième

étage où l'on m'avait relégué, mais d'où je jouissais d'une vue délicieuse. J'aurais bien volontiers payé un *parlour*, pour avoir le droit d'y dîner seul, mais ici ils sont réservés pour des familles entières; un voyageur seul ne peut y prétendre. Nos courts repas achevés, on entendait sonner le cor, qui rassemble les esclaves. La différence pour le blanc et le nègre, n'était donc que dans l'instrument, les premiers se rendant eux-mêmes esclaves par le pédantisme de leurs coutumes et leurs mœurs si pleines de gêne.

Je quittai Louisville, le 14 décembre, pour m'embarquer sur *l'Ambassador*, grand et magnifique bateau à vapeur, à Portland, petite ville située à deux milles plus bas.

Les bateaux à vapeur de première grandeur qui naviguent sur le Mississipi ne peuvent remonter l'Ohio que jusqu'à Cincinnati; mais ils s'arrêtent généralement à Portland, pour éviter les retards et les dépenses qu'occasionnerait le passage du canal qui se trouve entre Louisville et cette dernière place, et qui a

été creusé pour obvier au peu de profondeur et à la rapidité de l'Ohio en cet endroit.

Ce canal, seul objet de quelque intérêt à Louisville, est construit dans le style expéditif des Américains, qui se contentent d'atteindre le but momentané, qui est de tenir la communication par eau ouverte, sans s'inquiéter de donner à leurs travaux ni élégance ni durée.

L'Ambassador était un beau bâtiment supérieur sous tous les rapports. La chambre principale avait cent pieds de long. Il était excellent marcheur, et notre course, quoique des plus rapides, fut sans accident. Quant à cela, le mérite en revenait au capitaine, qui différait du reste de ses collègues, autant par son habileté et sa prudence que par ses manières distinguées.

On peut se flatter d'avoir accompli une chose assez rare quand on a descendu les 2,029 milles de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans, sur l'Ohio et le Mississipi sans éprouver d'accidents. Les voyages sur ces deux fleuves

sont des plus dangereux, non-seulement par la rapidité du Mississipi, qui entraîne tout avec lui, mais encore par le caractère des hommes qui y naviguent. C'est à leur insouciance, leur manque d'attention, et surtout à leur ambition si puérile de se devancer l'un l'autre de quelques minutes, comme des chevaux de course, qu'il faut attribuer la plupart des malheurs qui arrivent.

C'est cette fureur de gagner le pas l'un sur l'autre qui les guide principalement, non-seulement dans la construction, mais dans la conduite de leurs bateaux. Le public s'inquiète peu de la solidité : il suffit que le bateau soit léger et renommé par sa vitesse, pour lui attirer la vogue. Quelque fragile qu'il soit, on y entasse les marchandises jusqu'à ce que le tillac se trouve presque au niveau de l'eau, de sorte qu'une partie en est presque toujours couverte. Pour combiner les deux avantages, la gloire et le profit, et ne rien perdre de leur vitesse, tout en surchargeant le bateau, ils forcent la machine à vapeur, qui est aussi fra-

gile que le reste, jusqu'à la faire sauter, comme on en a eu bien des exemples. Quelle sûreté attendre sur un pareil bâtiment, dirigé par des hommes rudes et insouciants, qui ne connaissent de loi que leur volonté, et qui, au lieu de s'occuper des soins de la navigation, s'étendent à l'envi près du feu, avec le reste des passagers, et ne sortent de leur apathie que lorsqu'il s'agit de présider les repas, de prendre à bord des marchandises, des passagers, ou de lutter de vitesse avec un autre bateau? Ce cas excepté, ils ne s'occupent ni du timonier ni de l'ingénieur (mécanicien), que personne ne contrôle. Il arrive même que le capitaine quitte son bateau quand il passe près d'un endroit où il a des visites à rendre, comptant, pour le rejoindre, sur une halte qu'il doit faire à tel ou tel point de sa course.

Aussi on ne parle que de malheurs arrivés sur ces fleuves, et les feuilles publiques sont pleines de pareils récits. Tantôt c'est un bâtiment qui a brûlé, ou bien qui s'est abîmé sous le choc d'une autre embarcation, ou brisé

contre les troncs immenses nommés *snags*, que le torrent du Mississipi détache de ses rives; ou bien enfin, et le cas se présente souvent, c'est un bâtiment qui a sauté. Un capitaine, pour avoir la vogue, n'a qu'à soigner un peu la cuisine, traiter tout le monde avec une égale grossièreté, puis, après s'être arrêté pour chaque voyageur qui attend sur les bords, regagner comme un forcené le temps perdu. De cette manière, il est sûr de devenir populaire; et même d'être à l'abri de tout blâme en cas d'accident. On trouvera toujours un motif pour l'excuser; on affirmera que ses ennemis ont séduit son mécanicien, etc., ou enfin, si l'on ne trouve rien de mieux à dire en sa faveur, on s'en prendra à la fatalité.

J'eus le bonheur, dans mon voyage de Louisville à la Nouvelle-Orléans, de rencontrer, non-seulement un bateau qui réunissait la vitesse à la solidité, mais encore un capitaine qui ne se souciait nullement d'acquérir une vaine popularité aux dépens de sa réputation de bon marin.

Je ne saurais assez louer l'habileté et les soins que le capitaine J.-J. James de Cincinnati, portait à diriger la navigation, ainsi que ses manières prévenantes et du meilleur ton, si rares dans ce pays, et qui se remarquaient même parmi son équipage. Mais quant aux passagers, on pourrait leur appliquer ici le proverbe allemand qui dit : *Eine Schwalbe macht nicht den Sommer* (Une hirondelle ne fait pas l'été), puisque quelques degrés de latitude plus méridionale n'avaient que bien peu changé leur tournure et leurs manières, et qu'ils y avaient ajouté d'autres qualités qui jusqu'alors m'étaient restées inconnues dans les Américains.

L'illusion que je m'étais faite de trouver un changement dans les mœurs en avançant vers le midi, fut détruite au moment même de monter sur *l'Ambassador*.

L'élégance, le luxe du bâtiment, sa commodité, le ton de son capitaine, m'avaient fait espérer que j'y trouverais une compagnie au moins supportable; mais la triste réalité

se montra dès le premier coup d'œil. En entrant dans le salon, il me fallut d'abord passer sous le feu de deux batteries de regards pointés sur le malheureux *stranger* (étranger) à moustaches.

Que j'aurais voulu posséder l'inimitable talent du célèbre H. B., à Londres! Quel butin pour son crayon, que ces figures, ces attitudes, surtout quand ils se mettaient dans les mains du coiffeur! Car notre bateau réunissait à ses autres avantages, celui de posséder un pareil artiste.

Le pire, c'est qu'on trouve chez les Méridionaux, avec les défauts des habitants du nord, une dose d'impertinence insupportable. On passe plutôt à ces derniers leurs manières rudes, en réfléchissant qu'ils n'en connaissent point de meilleures; mais il est impossible de se soumettre à la suffisance et à l'arrogance des gens du midi, dont l'éducation est, en quelque sorte, plus soignée, mais qui, quoiqu'au fait des convenances, affectent la rudesse de leurs compa-

triotes du nord, et, se couvrant de ce type national, témoignent leur haine et leur mépris pour tout ce qui est étranger, à l'imitation de l'Anglais.

Durant mon voyage dans le nord, j'avais eu à me plaindre du manque de convenances, mais jamais de manières offensantes. Ici, tout se trouvait réuni. Car l'homme du midi, en Amérique, est agresseur quand il le peut, et ne change de ton que quand on l'y force.

Tout se réunissait donc pour aggraver encore l'ennui occasionné par l'uniformité de la contrée et rendre le séjour à bord, des plus tristes. Il n'y avait de distraction qu'aux moments où le bateau s'arrêtait pour prendre des passagers, du bois ou des marchandises, ou plutôt quand il continuait sa route sans s'inquiéter des passagers et des colis qui l'attendaient sur la rive, butin que le capitaine abandonnait volontiers aux bateaux qui le suivaient, préférant renoncer à ce profit plutôt que de perdre du temps et d'exposer

le bateau à quelques-uns de ces accidents si fréquents lorsque l'on aborde. Les passagers, au lieu de lui savoir gré de cette prudence et de cette accélération de la marche du navire, s'en montraient indignés. *The boat will get unpopulair* (Ce bateau perdra sa vogue), s'écriaient-ils en chœur, chaque fois qu'ils voyaient un malheureux aspirant à l'avantage de devenir leur compagnon de voyage, se démener comme un forcené sur le *landing place*, furieux que cent personnes ne se dérangeassent pas pour lui seul.

Tel est ce pays. Quiconque ne se prête pas à être le très-humble valet, ou plutôt l'esclave du public et souvent même de la populace, quiconque se dispense de flatter cette hydre à cent têtes, est entravé dans sa carrière, perdu dans l'opinion.

CHAPITRE XVII.

Le Mississipi; ses bords. — Culture du coton.

Dans la matinée du 16 décembre, nous atteignîmes l'embouchure du paisible Ohio, dont les bords continuaient de présenter cet aspect uniforme que j'avais remarqué jusqu'à Louisville, et nous entrâmes dans l'immense Mississipi, qui diffère de l'Ohio autant par la couleur trouble et foncée de ses eaux que par leur force impétueuse qui entraîne dans son lit des branches et des arbres énormes détachés de ses bords.

Sur les bateaux, on se sert de l'eau du fleuve sans la distiller, et, le dégoût occasionné par la couleur que lui donnent les particules de terre grasse dont elle est chargée une fois surmonté, on s'y accoutume au point, ainsi que cela m'est arrivé sur le Nil, de regretter plus

tard de ne pouvoir en faire usage, l'eau des fleuves étant plus douce et plus salutaire que celle des puits.

La monotonie des bords du fleuve se prolonge, pendant la plus grande partie de son cours : toujours d'épaisses forêts, dont les arbres immenses ne paraissaient du bateau que comme des haies, à cause de la largeur du fleuve. Quelques parties qu'on avait défrichées étaient plantées de blé. Les bords du fleuve étant exposés à des inondations annuelles, on n'y trouve naturellement que peu de culture et de lieux habités. Je remarquai cependant, sur la rive droite, New-Madrid, dans l'État du Missouri, ville composée aujourd'hui seulement de quelques maisons, le reste ayant été détruit et englouti par les flots dans un tremblement de terre, il y a vingt ans. On ne trouve donc, la plupart du temps, que des huttes de bûcherons, et il en résulte que le terrain n'a, en cet endroit, presque aucune valeur. Le gouvernement, auquel il appartient en grande

partie, le vend, à ce qu'on dit, pour 2 dollards et demi (13 à 14 fr.) l'acre. Les bûcherons qui s'y établissent n'en sont presque jamais les propriétaires. On les appelle *squatters*, et ils se trouvent bien de leur métier. Ils choisissent, le long des bords, telle place qui leur convient, y construisent leur cabane, et vendent le bois qu'ils coupent aux bateaux à vapeur, qui emploient ce combustible plutôt que du charbon de terre.

Le prix d'une mesure de bois, nommée corde (un peu plus de deux stères), est de 2 et demi à 3 dollars. Ces *squatters*, pour faciliter leur travail, détruisent dix fois autant d'arbres qu'il en faut, en les brûlant au-dessus de la racine, pour qu'ils sèchent et tombent d'eux-mêmes. Quelqu'immenses que soient ces forêts, elles disparaîtront, avec le temps, le long des bords du fleuve, puisque la consommation que les bateaux à vapeur en font est énorme. Le nôtre brûlait chaque jour cinquante-deux cordes de bois. Or il y a aujourd'hui six à sept cents bateaux à vapeur qui

naviguent sur ce fleuve, et le nombre en augmente continuellement.

Le Mississipi engloutit chaque année une grande partie de ses bords, de sorte que son lit gagne en largeur ce qu'il perd en profondeur. Il en résulte pour la navigation un danger dont j'ai parlé plus haut; ce sont des troncs d'arbres énormes que le torrent arrache, et qui ensuite, s'arrêtant dans la vase, forment des barrières contre lesquelles les navires se heurtent et se brisent. *L'Ambassador* courut ce danger au-dessous de Memphis, en touchant contre un écueil de cette nature au moment où il marchait avec la vitesse extraordinaire de 16 milles à l'heure. Il n'échappa aux suites de cet accident que par la solidité de sa construction.

A une des haltes que l'on fit dans l'État du Missouri, pour prendre à bord le bois nécessaire, je descendis du bateau et j'entrai dans une cabane de bûcheron qui se trouvait, avec deux autres, entourée d'une clôture où quelques chevaux et du bétail étaient au pâturage.

Je fus surpris de la propreté de la mise des habitants, et surtout de l'ameublement de l'une de ces cabanes, dont l'extérieur paraissait si chétif. On y voyait deux excellents lits bien larges, une pendule et d'autres meubles que personne n'y aurait cherchés.

J'avançai ensuite un peu dans la forêt, et j'admirai de près la végétation en Amérique. Quel aspect que ces arbres immenses qui s'élèvent à une hauteur inconnue dans nos régions! qu'il est majestueux de voir ces colosses entrelacés l'un avec l'autre par leurs branches, et par des plantes grimpantes qui forment un mur impénétrable, là où le bras destructeur de l'homme n'est pas arrivé!

Je ne saurais décrire l'impression que fit sur moi la première vue d'une forêt vierge, les réflexions qui naissaient dans mon esprit en contemplant ces barrières que le pied d'un être humain n'avait peut-être jamais encore franchies. Tout ici se ressent d'un sol primitif, luxurieux; l'herbe, les plantes, jusqu'aux joncs qui croissent sur les bords du fleuve et

dans la forêt et qui atteignent une hauteur de trois à quatre toises, tout présente une richesse de végétation dont rien en Europe ne peut nous donner l'idée.

De retour sur le navire, j'y trouvai un de ces habitants des forêts de l'Amérique, un de ces *hunters* (chasseurs) que Cooper a su rendre si intéressants dans trois de ses romans[1], peinture excellente des déserts de l'Amérique, mais non de la vie civilisée.

L'individu qui vint à bord me retraçait Hawk-Êye dans la force de l'âge : c'était sa stature haute et maigre, son habillement de peau de daim, sa longue carabine.

De même que les chasseurs des prairies ne s'adonnent guère qu'à la chasse du buffle, les chasseurs des bords du Mississipi ne poursuivent que le cerf, le daim, l'ours et la panthère; ils dédaignent tout animal de moindre valeur; et, comme ils sont fort adroits, ils

[1] Hawk-Êye dans le *Dernier des Mohicans*, Leatherstocking dans les *Pionniers*, et le Trapper dans la *Prairie*.

tirent toujours à balle franche, sans jamais se servir ni de plomb ni de chevrotines.

Celui dont je parle paraissait âgé de quarante ans environ. Les manières de cet habitant du désert étaient prévenantes, bien plus polies que celles de ses compatriotes des villes. Il parlait français presque aussi bien qu'anglais, et il se prêta avec complaisance à me donner des détails sur sa vie nomade qui m'intéressaient vivement. Malgré l'air de simplicité qu'il savait donner à sa figure autant qu'à ses paroles, on remarquait en lui certaine finesse que son regard perçant et rusé ne démentait nullement. Ces hommes jouissent, aux États-Unis, de la plus grande confiance, et beaucoup d'Américains, amateurs de la chasse, passent des mois tout à fait seuls avec eux.

Il y a dans ces parages beaucoup d'ours noirs qui s'approchent parfois jusqu'à quelques toises des cabanes des bûcherons. Il est rare qu'ils attaquent l'homme; mais, poursuivis et blessés, ils deviennent très-dange-

reux. Les panthères et le lynx ne sont pas communs dans ces forêts où l'on ne rencontre jamais de buffles; mais on y trouve des faisans, des perdrix, beaucoup de *turkeys* (dindes) et des pigeons sauvages dont la chair est délicieuse.

Nous passâmes devant beaucoup de lieux habités tous insignifiants, excepté Memphis, dans l'état de Tenessee, ville située à une élévation de 100 pieds au-dessus du fleuve, et qui, à en juger par le nombre des passagers qui nous en vint, doit être considérable. Le même jour, le 17 au soir, naviguant dans l'État d'Arkansas, à 20 ou 30 milles de St-Helena, l'élévation et l'épaisseur de la forêt me parurent surpasser tout ce que j'avais encore vu; et le lendemain, ayant passé pendant la nuit l'embouchure de la rivière d'Arkansas, la végétation prit tout à coup un aspect plus méridional. Les forêts, composées jusqu'alors principalement du chêne américain, dont les feuilles sont d'une largeur proportionnée à la grandeur de l'ar-

bre, et dont la forme est moins régulière que celle de l'Europe, se trouvaient ici mêlés avec le *cotton-tree*, arbre immense, et qu'il ne faut pas confondre avec le cotonnier, arbuste; il tire son nom d'une sorte de mousse très-longue, suspendue à ses branches, et qui ressemble au coton.

C'est dans l'État d'Arkansas que commence la culture du coton, qui forme avec le tabac les principaux produits des États du midi. Plus nous descendions le fleuve, et plus la culture en augmentait sur ses rives toujours plates. Les plantations se succédaient, avec les jolies maisonnettes des maîtres et les misérables huttes des nègres.

Je visitai une de ces plantations située sur la frontière des États de l'Arkansas et du Mississipi, à 5 milles au-dessous de Princetown, et je dus à la complaisance d'un planteur quelques détails sur ce produit si utile. L'ensemencement se fait à la fin de mars ou au commencement d'avril. On prépare la terre en la labourant avec une charrue ordinaire,

et on observe, pour couvrir la semence, le même travail que pour le blé; dix à douze jours après, l'arbuste sort de terre, et pousse des bourgeons qui s'ouvrent vers la fin de juillet et en août. A commencer de ce mois, jusqu'en janvier et février, on s'occupe de la récolte du coton qui sort du calice. Le cotonnier s'élève à une hauteur de sept à huit pieds, et même quelquefois de neuf à dix : malgré cela, la petitesse de sa racine est remarquable. La récolte achevée, on détruit tout le plan en y mettant le feu. Le terrain, pour cet article doit être bon, mais sec : on ne l'arrose donc jamais; l'unique soin est d'en arracher les mauvaises herbes. L'on compte qu'une main (c'est-à-dire le travail d'un nègre) suffit pour la culture et la récolte de six ballots de coton (de 250 à 500 livres chacun), sans que la tâche soit exagérée. Le nègre travaille dans ces plantations huit à dix heures par jour, excepté le dimanche, où il se repose. Sa nourriture consiste en une demi-livre et même une livre de porc ou de bœuf par jour, ainsi

que du maïs, choux et autres légumes. L'hiver il est habillé de laine, et en été de drap ou d'une autre étoffe. De bons maîtres permettent à leurs esclaves de cultiver quelques pieds de coton pour leur propre compte, et il y en a qui en récoltent jusqu'à la valeur de 100 dollars (550 fr.) par an. Le gain, dans la culture du coton, doit être très-considérable, puisque le salaire seul de l'intendant d'une plantation (*overseer*), qui est presque toujours un blanc, s'élève, à la Louisiane, de 800 à 1,500 dollars (4,400 à 8,250 fr.). Les esclaves pour les plantations se payent, l'homme, environ 1,000 fr. (5,500 dollars); la femme 700 à 800 dollars (3,850 à 4,800 fr.). Ces prix varient, du reste, d'après le plus ou le moins de demandes de coton.

Quoique cultivé dans l'État d'Arkansas, le coton croît principalement dans ceux du Mississipi, de la Louisiane et de l'Alabama.

Nous continuions notre course rapidement à l'aide de la vapeur, dont nous étions tout-à fait à même d'admirer les effets, en compa-

rant notre vitesse avec celle des bateaux qui descendent le fleuve à l'aide du torrent, et qui, malgré sa force, emploient au moins trois fois autant de temps. La forme des bateaux dont on se sert sur l'Ohio et le Mississipi, est tout à fait particulière : ils sont plats, en carrés oblongs, comme des radeaux, et ressemblent à des maisons flottantes. Contrairement aux autres navires, on les place en travers du fleuve dans leur plus grande longueur, afin, à ce qu'on dit, que le torrent agisse sur eux avec plus de force. Nous passâmes, le 18 décembre, pendant la nuit, Vicksburg, nouvelle ville dans l'État de Mississipi, peuplée de 4,000 à 4,500 habitants, mais possédant déjà un commerce considérable en coton. Le fleuve ayant ici près de vingt toises de profondeur, on y rencontre de grands vaisseaux qui sont remorqués de la mer jusque-là par des bateaux à vapeur.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une heure à Natchez, petite mais jolie ville dans l'État de la Louisiane, située sur une éminence, et

la première un peu considérable que j'eusse vue sur les bords du Mississipi. La ville a environ 5,000 habitants; on y voit quelques jolies maisons. La végétation est toute méridionale, et on y trouve de beaux platanes. — J'y vis quelques Indiens, mais c'est surtout le nombre de nègres qui augmente considérablement à mesure qu'on avance vers le midi. A environ 50 milles au-dessous de Natchez, une partie du rivage était tellement couverte de pélicans, que leur nombre devait s'élever de deux à trois cents. Les plantations de sucre commencent à 80 milles de la Nouvelle-Orléans, où j'arrivai enfin le 20 décembre, ayant descendu les 1,448 milles de Louisville à cette capitale du midi de l'Union en six jours moins deux heures.

CHAPITRE XVIII.

La Nouvelle-Orléans.

Arrivé dans la Nouvelle-Orléans, dans l'ancien quartier français, l'on croit se retrouver en Europe. Des rues tortueuses, de grandes maisons à plusieurs étâges, des boutiques pleines d'objets de luxe, des restaurants, des confiseurs; le nombre des spectacles, des bals, le caractère éveillé des habitants, tout enfin montre que l'on n'est pas dans le pays des puritains. On reconnaît de suite le caractère espagnol et français, le désir de jouir de la vie et non de la contempler. Le séjour de la Nouvelle-Orléans ressemble à notre vie si courte. Cette ville n'est habitable que pendant quelques mois de l'hiver, pendant le reste de l'année, surtout pendant l'été, la fièvre jaune en chasse tous

ceux qui ne sont pas forcés d'y rester. Il faut donc y mettre le temps à profit.

Je descendis à l'hôtel d'*Orléans*, dans la partie française de la ville, évitant de me loger à l'*Exchange hotel*, situé dans la partie américaine, malgré sa renommée d'être le plus bel hôtel du monde. Il ne le cède point en grandeur à l'*Astor house*, de New-York, et l'emporte beaucoup sur lui en somptuosité et en élégance. J'avoue que j'avais épuisé jusqu'au fond le calice de la vie des Américains, et que je ne me souciais plus d'étudier leurs mœurs et leurs attitudes. Pour la dépense, il n'y avait point de différence dans les deux hôtels, c'est-à-dire qu'elle était aussi exorbitante dans l'un que dans l'autre. La Nouvelle-Orléans est d'ailleurs la ville de l'Union où la vie est le plus coûteuse [1]. Je payais dans l'hôtel d'*Orléans* trois dollars (17 fr. 50 c.) par jour, nourriture et logement compris, la coutume

[1] On peut juger de la cherté des vivres, à la Nouvelle-Orléans, par le manque total de toute monnaie de cuivre, qui n'y a aucun cours. La monnaie la plus petite est le *bit* (escalin), de $\frac{1}{8}$ de dollar, ou 12 cens et demi (2 fr. 70 c. argent de France).

si gênante des tables d'hôte forcées, et du *bar-room* à l'américaine y ayant été adoptée comme au Canada, et je ne m'en consolais pas, malgré les gigots d'ours noir rôti que l'on nous servait parfois, et qui ressemblent assez à un *roast-beaf* très-gras qui aurait été apprêté avec du sucre.

Une des tâches les plus difficiles pour le voyageur, en Amérique, c'est de donner des détails statistiques sur le nombre des habitants. Le recensement ne s'y faisant que tous les dix ans, et comme quelques années s'étaient écoulées depuis le dernier, il eût été très-difficile de trouver une base sur laquelle se régler, le nombre des habitants augmentant journellement par les émigrés qui y arrivent d'Europe; ce qui permet aux Américains de citer tel nombre qui flatte le plus leur vanité. Cependant le nombre des habitants de toute l'Union américaine est généralement évalué à 16 millions. On compte à la Nouvelle-Orléans 80,000 créoles, c'est-à-dire habitants stationnaires, dont 30,000 blancs et le

reste d'hommes de couleur, comme nègres, mulâtres, quarterons, dont 10,000 sont esclaves. Le nombre des étrangers qui y arrivent tous les ans pendant l'hiver, monte à 40,000, ce qui, pendant cette saison, porte le total à 120,000 âmes.

Cette affluence de tant d'étrangers dans la ville, due à l'élan rapide de son commerce[1], lui donne l'aspect d'une foire, d'autant plus que sa population habituelle est principalement composée d'hommes de trois nations : les Français, qui furent deux fois possesseurs de la Louisiane, les Espagnols et les Américains. Outre ces trois nations qui ont tour à tour possédé la contrée, on rencontre des Allemands, dont beaucoup d'Israélites, des Irlandais et des Anglais, et nombre d'autres nations, de sorte que l'on croit se trouver dans une autre Babylone.

Quoique la population créole-française

[1] Le commerce de la Nouvelle-Orléans s'accroît de jour en jour d'une manière incroyable, par sa situation si heureuse, non loin de l'embouchure du Mississipi, ce qui la rend l'entrepôt de la plus grande partie du commerce de l'intérieur de l'Union.

soit jusqu'à présent la plus considérable, les Américains y arrivent en telle affluence, qu'ils y seront bientôt les plus nombreux. Les deux populations se détestent cordialement et n'entretiennent de relations que celles nécessitées par les affaires. Leur désir de ne point se mêler paraît assez par le choix qu'ils ont fait de deux quartiers opposés. L'Américain, quel que soit son intérêt politique (car pour de la reconnaissance, n'en cherchez pas dans cet être égoïste), ne se sent nullement porté pour le Français. Quoique rival de l'Anglais, il lui voue toutes ses sympathies.

L'intérêt de son commerce, la politique la plus saine devraient le porter vers la France, la gratitude lui en ferait un devoir, si ce mot, qu'on connaît si peu dans la vie privée, existait chez les nations.

Mais c'est le sang anglais qui coule dans les veines de l'Américain; c'est le rit anglais qu'il professe, c'est sa langue qu'il parle. Il n'y a entre eux de rivalité que celle de métier;

pour tout le reste, il existe la conformité la plus parfaite entre les deux nations.

La Nouvelle-Orléans, située sur la rive gauche du Mississipi, le long duquel elle s'étend, est divisée en deux parties par une rue très-large, nommée *Canal-street*, dont l'une forme l'ancienne ville habitée par les Français et les Espagnols, tandis que les Américains se sont établis dans l'autre, qui ne date que de 1803.

Ces deux parties diffèrent autant dans leur construction que dans la dénomination des rues. On trouve des noms français, tels que, rue de Chartres, rue Saint-Louis, rue Royale, etc., dans la première, et des noms anglais, comme *Camp-street*, etc., dans l'autre. L'extérieur des maisons présente cette différence : celles du quartier français sont construites dans le style de ce pays, et crépies avec de la chaux, tandis que dans les maisons bâties à l'anglaise, les briques restent à découvert. Pour la forme des maisons, les Américains ont suivi la mode fran-

çaise en les construisant grandes, longues et très-hautes, de sorte qu'elles servent d'habitation à plusieurs familles, et que le rez-de-chaussée est occupé par des magasins et des boutiques; tandis que les petites maisonnettes dans le nord, disposées d'après la mode de l'Angleterre, ne sont occupées que par une seule famille.

Ce dernier arrangement est des plus agréables, puisque, tout en jouissant ainsi d'un parfait chez soi et du confortable, l'on économise pour l'ameublement; car chaque étage n'étant composé que de deux chambres, on ne fait que peu de frais pour le mobilier des étages supérieurs. Tout le luxe et la splendeur se trouvent réunis au rez-de-chaussée et au premier, composés chacun de deux pièces, dont l'une sert de salon, et l'autre de salle à manger; le second, où tout se trouve entassé, est réservé pour servir de chambre à coucher et de toilette aux maîtres; les enfants et les domestiques occupent le troisième et les mansardes; la cuisine est reléguée sous terre,

comme le sont les caves chez nous. Il est, du reste, très-difficile à un étranger de donner une description exacte des étages supérieurs, car on les cache avec autant de soin que les Turcs leur harem.

C'est la partie de la ville qui longe le fleuve qui est la plus peuplée et la plus belle, les autres quartiers étant presque déserts ou habités par la populace et les hommes de couleur: usage contraire à celui des autres villes des États-Unis, où l'on ne trouve, près des quais, que les bureaux, les magasins des négociants, et les habitations des ouvriers, tandis que le monde élégant, ou plutôt l'aristocratie naissante, fuit les bords de l'eau et l'odeur du goudron.

On doit attribuer cette circonstance, à la Nouvelle-Orléans, à ce qu'elle n'est habitée en grande partie que par des négociants, qui n'y séjournent que pendant l'hiver, les créoles passant l'été à leur campagne ou à leurs plantations, et les étrangers retournant au nord.

Les avocats sont nombreux à la Nouvelle-Orléans, comme partout en Amérique; les

médecins et apothicaires n'y manquent pas non plus, et ces derniers, pour l'ordinaire, cumulent les deux professions, en y ajoutant encore le commerce lucratif des parfums. Tout le monde est commerçant à la Nouvelle-Orléans, de sorte qu'il n'existe point de ville qui, par rapport à sa population, possède un nombre aussi limité d'ouvriers, ce qui a pour conséquence de rendre le prix du travail des plus exorbitants.

On y trouve réunies les marchandises les plus belles et les plus précieuses de la France et de la Grande-Bretagne; on y voit des boutiques qui, plus que toutes celles des autres villes de l'Amerique, se rapprochent, par leur richesse, de celles de Paris et de Londres; mais on n'y peut pas faire exécuter le moindre article, ni même seulement le faire réparer. Il est donc préférable d'acheter les objets confectionnés, comme les habits de Paris et de Londres, qui reviennent un tiers meilleur marché que ceux que l'on commande, quoique les tailleurs et les cordonniers soient la

classe la plus nombreuse d'ouvriers dans la partie française de la ville.

Malgré le mouvement qui distingue la Nouvelle-Orléans des autres villes de l'Union, et qui me semblait promettre quelque diversité après une vie monotone, je m'y plaisais peu et je ne m'y trouvais pas à mon aise comme dans la tranquille mais agréable Philadelphie.

L'Américain des États du midi se considère comme mieux élevé, plus civilisé que celui des États du nord. Il est vrai qu'il n'en a pas les mœurs cyniques, mais il ne possède pas non plus ses bonnes qualités. Toute sa supériorité consiste dans une éducation superficielle qu'il acquiert par la lecture; car il n'emploie pas son temps à des travaux manuels comme son voisin, qu'il considère comme un paysan, tandis qu'il joue lui-même le rôle d'un seigneur féodal, regardant comme ses serfs les esclaves qui travaillent pour lui.

Le méridional est plus hospitalier, surtout quand il se trouve sur sa plantation; car c'est alors qu'il peut satisfaire sa vanité à peu de

frais; l'ennui, d'ailleurs, doit naturellement le porter à rechercher la société. Au lieu de l'amour du travail et de la tempérance qui distingue l'Américain du nord, l'Américain du midi ne connaît d'autre but que celui de satisfaire ses passions; de sorte que l'étranger ne rencontre que du dégoût là où il espérait trouver les plaisirs innocents de la vie, dont il avait senti le manque dans les villes habitées par les puritains.

A la Nouvelle-Orléans, on use avec excès des boissons fortes. L'on y voit non seulement des gens du peuple, mais des négociants des plus riches et des plus considérés, prendre jusqu'à dix à douze verres de *grog* ou de *whisky-punch* avant le dîner.

Il existe dans chaque hôtel américain une antichambre où l'on sert à boire toutes sortes de vins et de liqueurs, du matin jusqu'à minuit, et où ces messieurs passent rarement sans prendre, debout et à la hâte, leur verre de *gin* ou de *bitters*, comme le font chez nous les crocheteurs et les cochers de fiacre chez

CHAPITRE XIX.

Suite de la Nouvelle-Orléans. — L'esclavage.

Je crois devoir attribuer cet esprit violent du midi, ce laisser-aller aux passions, dont celles que je viens de citer dans le précédent chapitre sont encore les plus innocentes, ce déréglement complet des mœurs, cette véhémence dans les actions, à l'esclavage qui règne dans cette partie des États-Unis, et qui donne à tout un aspect sombre et mélancolique.

Habitué à assouvir ses passions sur des êtres sur lesquels il exerce le droit du plus fort, l'Américain méridional a pris l'habitude de ce ton impérieux, tracassier, qui repousse toute raison, et ne se plaît que dans des querelles, presque toujours sanglantes.

Je n'entrerai point dans la question de l'esclavage, si agitée aujourd'hui pour l'honneur de l'humanité ; cette question est traitée, non

avec trop d'énergie, mais avec trop peu de circonspection, trop peu d'égards pour un état contraire, il est vrai, à la loi naturelle, mais qui, ayant duré des siècles, exige pour en finir, bien des années et non des jours! On ne peut porter remède aux fautes, disons aux crimes de nos prédécesseurs, sans troubler l'état social des peuples chez lesquels ce chancre s'est invétéré, et sans porter atteinte à leurs droits nationaux.

Ce mal ne peut donc pas se détruire tout d'un coup, comme des philanthropes le déclament dans leur cabinet, et des remèdes trop violents ne font que l'irriter.

Il est à regretter que l'Angleterre, qui avait pris l'initiative de cette grande mesure, ait employé, pour la réaliser, des moyens violents et pernicieux pour le commerce, et qui paraissaient trop calculés pour acquérir l'assentiment général.

On envisage aujourd'hui la question du droit de visite avec méfiance, car il est naturel de supposer des motifs étrangers à

ceux qu'elle annonce, quand une nation aussi jalouse que l'Angleterre de tout ce qui tient aux droits privés, semble y renoncer pour une cause digne de ses béats, mais non de sa politique habituelle.

My house is my castle. (Ma maison est ma forteresse.) Que de formalités n'y a-t-il pas à remplir pour pénétrer, de par la loi, dans la demeure d'un Anglais. Pour que le magistrat accorde l'autorisation d'en franchir le seuil, il faut plus qu'un soupçon, il faut la conviction d'y trouver un coupable. Et pourquoi le navire ne jouirait-il pas des mêmes priviléges? Est-ce qu'on arrête le paisible voyageur sur la grande route? est-ce qu'on peut le retenir et bouleverser ses effets pour voir s'ils ne renferment pas de la contrebande? Parce que la fraude existe, on tourmenterait mille innocents pour trouver un coupable! Comment donc admettre que le bâtiment qui profite d'un vent favorable en mer, où le temps est si précieux, puisse se trouver arrêté dans sa course, obligé de mettre en panne et de se

prêter à une visite d'autant plus humiliante, qu'elle devra être faite par les autorités d'une nation étrangère? Gardez l'endroit où on peut commettre le crime, observez la côte d'Afrique si votre but est réel; nulle puissance ne voudrait s'opposer à la visite de tout bâtiment qui en sortira. Et si vous tenez tant à votre but philanthropique, évitez du moins qu'on ne puisse changer votre chant national :

Rule Britannia, rule on the waves,
For Britains will never be slaves[1];

en y substituant :

Rule Britannia, rule on the waves,
And were it, by searching for slaves[2].

On aurait néanmoins dû croire à la pureté des intentions de l'Angleterre, par le manque apparent de prudence et de circonspection qu'elle a montré dans l'affranchissement si prématuré de ses esclaves, acte si peu con-

[1] Règne, Angleterre, règne sur les mers; car l'Anglais ne sera jamais esclave.

[2] Règne, Angleterre, règne sur les mers; et même, pour y parvenir, cours après les esclaves.

forme à ses principes habituels, qu'il a donné lieu à bien des hypothèses.

Il est de fait qu'elle a détruit ses colonies à esclaves noirs, qui, du reste, ne sont ni ses plus considérables ni ses plus étendues. Elle a ruiné le colon, le planteur, qui manque de mains, sans faire le bonheur de l'esclave, qui maintenant manque d'un maître : car l'homme qui a vécu dans les fers et l'ignorance, ne se trouvera jamais à la hauteur de la qualité de citoyen par le seul acte de l'affranchissement.

Il ne fallait pas commencer par mettre à exécution des idées d'égalité, de droits de l'homme, pour des êtres qui ne peuvent apprécier toute l'étendue de ces principes ! C'était là un but pour l'avenir. Il ne fallait pas déchaîner d'un seul coup des hommes abrutis, aigris par le passé, incapables enfin de se gouverner eux-mêmes, et qui ne peuvent manquer de tous les vices qu'enfante l'oisiveté, penchant dominant et constaté de l'Africain.

Pourquoi donc ne pas essayer de substituer à l'esclavage un état analogue aux idées, aux

mœurs de ceux que l'on veut sauver et non pas perdre ? Pourquoi alors s'effaroucher d'établir au lieu de l'esclavage un état de servitude, d'attacher l'homme au sol et non au maître, d'astreindre le nègre à une corvée établie par l'État et non à des travaux dépendant de l'avarice, du caprice ou de la cruauté d'un individu ?

Cet état intermédiaire entre la liberté et l'esclavage, qui a subsisté en Europe pendant des siècles, et qui s'efface à mesure que la civilisation avance, ne serait-il pas l'unique moyen d'abolir un état contraire à l'humanité, mais que l'on ne peut supprimer sans danger, à moins de lui en substituer un autre non plus juste, mais qui seul peut allier la prudence à l'humanité ? car, en le séparant des formes avilissantes pour la dignité de l'homme, il aurait l'avantage de détruire l'esclavage et d'éviter en même temps les funestes conséquences que l'on a vues suivre un mode d'affranchissement précipité et trop peu restreint. *L'apprenticeship* des Anglais n'ayant été établi

forme à ses principes habituels, qu'il a donné lieu à bien des hypothèses.

Il est de fait qu'elle a détruit ses colonies à esclaves noirs, qui, du reste, ne sont ni ses plus considérables ni ses plus étendues. Elle a ruiné le colon, le planteur, qui manque de mains, sans faire le bonheur de l'esclave, qui maintenant manque d'un maître : car l'homme qui a vécu dans les fers et l'ignorance, ne se trouvera jamais à la hauteur de la qualité de citoyen par le seul acte de l'affranchissement.

Il ne fallait pas commencer par mettre à exécution des idées d'égalité, de droits de l'homme, pour des êtres qui ne peuvent apprécier toute l'étendue de ces principes! C'était là un but pour l'avenir. Il ne fallait pas déchaîner d'un seul coup des hommes abrutis, aigris par le passé, incapables enfin de se gouverner eux-mêmes, et qui ne peuvent manquer de tous les vices qu'enfante l'oisiveté, penchant dominant et constaté de l'Africain.

Pourquoi donc ne pas essayer de substituer à l'esclavage un état analogue aux idées, aux

mœurs de ceux que l'on veut sauver et non pas perdre ? Pourquoi alors s'effaroucher d'établir au lieu de l'esclavage un état de servitude, d'attacher l'homme au sol et non au maître, d'astreindre le nègre à une corvée établie par l'État et non à des travaux dépendant de l'avarice, du caprice ou de la cruauté d'un individu ?

Cet état intermédiaire entre la liberté et l'esclavage, qui a subsisté en Europe pendant des siècles, et qui s'efface à mesure que la civilisation avance, ne serait-il pas l'unique moyen d'abolir un état contraire à l'humanité, mais que l'on ne peut supprimer sans danger, à moins de lui en substituer un autre non plus juste, mais qui seul peut allier la prudence à l'humanité ? car, en le séparant des formes avilissantes pour la dignité de l'homme, il aurait l'avantage de détruire l'esclavage et d'éviter en même temps les funestes conséquences que l'on a vues suivre un mode d'affranchissement précipité et trop peu restreint. *L'apprenticeship* des Anglais n'ayant été établi

que pour la forme et pour un espace trop limité, était insuffisant pour préparer des êtres abrutis au bonheur d'une sage indépendance.

Tant qu'on ne s'occupera pas de moyens conciliatoires pour abolir l'esclavage, sans blesser trop directement les susceptibilités nationales et les droits, contraires à la nature, il est vrai, mais depuis longtemps établis, des propriétaires d'esclaves, on n'arrivera qu'à un but partiel; on n'obtiendra même aucun résultat dans certains pays comme dans le midi de l'Union, où la forme républicaine rend le maître de l'esclave dictateur des lois à son égard; on ne peut donc agir là que par l'exemple. Et c'est pourtant dans cette partie de l'Union, chez ce peuple si libéral, si fort sur les droits de l'homme, que l'esclavage se présente sous la forme la plus hideuse. J'ai vu l'esclavage chez les Orientaux. Il ne faut pas confondre l'état horrible de l'esclave en Amérique avec sa situation chez les Turcs, où il vit sous l'autorité patriarcale du maître;

là, son état n'a rien de dégradant pour l'humanité, il peut même parvenir à des emplois honorables : il est traité avec douceur et équité, et le travail est toujours proportionné à ses forces.

Mais si les formes se ressemblent dans ces régions opposées, si en Orient comme en Occident on dégrade également l'humanité par la vente publique, au marché, de créatures humaines, il ne faut pas juger le Turc, que nous sommes habitués à regarder comme barbare, avec la même sévérité que l'Américain, qui se proclame, et qui même est réputé par tant de monde, comme parvenu au plus haut degré de la civilisation.

Que dire des annonces suivantes, que j'extrais littéralement des journaux de la Nouvelle Orléans ?

New-Orleans Bee[1], 27 décembre 1837.

Par Barnett Senr,

Il sera vendu, samedi prochain, le 30 décembre, à midi précis, à la Bourse, encoignure des rues de

[1] Journal publié en anglais et en français.

Chartres et Saint-Louis, les esclaves suivants, garantis de vices et maladies prévus par la loi :

François, mulâtre créole, âgé d'environ vingt ans : bon voiturier, bon ouvrier maçon, bon manœuvre, excellent domestique sous tous les rapports.

Marie, négresse créole, âgée de près de quarante ans : un peu blanchisseuse et cuisinière, domestique de maison ; avec son fils Charles, *alias* Coco, âgé d'environ huit à neuf ans. — Ces esclaves ne sont vendus que pour opérer un partage de succession, et sont, comme il est dit plus haut, parfaitement garantis des vices et maladies prévus par la loi. — Conditions : Moitié comptant, moitié à six mois du jour de la vente.

Les actes de vente devront se passer dans les huit jours, chez Joseph Cuvillier, notaire public.

Dito, 5 janvier 1838.

1,000 dollars de récompense seront donnés pour l'arrestation et conviction des individus qui ont volé neuf de mes nègres dans la nuit du 9 courant ; savoir : Will, nègre âgé de quarante à cinquante ans : il a la peau rougeâtre, a environ 5 pieds 10 à 11 pouces ; Sarah, sa femme, âgée de trente-neuf à quarante ans, mulâtresse, grande de 5 pieds 5 ou 6 pouces, et leurs enfants : Abraham, Tom, Jim, Grace, Sam, Willis, et Anderson, enfant âgé de trois mois. Abraham est âgé d'environ dix-sept à dix-huit ans, fluet, complexion rougeâtre ; Tom est âgé de quinze à seize ans et a une hernie ; Jim a quatorze à quinze ans, et a un de ses

petits doigts estropié par suite d'une brûlure ; Grace a douze à treize ans ; Sam dix à onze ans, et a un de ses doigts coupé ; Willis a six à sept ans, et a une tache sur un de ses yeux, occasionnée par une brûlure, et qui a laissé une marque d'une couleur jaunâtre ou cuivrée.

La récompense ci-dessus sera donnée pour l'arrestation desdits esclaves et desdits voleurs et leur conviction. Je donnerai 500 piastres à quiconque me ramènera lesdits nègres dans le comté de Montmorency, ou les mettra dans une geôle de l'État, de manière à ce que je puisse les avoir.

Joseph Fitzpatrick.

Les capitaines de bâtiments et autres embarcations sont prévenus de ne pas recevoir lesdits esclaves à leur bord, sous les peines prévues par la loi.

Dito, 29 décembre 1837.

Vente de la succession de feu Louis Rivas.

Par J. Lecarpentier,

Il sera vendu, jeudi 4 janvier 1838,

1°. Sylvia, négresse d'environ trente ans, cuisinière, et ses deux enfants, l'un âgé d'environ treize mois, et l'autre de deux mois ;

2°. Julia, fille de Sylvia, âgée au-dessous de dix ans.

Ainsi, à peine les soins de la mère ne sont-ils plus indispensables pour faire vivre l'enfant, qu'on les sépare, sans égards pour les liens de la nature.

J'assistai à des ventes publiques d'esclaves, qui avaient lieu tous les jours à midi, au café de la Bourse, avant l'achèvement de la nouvelle Bourse, où des échafaudages élégants, avec des marches, sont construits pour cet usage.

L'ameublement du café n'étant pas très-somptueux, les crieurs publics montaient, à l'heure de la vente, sur des tables, et l'esclave se plaçait au-dessous de lui, debout sur une chaise adossée à la table. Les chalands, les connaisseurs et les curieux se plaçaient ensuite en demi-cercle, et je fus témoin des scènes suivantes.

Le crieur, ayant l'air d'un vieux bon vivant habillé en petit maître, mais d'une mode un peu arriérée, appela une jeune fille mulâtresse, de dix-sept à dix-huit ans, d'une figure douce et modeste. Elle était grande, bien faite, et mise avec soin. Aussitôt qu'elle fut montée sur la chaise, il commença sa harangue en français, puis la répétait en anglais.

« Messieurs, j'ai l'avantage de vous offrir

« aujourd'hui un sujet excellent, Euphro-
« sine, mulâtresse, âgée de dix-sept à dix-huit
« ans, excellente couturière, repassant en fin,
« sachant broder, faisant un peu de tout,
« très-docile, très-saine, sans aucun défaut.
« Messieurs, un pareil sujet mérite votre at-
« tention! Messieurs, qu'en offrez-vous? Al-
« lons, messieurs, une enchère. Comment
« donc! personne n'offre. Mais, messieurs,
« 1,000 dollars, c'est pour rien. Voyons, 900 dol-
« lars...., 900 dollars la première...., 900 dol-
« lars la première...., 900 dollars la seconde....
« Mais, messieurs, songez-y donc; c'est pour
« rien. Hé bien! 800 dollars, 800 dollars.... »

Aucun acquéreur, ne se présentait, malgré les efforts de notre Démosthène; j'entendais au contraire, dans l'auditoire, des chuchotements dont le brave homme semblait ne pas vouloir tenir compte. Enfin, perdant haleine, et voyant toutes ses belles paroles inutiles, il jette en silence un coup d'œil scrutateur sur l'assemblée, puis reprend :

« Je vois, messieurs, ce qui vous arrête;

« oui, j'en conviens, cette esclave avait été « vendue pour 800 dollars, mais le marché a été « déclaré nul pour un enfantillage, pour une « niaiserie, pour cette petite verrue au-dessus « de l'œil gauche; un aussi léger défaut ne doit « vous arrêter, messieurs. La verrue passera, « elle n'attaquera pas l'œil; voyez, qu'elle en est « loin. » — Et en même temps il plaça le doigt sur le visage de la pauvre fille, qui jusque-là avait soutenu son pénible rôle avec fermeté, malgré son agitation intérieure; mais sa vanité de femme ne put supporter cette humiliation faite à ses charmes. Elle commença à sangloter. Toute la peine du crieur fut inutile, personne n'en voulait, et force lui fut de la faire descendre. Elle se plaça près d'une colonne où plusieurs chalands vinrent examiner ses mains, pour voir si du moins celles-ci n'avaient pas de défaut...., et voilà la pauvre enfant condamnée à subir encore une autre fois toutes ces angoisses, jusqu'à ce qu'il se trouve enfin un acquéreur qui passe par-dessus la verrue.

Une autre fois j'assistai à la vente d'une horrible négresse de quarante ans, qui criait à tue-tête qu'elle ne voulait pas se laisser vendre; qu'elle était libre, qu'on l'avait volée. Elle sautait à tout moment de la chaise, et le crieur suait à grosses gouttes pour la faire remonter. C'était un diable incarné que cette femme; personne n'y voulait mordre, et elle ne fut vendue que 200 dollars.

Le prix des esclaves varie, comme je l'ai remarqué plus haut, selon le plus ou le moins de vivacité dans le marché du coton. Lors de mon séjour, on les payait de 600 à 1,000 dollars, et même de bons ouvriers coûtaient le double. On me parla d'un homme de couleur, si précieux pour la conduite d'une plantation, qu'il fut vendu 6,000 dollars, mais qui mourut peu de jours après, au grand désespoir et malgré les soins touchants de son acquéreur.

Le mercredi est le jour de marché pour les esclaves; ceux qui doivent être compris dans une vente particulière, sont exposés dans la

rue, vis-à-vis du café de la Bourse, de midi à une heure. On voit alors d'un côté 7 à 8 négresses et mulâtresses, assises sur des bancs, et autant de garçons de l'autre côté. Les femmes sont habillées avec soin, et presque élégantes, et elles mettent beaucoup de coquetterie à nouer le foulard qu'elles portent sur la tête. Les hommes sont aussi proprement vêtus. Il s'entend que tout ce luxe n'appartient pas aux pauvres esclaves, et ne passe pas plus à l'acquéreur que le riche harnais avec lequel le maquignon pare sa marchandise pour la faire valoir, ne devient la propriété de celui qui achète le cheval.

La circonstance la plus triste dans l'esclavage, à la Nouvelle-Orléans, c'est que cette dégradation continue de génération en génération, et l'individu né d'une mère esclave, reste esclave lui-même, quel que soit l'état et la couleur de son père, le fils du planteur blanc étant aussi bien esclave que celui du nègre le plus foncé. Dans les Antilles, le descendant de blanc, jusqu'à un certain degré, devenait

libre, quand même la mère ne l'était pas; chez les Américains cet état dure, et jusqu'au centième degré.

Mais la liberté même ne sert pas beaucoup, dans le midi de l'Amérique, à quiconque a une goutte de sang nègre dans les veines. L'affranchi, autant que ses descendants les plus éloignés, est assujetti à un égal avilissement. Il est exclu de tous les droits de citoyen; il lui est interdit de s'allier avec les blancs, et même un contrat passé devant l'église deviendrait nul par la loi. Il n'ose exercer aucun emploi, ni jamais se mêler aux blancs dans un lieu public ; ainsi, au spectacle, il a sa place assignée.

La classe qui souffre le plus de l'esclavage ou de cette restriction, c'est celle connue, à la Nouvelle-Orléans, sous le nom de *quarteroons*. Issus, pour l'ordinaire, de planteurs blancs et de *griffs*, filles de blancs et de mulâtresses, ou de quarteroons même, ils ressemblent, par la blancheur de leur peau, à leurs pères, de sorte qu'un œil exercé peut

seul reconnaître leur origine africaine à l'épaisseur et à la nature de leurs cheveux, ainsi qu'à leurs yeux si noirs, si vifs.

Il y a des cas où ces filles sont élevées avec soin, malgré la loi, qui interdit toute instruction pour les esclaves; leurs pères les envoyent même en Europe pour y recevoir une éducation brillante, don le plus funeste pour leur triste existence. Il peut arriver que le père, jaloux de ses doubles droits, n'affranchisse pas son enfant, ou ajourne cet acte d'un jour à l'autre, jusqu'à ce que la mort le surprenne, et alors la pauvre victime se trouve exposée à des humiliations et des tourments d'autant plus durs, qu'elle a été élevée dans des idées de liberté et d'indépendance.

On connaît des exemples, et jaime à croire pour l'honneur de l'humanité qu'ils sont rares, que des pères, après avoir fait donner à leurs filles des talents accomplis, les vendent ensuite. Un de mes amis, médecin, se trouvant en visite chez un riche Américain, y vit une jeune demoiselle du teint le plus beau,

les cheveux même bruns, habillée dans le dernier goût, qui possédait tous les agréments de la société, chantait avec grâce, jouait du clavecin, semblait instruite et pleine d'esprit. C'était une esclave. L'Américain, s'apercevant de l'impression que la jeune fille faisait sur mon docteur, l'engageait à en faire l'acquisition. — « Cette pauvre fille me fait pitié, disait-il; je voudrais la savoir bien placée; je l'ai achetée de son père pour mille dollars, *and bless my soul*, je vous la vends au même prix pour la savoir dans d'aussi bonnes mains que les vôtres. »

Mon bon docteur, quelqu'envie qu'il eût de conclure le marché, n'osa le faire pour sa réputation, craignant ses pratiques féminines; mais il me parlait souvent de cette aventure.

D'autres quarteroons, libres comme filles de mères affranchies, ou affranchies elles-mêmes par leurs pères, deviennent héritières de leur fortune. Ce sont ces quarteroons libres qui forment ici une caste à part. Il y en a qui

possèdent des richesses immenses, et bien plus d'éducation que les créoles qui les méprisent. Mais à quoi leur servent tous leurs talents, toute leur fortune et tous leurs avantages, si ce n'est à sentir d'autant plus leur dégradation? Et, comme toute personne qui se trouve exclue de la société pour telle cause ou telle autre, emploie communément tous les moyens pour s'y introduire, de même les quarteroons ne connaissent d'autre ambition que de se mêler aux blancs, et préfèrent vivre avec eux comme maîtresses que de s'allier légitimement dans leur propre caste.

Autrefois, avant que la question de l'abolition de l'esclavage n'eût été agitée entre le nord et le midi, et n'eût amené les habitants du midi au plus haut degré d'irritation, on admettait les quarteroons aux bals de certaines dames blanches; mais depuis, jusqu'à cette faveur si équivoque leur a été retirée, et les bals se divisent aujourd'hui en bals blancs et bals de couleur.

J'assistai à un de ces bals masqués nommés

quarteroon balls, composé de femmes de couleur et de leurs adorateurs blancs. Il n'y avait que des hommes de la couleur privilégiée, et pas un gentleman africain; ils en sont rigoureusement exclus par les patronesses.

Toutes ces dames mettaient autant de soin à cacher la couleur provenant du sang maternel qu'à faire ressortir la ressemblance qu'elles tenaient de leurs pères, et, pour cela, elles s'étaient appliqué sur le visage et la gorge une bonne dose de poudre blanche, qui faisait un effet singulier, quand la danse, dont elles s'acquittent fort bien et avec beaucoup de grâce, les avait échauffées.

CHAPITRE XX.

Suite de la Nouvelle-Orléans. — Mœurs.

Outre le bal masqué dont je viens de faire mention, il y en a d'autres encore, mais composés d'une société trop mêlée, quoique de sang blanc, pour que j'en parle ici avec plus de détails.

Les femmes qui fréquentent ces bals viennent la plupart du nord, pour des spéculations qui ne sont pas des moins lucratives dans cette ville, où l'on est fort peu difficile dans le choix des plaisirs.

L'entrée des bals, quelque peu distingués qu'ils soient, n'est pas moins de deux dollars (11 fr.) par personne. On y exécute des contredanses, des cotillons et des valses avec la musique de Strauss. Mais les Américains ont la coutume de valser si lentement, qu'on croirait les voir danser un menuet, et que l'on

a tout le temps d'admirer la roideur de leurs mouvements géométriques.

Une circonstance particulière caractérise les bals, ainsi que toutes les réunions publiques de ce genre à la Nouvelle-Orléans; c'est que, à l'entrée, on est visité de la tête aux pieds, sur tout le corps et dans toutes les poches, comme par des douaniers, pour s'assurer qu'on ne porte point d'armes cachées: triste précaution, et qui, plus que des pages entières, dépeint le caractère violent de l'habitant de la Nouvelle-Orléans.

Un mot, un rien, entraîne des disputes sanglantes, souvent même la mort, et c'est ce qui a amené le funeste usage de porter des armes sur soi. On n'est pas seulement exposé, à la Nouvelle-Orléans, aux querelles résultant de la violence des passions, mais à la rencontre d'aventuriers qui font le métier de spadassins.

C'est surtout à l'impunité qu'il faut attribuer la multiplicité des crimes dans ce pays. La loi n'est sévère que contre l'esclave, ou

plutôt elle n'existe pas pour lui. Son maître peut le tuer, et il en sera quitte pour une amende, à laquelle même il échappe le plus souvent, puisqu'il faut, pour le convaincre, des témoins blancs; car, sur un fait de cette nature, le témoignage de l'homme de couleur n'est pas reçu. Le criminel n'a pas plus à craindre, à la Nouvelle-Orléans, la désapprobation publique que la poursuite des lois. On me parlait, lors de mon séjour, d'un négociant qui avait tué son associé, non pas en duel, chose si commune dans ce pays, mais dans un accès de colère, sans qu'il fût poursuivi pour ce meurtre, ni qu'il se cachât le moins du monde.

Il y a ici une police assez nombreuse; mais elle n'est établie que par rapport aux noirs, pour les surveiller, les punir, et les reprendre quand ils s'enfuient. Le soin principal de la police est de s'emparer de tout homme de couleur que l'on trouve dans les rues après le coup de canon qui donne le signal de la retraite, et qui se tire en été à neuf heures, et

en hiver à huit heures du soir. Tout nègre pris ainsi, et qui ne peut légitimer sa sortie ou par un billet de son maître, ou par des papiers qui prouvent qu'il est libre, est de suite conduit au Calabozo, nom espagnol de prison adopté ici, où il est gardé jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer ou qu'il puisse prouver qu'il est libre; dans le cas contraire, il est mis en vente après un certain temps, pour couvrir les frais de détention. Cet usage existe du reste, non-seulement à la Nouvelle-Orléans, mais dans tous les États où il y a des esclaves; et j'ai lu des annonces de ventes de cette nature, dans la capitale des États-Unis, à Washington.

Parmi les amusements, il faut nommer trois salles de spectacle, dont deux sont anglaises (Saint-Charles et *the American theatre*), et un théâtre français.

Le théâtre de Saint-Charles donne des opéras avec des divertissements de ballets, des tragédies, des drames, et j'assistai à une représentation de *la Juive* d'Halévi, qui avait

été mise en scène avec une magnificence peu commune en Amérique : les frais montaient à 20,000 dollars (55,000 francs). Quelques chanteurs étaient passables, mais le public ne les goûtait point. C'est ce qui arrive généralement en Amérique pour tout ce qui n'est pas entièrement mauvais; le bon goût des Américains étant tel, qu'il n'y a que les choses détestables qui soient applaudies par eux avec frénésie.

Le théâtre français possède un public, juge plus compétent, quant au goût, mais pas assez impartial. C'est ici comme partout, les petits-maîtres donnent le ton, ce dont ils s'acquittent avec une pétulance trop lourde pour être gracieuse. On donnait *la Pie voleuse;* la prima donna qui venait du théâtre Feydeau, où elle avait joué des seconds rôles, était assez bonne, le reste des chanteurs était médiocre, mais cependant encore meilleurs que sur bien des théâtres de province. Le vaudeville qui suivait l'opéra, était aussi mal choisi que mal exécuté.

L'*American theatre* est pour des farces et d'autres pièces qui attirent la populace. Les pièces qu'on y joue sont aussi exagérées qu'il le faut pour un pareil public. Mais pourquoi attendre plus en Amérique qu'en Angleterre où on trouve un goût pareil même dans la métropole. Quant aux modes, quelque facilité qu'aient les dames de la Nouvelle-Orléans de se procurer celles de Paris, on reconnaît néanmoins dans leur toilette, surtout dans leur coiffure, un peu du goût espagnol.

Les créoles sont aimables, mais tout respire en elles une certaine tiédeur, une nonchalance qu'elles ne portent cependant ni dans l'amour, ni dans la haine. Elles affectent une douceur qui paraît trop maniérée pour être naturelle. A en croire le récit de personnes impartiales et qu'un long séjour à la Nouvelle-Orléans a initiées à la connaissance des mœurs de cette ville, les cruautés auxquelles quelques-unes d'entre elles se livrent par jalousie contre leurs esclaves, sont inouïes; et la même main

belle et blanche qui ne saurait se baisser pour reprendre le mouchoir qui lui est échappé, la même bouche douce et flûtée, qui appellera son esclave avec un ton mourant et mielleux pour le ramasser, cette même bouche ordonnera le supplice le plus barbare à la moindre faute de celle qui la sert, cette même main déchirera le visage de la malheureuse, s'il attire plus les regards que celui de sa maîtresse.

Outre les spectacles ordinaires, il en existe d'autres fortuits, assez fréquents dans toute l'Amérique, mais nulle part autant qu'à la Nouvelle-Orléans : ce sont ceux des incendies. J'assistai à un des plus violents dont on ait gardé le souvenir. Trente ou quarante maisons furent la proie des flammes en moins de quatre heures. Je m'attendais que le feu atteindrait l'hôtel où je logeais, qui n'était éloigné que de deux rues; mais il fut éteint comme par miracle, car les précautions contre le feu ne me paraissent nullement suffisantes, quoique les Américains les vantent avec orgueil.

Ces fréquents incendies sont occasionnés autant par la négligence avec laquelle on garde les cheminées, qu'à l'insouciance américaine en général, mais surtout à la manie des feux d'artifice, que tout le monde partage, grand et petit, jeune et vieux, et qui, le dimanche, forme le principal amusement dans les rues.

Quand le feu a une fois pris on peut être sûr qu'il ne sera pas éteint de sitôt. Pour en revenir à l'incendie dont je fus témoin, une maison entière était en flammes, avant que la cathédrale donnât seulement l'alarme. On n'entendait ni tambour ni autre signal pour rassembler le monde, ce qui, de fait, est inutile, puisque les personnes seules employées aux pompes s'en occupent, et que les autres se bornent au rôle de spectateurs.

Les pompes à feu, en Amérique, ne sont que fort petites, et traînées, non par des chevaux, mais par des hommes. Quoique très-belles et d'une parfaite élégance, elles ne sont ni assez grandes ni assez fortes pour faire jaillir l'eau

en quantité nécessaire et à la hauteur voulue. Elles sont desservies par des compagnies particulières, composées d'hommes de tous les rangs, qui se vouent à cette besogne pour être exempts du service de la milice et libres d'impositions. On les reconnaît à des manteaux et chapeaux de toile cirée rouge ou verte, sur lesquels sont inscrits le nom et le numéro de la compagnie à laquelle ils appartiennent. Ces hommes, les seuls sur qui repose le soin d'éteindre l'incendie, s'attellent à leurs pompes, puis courent de toutes leurs forces, en poussant des cris et des hurlements étourdissants, vers le champ du désastre, où ils arrivent généralement si haletants et tellement essoufflés, qu'il leur faut de suite du *brandy* pour ranimer leurs forces.

Mais ce que je dus admirer, c'est le courage, l'audace qu'ils déployaient, la témérité avec laquelle ils s'exposaient dans des bâtiments déjà croulants, et, d'un autre côté, l'indifférence, le stoïcisme avec lequel les incendiés supportaient leur perte, sans témoigner la moindre

émotion, qui ne se manifestait pas même chez les femmes. Il faut attribuer cette insensibilité à la fermeté du caractère américain, et surtout à ce qu'il arrive presque toujours que la maison et le mobilier sont plus que suffisamment assurés.

Au moment où le feu avait le plus d'intensité, je rencontrai une de mes connaissances qui fumait tranquillement son cigare : « A qui appartient cette maison qui s'écroule, lui demandai-je ? — A moi. — Comment? et vous me le dites avec un tel sang-froid? — *Elle est assurée. Bonsoir, à demain.* »

Quatre hommes périrent dans cet incendie, et moi-même j'en échappai d'une belle ; car une des maisons qui brûlaient sauta en l'air, tout près de moi, par l'effet d'une caisse de poudre qui s'y trouvait renfermée. J'eus d'ailleurs une nouvelle occasion de me convaincre de la faible construction des maisons américaines, qui, comme tout le reste, ne sont calculées que pour le besoin du moment.

Le dernier spectacle auquel j'assistai à la

Nouvelle-Orléans fut la célébration de l'anniversaire du 8 janvier 1815, où le général Jackson, barricadé derrière des ballots de coton, repoussa, avec une force inférieure, 15,000 Anglais, qui perdirent leur chef, le général Packenham, tué dans l'action.

Que de bruit pour la célébration de cette victoire! Toutes les milices faisaient parade; c'était un bruit continuel de fanfares, de tambours et de canon.

Les milices de la Nouvelle-Orléans sont organisées sur le pied français, et beaucoup mieux que celles du reste de l'Union : leur uniforme est de bon goût, et celui des hulans bleus, avec pantalons rouges, est vraiment très-beau. Il y a, à la Nouvelle-Orléans, plus de trois mille hommes de milice, organisés et habillés. On les divise en quinze corps, qui sont la légion de la Louisiane, le bataillon d'artillerie, les grenadiers d'Orléans, les gardes d'Orléans, *Deutsche Jæger*, carabiniers d'Orléans, *cazadores* d'Orléans, *cazadores volantes de Estado*, voltigeurs, cavalerie d'Orléans, chas-

seurs à cheval louisianais, lanciers d'Orléans, chasseurs à cheval d'Orléans, etc.

J'ai omis de parler des milices des États du nord. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il n'en existe pas dans le reste du monde d'aussi mal exercées, ni dont l'équipement soit aussi inégal. Les uns sont revêtus d'uniformes magnifiques, tandis que les autres paraissent en habits et en bonnets de tous les jours, portant, au lieu du mousquet, un vieux fusil de chasse sans chien, et tous marchant pêle-mêle.

Pendant la parade, il y avait dans la cathédrale, simple et vieux édifice, un service solennel, auquel blancs et hommes de couleur assistaient, mêlés ensemble. On inaugura le même jour la nouvelle Bourse française [1], dont la salle était la plus belle qui existât en Amérique, reposant sur de magnifiques colonnes corinthiennes, ornées de bas-reliefs et d'inscriptions, et dont toutes les différentes parties

[1] Ce bel édifice fut, depuis, la proie des flammes.

étaient en parfaite harmonie, chose si rare en Amérique; il n'y avait que les estrades établies pour la vente des esclaves, malgré toute leur élégance, qui nuisaient à l'effet général de l'édifice.

La journée se passa en coups de canon, de fusil, et à tirer des fusées; les bâtiments étaient pavoisés; le pavillon tricolore de la France flottant près des *stripes* et *stars* de l'Union, on reconnaissait que si les Anglo-Américains méconnaissent leur ancienne et naturelle alliée, les sentiments de sympathie et d'affection sont d'autant plus vifs dans les anciens colons.

Toute la ville enfin était sur pied pour célébrer la bataille de la Nouvelle-Orléans, qui est, pour les Américains, ce que l'*everlasting Waterloo* est pour les Anglais. C'est singulier, les combats sont comme les bons mots, un seul fonde une réputation.

Quant à la victoire que les Américains remportèrent à la Nouvelle-Orléans, elle leur coûta un peu cher, et ils feraient mieux de la fêter avec un peu moins d'éclat, puisque enti-

chés de la gloire militaire du général Jackson, ils l'élurent, par la suite, président, et lui laissèrent un pouvoir qui approchait du despotisme, pouvoir que ce général, dont je suis loin, du reste, de vouloir diminuer les grandes qualités, n'employa sûrement à rien moins qu'à l'avantage commercial de sa patrie. Je ne connais point le général Jackson, mais j'eus l'occasion d'entendre l'opinion de personnes impartiales et bien informées, qui, bien qu'attachées au général, convenaient qu'il se laissait guider dans son système financier, moins par la raison d'État que par l'obstination de son caractère, et par son inimitié personnelle contre Nicolas Biddle, chef de l'*United States Banc*, à Philadelphie. Il tolérait, il soutenait le nombre de petites banques qui inondaient le pays d'un papier-monnaie déprécié, puisqu'il était sans garantie, par son aversion contre l'unique remède à ce fléau, une banque nationale, craignant que la *United States Banc*, la plus considérable des États-Unis, ne fût celle

qui prît ce titre. Cette banque a péri, et les autres n'y ont point gagné.

Le successeur de Jackson, Van Buren, homme d'esprit et de capacité, élevé à la présidence par Jackson lui-même, a cru devoir suivre une marche semblable; mais elle ne lui a pas valu la popularité dont avait joui son prédécesseur, puisque c'est à la faveur de ce système qu'on a vu naître toutes ces folles entreprises qui ont amené les embarras pécuniaires dans lesquels les États-Unis sont plongés maintenant, et qui, à l'extérieur, ont ruiné le crédit des Américains. Tels sont ces républicains; le nom de monarque les effarouche; mais, éblouis par le vernis d'une gloire militaire, ils se donnent pour maître un vieillard opiniâtre, qui les mène selon ses caprices.

Les extrêmes se touchent. L'histoire nous apprend que toute république est suivie d'une dictature; attendons ce que l'avenir réserve à l'Amérique.

CHAPITRE XXI.

Trajet à la Havane.

Je quittai la Nouvelle-Orléans le 10 janvier, et j'arrivai à la Havane après cinq jours de traversée. Ce trajet fut désagréable et plein de dangers, mais aussi plein d'intérêt par la mer qu'il fallait traverser; ce golfe du Mexique, si remarquable par l'immense courant qui en sort, et qui traverse l'Atlantique dans toute son étendue, puisqu'il porte ses eaux, non-seulement au delà de Terre-Neuve jusqu'au détroit de Gibraltar, à l'île de Madère et aux Canaries, mais même en certaines saisons jusqu'au delà d'Islande sur les côtes de la Norwége.

C'est ce courant qui contribua si puissamment à la découverte du nouveau monde, par les productions inconnues qu'il portait

avec lui, et qui changèrent en certitude ce qui n'avait été qu'hypothèse dans l'âme du grand homme qui découvrit l'Amérique, et qui se mit à la chercher, convaincu par les débris que l'on recueillait sur les rivages européens de l'existence d'une terre au delà de l'Atlantique.

Le courant (*the golf stream*) se distingue non-seulement par la beauté de ses eaux, qui sont d'un beau bleu, couleur qui ne se voit pour l'ordinaire que dans les grandes mers, mais particulièment par le phénomène d'une chaleur considérable. Le terme moyen de la température de l'eau entre la Nouvelle-Orléans et la Havane se trouvait au mois de janvier de 76°, tandis que le Mississipi à son embouchure avait donné 43°. Notre traversée sur le bateau à vapeur *le Cuba*, avec lequel j'avais quitté la Nouvelle-Orléans le 10 janvier au soir, par une pluie qui tombait à torrents, ne présenta qu'une série de désagréments, causés par le mauvais temps non moins que par la mauvaise installation du

bateau. La mer était violemment agitée par des coups de vent continuels; mais le pire, c'était la défiance que nous inspirait notre capitaine. Ce digne homme, quoique blanchi sur les mers, était, sans aucun doute, le plus grand ignorant que l'eau eût jamais porté. Enfin, il arriva que quelques passagers plus expérimentés, ou qui se croyaient tels, se mêlèrent de la direction du bateau. On sait qu'en général c'est la pire de toutes les ressources; pourtant elle nous réussit, et, grâce au talent de nos officiers improvisés, ou peut-être, comme dit Gellert :

Peter kommt durch seine Dummheit fort;
(Pierre fera son chemin par sa bêtise;)

nous arrivâmes à bon port.

Déjà, en montant à bord à la Nouvelle-Orléans, nous fûmes déconcertés par la nouvelle que le capitaine qui jusqu'alors avait commandé *le Cuba*, venait de se quereller (*to quarrel*) avec les propriétaires du bateau, et qu'on l'avait remplacé à la hâte par un vieux

Génois, retiré depuis plusieurs années à la Nouvelle-Orléans. Telle fut la nouvelle qu'un Américain qui était venu nous faire sa visite d'adieu, nous débita, ajoutant avec la délicatesse qui distingue sa nation, qu'il ne s'embarquerait pas avec nous, par un temps pareil et sous de semblables auspices, pour 6,000 dollars. (Remarquez que tout a sa taxe en Amérique; pour 100,000 dollars, ils se feraient pendre.)

J'avoue que je ne fus pas trop rassuré en voyant mon Génois *in propriâ personâ*, quoiqu'il se donnât des airs de vieux loup de mer. Le premier échantillon de son talent fut de prendre un des bras du Mississipi pour l'autre, de sorte qu'il fallut rebrousser chemin; mais, pour ne rien faire à demi, il toucha en tournant, et fort heureusement pour nous que c'était sur un fond de vase.

Tels sont les chances auxquelles l'avidité du gain et l'indifférence pour toute autre considération expose le voyageur chez les Américains. Ils ne songent qu'à leur *money making;*

tout moyen leur suffit. Plutôt que de perdre un jour, ils confieront la vie de tant d'hommes à un mannequin. De plus, il n'y avait pas de chronomètre à bord, et on n'y faisait aucun calcul (*dead reckoning*); de sorte que, lorsque nous eûmes quitté les bords plats du Mississipi et dépassé le phare, où le pilote pris à bord à Balize nous quitta, nous voguions sans savoir où. Nous fûmes assaillis d'une tempête du nord-ouest (*norte*), qui dura jusqu'au 13, où le vent sauta au sud, et se fixa enfin lorsque nous fûmes dans la région des vents alizés au nord-est. Jamais encore je ne m'étais trouvé si dégoûté que sur ce bateau. La plus grande partie des passagers étaient des Américains poitrinaires, qui fuyaient l'hiver pour remettre leur santé dans le doux climat de la Havane. Nous étions entassés tous ensemble dans une seule chambre composée de vingt-huit lits, toujours deux placés l'un au-dessus de l'autre. Pour surcroît d'agréments, presque tous les passagers eurent le mal de mer, ce qui, mêlé à leur toux hectique, déchirait

autant les oreilles, que l'air infecté blessait l'odorat. J'examinais la température de l'eau qui, se refroidissant près des côtes et des bas-fonds, devait nous indiquer quand nous nous trouverions dans le voisinage du banc si étendu des *Tortugas;* et comme ce banc se trouve sous le même méridien que la Havane, il devait nous indiquer notre longitude et nous conduire, à l'aide seule du compas, en droite ligne vers notre destination. Mais notre Génois réussit à ce que son illustre compatriote aurait tenté vainement, c'est-à-dire à passer le banc sans en avoir aucune connaissance; bien plus encore, et on le croirait à peine, il prit, dans la nuit du 14 au 15, la lanterne d'un vaisseau à voile que nous passions pour le phare du Morro à la Havane! sa méprise reconnue, il voulut du moins en profiter pour demander sa longitude; mais il fut reçu par un aimable *Damn your eyes, ye steam-boat*, et envoyé promener, ce qu'il fit si bien, que nous nous trouvâmes à la pointe du jour à 60 milles au delà de la Havane, vis-à-

vis de Matanzas. Il fallut donc encore une fois rétrograder, et perdre toute la journée, puisque nous n'aperçûmes le Morro qu'à midi.

Le temps s'était éclairci, et au froid succéda une chaleur excessive. Mes aimables compagnons étaient tous sortis de leurs oubliettes, et s'étaient endimanchés. Quiconque avait un pantalon d'été le mettait. Les Espagnols parurent en courte jaquette et en chapeau de paille. Je me trouvais honteux de mon habillement canadien garni de pelisse. J'étais parti le 14 décembre de Louisville avec 29°, et, le 15 janvier, j'en comptais 80. Enfin, à une heure de l'après-midi, nous entrâmes dans le beau port de la Havane. Quel contraste ! au lieu des bords plats et stériles du Mississipi, j'avais sous les yeux les montagnes vertes et fleuries des Antilles. Je venais d'atteindre un de mes vœux les plus ardents, j'allais voir un de ces lieux enchanteurs que le génie d'un homme sut trouver malgré les mers, malgré les entraves du monde. J'allais fouler le sol de Cuba, premier,

mais brillant triomphe de l'immortel marin, le seul qui soit resté à la patrie qu'il adopta, et qu'il porta au plus haut degré de la gloire et du pouvoir :

A Castelia y Leon
Hallo nuevo mundo Colon;

j'allais m'approcher de ses cendres qui reposent à Cuba, cette île, dernier et seul reste d'un monde entier, que son génie sut acquérir, mais que l'envie, la méfiance et la cupidité ont perdu.

Le déplorable système suivi pendant des siècles par l'Espagne à l'égard des Indes, a porté des fruits bien tristes, lui a coûté ses plus belles colonies, et les a livrées à leur perte, à l'anarchie.

Mais l'expérience est souvent perdue pour les nations, comme elle l'est pour les individus. L'Espagne, quels que soient les changements apparents dans la forme de son gouvernement, continue dans cette dernière colonie ce système de vigilance outrée, de méfiance contre l'étranger, qui lui servit si peu

sur le continent du nouveau monde. Les fruits défendus sont toujours ceux que l'on convoite le plus.

Ce n'est pas par des précautions mesquines que l'on conserve le pouvoir.

Mais cette manie inquisitoriale existe encore dans toute sa force à Cuba ; j'en ressentis les effets en arrivant. Tout étranger qui aborde à la Havane, n'y est admis que sur la caution d'un habitant de l'île.

Grâce à la maladresse de notre capitaine, nous n'entrâmes dans le port qu'à une heure où les bureaux étaient déjà fermés, et je dus passer un jour encore sur notre ennuyeux bateau en vue des délices de l'île. Une partie seulement de mes compagnons qui, connaissant cet usage, avaient pris les précautions nécessaires en faisant prévenir leurs amis, furent débarqués immédiatement. Le reste dut prendre patience, ou gagner les sentinelles qu'on avait mises à bord, et qui, moyennant une piastre, laissaient aller à terre quiconque se prêtait à cet usage corrupteur,

triste conséquence de lois mal calculées et trop sévères.

Quelle triste perspective pour le voyageur dépourvu de moyens, qui arrive à la Havane sans recommandation ! Comment trouvera-t-il quelqu'un qui se portera garant de sa moralité et des dettes qu'il pourrait contracter ? Après avoir atteint sa destination, il lui faudra donc retourner sur ses pas.

Aucun des hommes de couleur, libres ou non, qui se trouvaient sur le bateau, n'osaient descendre à terre pendant tout leur séjour, parce qu'on craint leur contact pour les nègres de l'île.

Me voici donc encore, pour tout un jour, cloué sur ce malheureux bateau. Il fallait me contenter d'admirer ce port superbe, cette entrée magnifique, défendue par ces forts, par ce Morro si célèbre, que la riche Espagne, maîtresse des mines du Mexique et du Pérou, pouvait seule construire. Je voyais avec envie, après une traversée ennuyeuse et pénible, la vie agitée qui se déroulait de-

vant nous. Quel vivacité dans l'Espagnol, comparé au triste Américain!

Mes chers compagnons s'efforçaient d'employer le temps perdu à se bourrer des beaux fruits des tropiques, de bananes, d'ananas, d'oranges.

Depuis qu'ils se trouvaient en vue d'un pays monarchique, on s'apercevait d'un certain changement dans leurs manières. Ces formes, ces passe-ports, ces sentinelles, tout cela les gênait, les offusquait, et allait même jusqu'à les intimider. On m'entourait, on m'adressait des questions, mais cette fois avec politesse, sur les passe-ports, sur ce qui arrivait lorsque l'on n'était pas en règle ou qu'on ne pouvait pas trouver de caution, si le consul américain se refusait à la donner, etc. En vérité, il n'existe pas d'homme plus tourmenté qu'un pareil fonctionnaire. Malheur à lui s'il n'est pas l'humble serviteur de tout compatriote, du lac Erie jusqu'au lac Pontchartrain, s'il ne s'acquitte de son rôle protecteur avec la grâce nécessaire, *he will get unpopulair,*

on vous le change de suite. Enfin je voyais avec étonnement qu'ils commençaient à s'apprivoiser, tout en enrageant au fond de l'âme de cette humiliante situation, *for a free citizen.* Mais enfin ils étaient devenus polis et, ce qui est plus, généreux. La modicité du prix des oranges avait engagé l'un d'eux à en acheter plus qu'il n'en pouvait engloutir, malgré toute sa voracité. Une seule lui restait. Il regarde autour de lui, l'offre à ses voisins, qui, aussi rassasiés que lui-même, la refusent. Il me l'offre ensuite. Je suis touché, confondu d'un pareil procédé, mais je décline cette grâce.

You will not take it? (Vous n'en voulez pas?) *It's a pity, there's no room in my pocket.* (C'est dommage, je n'ai plus de place dans ma poche.) Et il la jette à la mer.

CHAPITRE XXII.

La Havane.

Enfin la permission si désirée de débarquer me parvint après vingt-cinq heures d'attente, et je quittai le bateau. Celui qui a senti la jouissance de sortir d'un navire, plein de souvenirs pénibles ou dégoûtants, celui-là seul connaît le bonheur de fouler le sol. Là, tout s'oublie, et le plus blasé recommence à vivre. Et moi, qui descendais dans un lieu enchanteur; qui me trouvais transporté des glaces de l'hiver aux charmes de l'été, au milieu de la verdure la plus fraîche, sous le ciel le plus pur; qui quittais des êtres, des hommes au sang gelé, qu'on peut respecter, mais jamais aimer, combien j'étais heureux en touchant la terre! Je croyais me retrouver dans l'Orient, au Caire, dans ces rues étroites et sablonneuses, mais où l'on est à l'abri du soleil; dans ces places ornées de palmiers

toujours verts, où l'on voit l'ouvrier travailler dans sa boutique ouverte, et cette foule de nègres en guenilles, mais si gais et si hardis.

Ce qui donne à la Havane un aspect particulier, ce sont les *verandas*, ces corridors à colonnes, qui, surmontés de balcons, entourent les larges cours des maisons.

Que de mouvement, que d'agitation, comparativement aux États-Unis, si calmes, si motones! Toutes ces *volantes*, si belles, si légères et si bizarrement attelées de mulets, circulant, ou plutôt volant par les rues, comme pour justifier leur nom! Je n'avais encore rencontré nulle part une chose aussi singulière, aussi simple, et si sûre en même temps que ces cabriolets, qui d'une part, reposent sur deux roues énormes, d'une hauteur égale à celle de toute la voiture, tandis que de l'autre ils s'appuient sur le mulet; le coffre, qui n'est qu'à deux places, se trouve suspendu, au moyen de courroies attachées à deux traverses, juste au milieu du brancard, à une égale distance des roues et de l'attelage. Mais le plus

original, c'est la livrée du nègre qui conduit en postillon : cette livrée se compose d'une jaquette, rouge ou bleue, richement galonnée d'or ou d'argent, d'une culotte et d'une veste blanches, d'un chapeau verni à tresses, le tout accompagné d'énormes guêtres en cuir noir vernis, qui forment la partie la plus remarquable du costume. Ces guêtres, attachées avec des boutons, sont armées d'énormes éperons, et ressemblent à des bottes de courrier, excepté qu'une partie du pied du nègre reste à découvert, ce que l'on ne peut distinguer que de près. Ajoutez à cela le riche harnais du cheval ou du mulet, qui porte le postillon en même temps qu'il traîne la volante, et dont la queue et la crinière sont lacées en tresses.

C'est le terrain inégal et montagneux de l'intérieur de l'île, qui a donné l'idée de ces volantes, qui, par la hauteur de leurs roues, empêchent de verser, en même temps que leur construction si simple et si solide les garantit des autres accidents. Quelque lourdes

qu'elles paraissent, elles roulent facilement, parce que le poids se trouve également réparti, et elles sont très-douces à cause de la position qu'occupe la caisse, entre le cheval et les roues. Un accessoire particulier des volantes, c'est le drap qu'on étend sur le devant, pour garantir du soleil.

Ce qui augmente le mouvement à la Havane, c'est la troupe. Elle est aussi bien équipée que bien exercée : je la vis manœuvrer, et je dus admirer son excellente tenue, égale à ce que j'avais vu de mieux en Europe.

L'Espagnol veut un chef. Il l'avait trouvé ici dans Tacon, homme ferme et sévère, qui, par l'énergie qu'il déployait dans toutes les branches de l'administration, malgré tant d'entraves qu'on lui opposait et tant d'usages embarrassants, sut rendre la Havane, en trois ans, un séjour sûr, tranquille et sain.

Il ne manquait à la Havane, pour en faire le pays le plus délicieux, que l'avantage d'un pareil gouvernement. Favorisée par la nature, jouissant d'un climat agréable, quoi-

que dans la zone torride, il n'y manquait que la salubrité et l'ordre. Le général Tacon a prouvé que l'une est le résultat de l'autre, et que la fièvre jaune qui y régnait avec tant d'intensité, cédait en grande partie aux soins d'une police sanitaire, veillant à la propreté des rues et à d'autres règlements de santé.

Je ne m'étais encore jamais trouvé dans un lieu qui présentât plus de charmes. Voyageur depuis bien des années, je ne connais hors de l'Europe, que la Havane où je voudrais me fixer.

Quelle belle nature, quel spectacle agréable que cette riche végétation dans ce printemps éternel! ces jardins délicieux remplis d'orangers en fleur, de cocotiers avec leurs fruits si lourds, de bambous dont les cannes ont jusqu'à six pouces de diamètre, de mango, de l'arbre de tamarinde, de l'arbre à pain avec ses feuilles si larges, si touffues, de palmiers, de papyrus; enfin de nopal et d'autres cactus que je retrouvai par la suite en si grand nombre au Mexique!

Les tables de la Havane sont fournies de mets délicats qui durent toute l'année; on y sert sans interruption des petits pois, des concombres, des haricots verts, des asperges, des pommes de terre ordinaires et douces, de la racine de jam, et d'autres légumes inconnus chez nous. L'île produit de beaux raisins, des pommes, des oranges dont un panier entier ne coûte qu'un réal (15 sous), des ananas, des bananes, et surtout un fruit délicieux, la guiave, dont le goût a beaucoup d'analogie avec celui de la pêche.

Pour préparer les fruits, la Havane ne le cède à aucun autre pays du monde. Les confitures que l'on y fait sont excellentes, surtout celles de noix de coco [1]. Le golfe du Mexique, qui est si riche en poissons, en fournit aux marchés de toutes les sortes et de la plus grande beauté. Plusieurs espèces sont mélangées de rouge et de jaune et parées des couleurs les plus éclatantes.

[1] Les glaces sont délicieuses à la Havane; celles de corozol et de guiave sont les meilleures que j'aie jamais goûtées.

L'Espagnol veut jouir de la vie. Les affaires de la journée une fois terminées, il cherche à se distraire par les promenades, par la société et la musique. En passant dans les rues, après le dîner, on voit aux fenêtres de la pièce du rez-de-chaussée, qui sert de salon de réception et souvent en même temps de remise à la volante, une demi-douzaine de dames en robe de mousseline blanche, les épaules et les bras nus, coiffées en cheveux, qui causent et s'amusent avec quelques cavaliers, font la critique des passants, et s'entretiennent de la fenêtre avec les personnes de leur connaissance.

Les dames vont à la promenade en volante découverte, dans la même toilette, excepté qu'elles jettent un mouchoir de soie sur leurs épaules. La mantille n'est plus de mode à la Havane; il n'y a que les vieilles femmes et les négresses qui la portent encore. Les jeunes dames l'ont remplacée par de belles blondes blanches, et des châles de

dentelle, qu'elles ne portent cependant qu'en grande toilette. Les dames havanaises sont très-bien faites; mais un peu inclinées à l'embonpoint; elles ressembleraient aux femmes grecques si elles avaient des couleurs, ce qui leur manque entièrement. Elles ont de très-beaux yeux et les cheveux noirs, leur teint est parfois de la plus grande blancheur. Quoique leurs pieds ne soient pas aussi petits qu'on devrait s'y attendre chez des Espagnoles, on est bien tenté cependant de les prendre pour des pieds de Chinoises, lorsque l'on arrive du pays où les habitants ont de grandes idées dans la tête, et de grands pieds dans les souliers. Leur mode d'avoir des souliers de couleur bleue, rose ou verte, ne saurait plaire puisqu'elle n'est pas de bon goût; elles ne portent jamais de chapeau; mais, en grande toilette et au spectacle, elles mettent des fleurs dans leurs cheveux.

La salle de spectacle offre, quand elle est remplie, un coup d'œil ravissant. L'opéra italien y était excellent; aussi quelle jouissance

c'était pour moi, après tout ce que mes oreilles avaient eu à souffrir aux États-Unis! Les promenades de la Havane sont charmantes, surtout le Paseo, situé non loin de la ville, et qui a été créé par le général Tacon. C'est là le rendez-vous du beau monde, surtout le dimanche, où une file non interrompue de volantes, qui ne peuvent marcher qu'au pas, rappelle ce que l'Europe a de plus fréquenté en ce genre; ces toilettes légères, ces cabriolets si singuliers, souvent tout couverts d'argent et de la forme la plus élégante; ces nègres dans leurs riches livrées, chaussés d'une manière si bizarre; ces mulets aussi vifs que des chevaux andalous, tout se réunit pour offrir à l'étranger un spectacle des plus remarquables. On admire l'ordre maintenu, au milieu de cette affluence, par de beaux lanciers qui, placés entre les deux files de voitures, veillent à ce qu'aucune volante ne dépasse l'autre : la voiture seule du gouverneur ayant le privilége de parcourir l'espace libre au milieu de la chaussée. Cette

voiture, toujours escortée de cinq lanciers, est à peu près le seul équipage à quatre roues qu'il y ait à la Havane. Cette promenade, que l'on nomme aussi Paseo de San-Luiz Gonzaga, est très-longue, et l'allée principale est assez large pour que six voitures puissent y marcher de front. Elle est embellie par trois ou quatre ronds-points ornés de statues, et elle aboutit à un fort d'où l'on jouit d'un point de vue renommé. Outre l'allée principale, il y a des contre-allées pour les piétons, dont la foule contribue à la vivacité de la scène.

Un autre lieu de réunion favori des Havanais, c'est la *plaza de Armas* (place d'Armes), près du palais du gouverneur : c'est un jardin délicieux, de forme carrée, ombragé d'arbres aussi beaux que variés, et qui n'a aujourd'hui d'autre rapport avec son nom militaire que par les belles marches et symphonies que les corps de musique des cinq régiments en garnison à la Havane viennent y exécuter alternativement tous les soirs, de

huit à neuf heures, les samedi et dimanche exceptés.

Pendant ces concerts, le petit jardin est encombré de monde, tandis que les volantes qui reviennent du Paseo, s'arrêtent en dehors de la grille. Tout le monde alors s'y trouve rassemblé, depuis la femme du grand d'Espagne dans sa riche volante, jusqu'au nègre en haillons.

Je ne fus pas un des derniers à jouir de cet agréable divertissement, attiré autant par le bon choix des morceaux que par leur parfaite exécution, digne des meilleurs orchestres de l'Europe; mais surtout par le coup d'œil si intéressant d'une population vive et bruyante, offrant dans toutes les classes ce caractère rempli de feu, mais aussi plein de grâces, des peuples méridionaux. Jamais je ne perdrai le souvenir de ces soirées délicieuses, sous un ciel pur et brillant, au milieu d'un air doux et voluptueusement embaumé des parfums les plus suaves. Après tant de jours monotones, mes sens étaient enivrés de cette douce jouissance qui ne passait que trop vite.

Je respirais! Enfin je me voyais libre, inobservé, maître de mes mouvements; je n'étais plus l'esclave du monde comme dans la république modèle.

Je rencontrais parfois mes compagnons de voyage d'au delà du golfe. Ils avaient l'air si drôles, si contrariés!... Ils ne revenaient pas de leur étonnement de se voir dans un pays si voisin du leur, et cependant déjà si différent, soumis à une forme de gouvernement et à une religion si contraires, et d'y trouver autant d'ordre, une plus grande liberté sociale, et point d'ennui comme chez eux.

Pauvres Américains! Heureusement que, comme vos cousins d'au delà de l'Atlantique, vous ne respirez que dans vos *homely comforts*, et qu'en être privés suffit pour vous rendre indifférents sur tout ce que vous pourriez trouver à envier chez l'étranger. C'est ce *want of comforts* qui vous fournit ces belles philippiques sur le *want of warm water for the shaving pot*[1], toutes ces élégies sur un lit trop étroit,

[1] De l'eau chaude pour la savonnette.

et ces lamentations touchantes sur une nourriture détestable, puisqu'elle n'est pas à l'anglaise.

Par bonheur encore que vous vous consolez dans l'âme de toutes ces avanies *by saving money* (en épargnant de l'argent).

Je reposais, le soir de mon arrivée, sous la belle arcade mauresque de l'hôtel, heureux de ma journée, récapitulant tout son charme, toutes ses délices, jouissant de la fraîcheur de la nuit après une journée brûlante, sous le beau ciel des tropiques, tout resplendissant d'astres lumineux.

J'étais dans cet état où l'âme, les facultés intellectuelles travaillent, tandis que le corps, accablé, se repose de ses fatigues, mais comme dans un sommeil agité par des rêves. Tant de souvenirs s'offrent alors à la mémoire! l'homme le plus dur éprouve une sorte d'attendrissement, un je ne sais quoi indéfinissable, qui le reporte à son enfance, à sa jeunesse, aux événements heureux et tristes de la vie passée; alors les plus funestes ne lui paraissent plus que

comme des songes, tout sentiment de haine et d'amertume s'évanouit, l'âme se crée un âge d'or.

J'aurais passé la nuit entière dans ce doux recueillement; mais les moments de bonheur sont si courts!...

Le destin jaloux avait voulu qu'un Américain, un des passagers du *Cuba*, se trouvât assis à quelques pas de moi.

Fine evening, sir, (Belle soirée, monsieur) commence-t-il à dire. Je tressaille à ce ton nasal, auquel je n'avais pu me faire, malgré une habitude de plusieurs mois. *Fine evening. Excellent place for bussiness. Splendid negroes here; look what a capital fellow; and for a trifle, cost half of ours.* (Belle soirée! quelle excellente place pour les affaires; et des nègres fameux; voyez-moi ce gaillard; et pour une bagatelle : ils coûtent moitié moins que chez nous.) Il me montrait un des garçons de l'hôtel qui passait en ce moment. Puis, se mettant à crier : *Boi, boi, come, fetch my boots.* (Garçon, enlevez mes bottes.) Le nègre, qui ne

parle que l'espagnol, continue son chemin. Je regarde alors mon homme, et je vois que, suivant la mode de son pays, il vient de se débarrasser de sa chaussure.

Il faut savoir que, dans les hôtels des États-Unis, il est d'usage que les passagers ôtent leurs bottes publiquement le soir, dans le *bar-room*, et fourrent leurs pieds dans des pantoufles, rangées à cet effet symétriquement en bataille le long du mur. Sur le commandement du *waiter* (garçon) : *Boots, gentlemen*, (Les bottes, messieurs,) ils s'approchent l'un après l'autre du tire-bottes placé au milieu du bataillon, *une, deux, trois, quatre!* et les voilà dans leur chaussure favorite, les *slippers*.

Mais mon Américain se trouvait, lui, en chaussettes sur les dalles de pierre. Il s'impatiente : *Waiter!* se met-il à crier d'une voix tonnante au premier nègre qui repasse ; puis il lui présente ses bottes, en répétant son *waiter* avec tant d'énergie, que celui-ci comprend qu'il faut les emporter, ce qu'il fait en effet.

Voilà donc mon homme débarrassé de ses bottes, attendant les pantoufles; mais le temps s'écoule, et point de *slippers.—Shocking service here! I'll leave the house.* (Quel détestable service! je vais quitter cette maison.) Mais toutes ses plaintes ne lui servent de rien; il reste sans bottes ni pantoufles. Il craint un rhume, il perd patience, et commence à faire un tapage infernal; il appelle avec toute la force du désespoir. On accourt, on nous entoure. La mauvaise humeur que m'avait causée son interruption s'était dissipée, aussi bien que mes rêves. J'explique sa demande, on nous rit au nez. — *No hai.* (Il n'y en a pas.)

Force fut à la malheureuse victime des *homely comforts* de traverser pieds nus les dalles des corridors, et de regagner sa chambre en chaussettes. Chemin faisant, il est assez heureux pour rencontrer notre belle hôtesse, Mme Lamartinière, une Américaine et d'autres dames de sa connaissance. Le lendemain il a une fluxion et garde la chambre.

CHAPITRE XXIII.

Produits de l'île de Cuba.

L'objet le plus intéressant pour l'étranger, dans les Indes occidentales, c'est la culture des denrées, dont elles approvisionnent le monde entier depuis des siècles.

Je trouvai plus de difficulté à satisfaire ce désir que je n'aurais pu l'imaginer. Mon séjour à la Havane ne pouvait être de longue durée, il était subordonné au départ du vaisseau qui devait me conduire au Mexique, et qui d'un jour à l'autre pouvait mettre à la voile. Les longues excursions dans l'intérieur m'étaient donc interdites. Je ne pus visiter ni Matanzas ni San-Marco, lieux renommés pour leurs plantations. Je savais qu'il devait s'en trouver dans le voisinage de la capitale; mais l'insouciance des personnes que j'interrogeai était telle qu'elles ne purent me donner à cet égard aucun renseignement précis, et le manque

de cartes topographiques ne me permettait pas de me tracer moi-même un itinéraire. On m'offrait de toutes parts des lettres de recommandation pour des planteurs, mais dont les propriétés étaient toutes éloignées au moins de cinquante milles. Impatient, j'allai, à la fin, trouver un loueur de chevaux, qui de suite m'indiqua des plantations assez voisines, en me fournissant une rossinante et un nègre pour guide.

Nos pauvres animaux n'avançaient guère, malgré les coups dont mon Sancho d'ébène accablait le sien. Il faut convenir que le sort de tout animal confié à un nègre est des plus tristes, puisqu'il leur rend avec usure, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants, tous les coups dont son maître le gratifie. Ce sont surtout les pauvres bœufs qui ont le plus à souffrir de leurs conducteurs. Ceux-ci les tourmentent sans cesse, soit en tirant la corde attachée à l'anneau qui leur traverse le nez, soit en les touchant avec le bâton pointu, qui remplace le fouet.

Je parcourus un pays aussi riche que fertile, et de l'aspect le plus agréable. Au bout de trois lieues, j'atteignis la belle plantation de cannes à sucre du comte del Pedroso, qui, bien que je n'eusse pour lui aucune lettre de recommandation, voulut bien, ainsi que son fils, me recevoir avec la politesse et la prévenance qui distinguent l'Espagnol. D'après les ordres de son père, le jeune Pedroso poussa la complaisance jusqu'à me servir de cicérone, en me conduisant partout et en m'expliquant tous les détails de la plantation.

L'aspect d'un champ de cannes à sucre ressemble de loin aux joncs qui croissent dans nos marais, excepté que les cannes s'élèvent à une plus grande hauteur, jusqu'à huit ou dix pieds. J'étais venu à un bon moment, c'était celui de la récolte; et je trouvai les nègres occupés à couper les cannes, dont le diamètre variait d'un à trois pouces, avec de forts couteaux, qui avaient, avec le manche, jusqu'à deux pieds et demi de longueur. Après avoir dépouillé les cannes de leurs feuilles,

on les transporte sur des charrettes à deux roues, tirées par des bœufs, aux moulins, qui sont établis dans une grange, et dont chacun se compose de trois forts cylindres en métal, placés l'un au-dessus de l'autre, et mis en mouvement par quatre paires de bœufs qui tournent dans un manége[1]. Le suc de la canne, dont la couleur est jaune, est recueilli, au sortir du moulin, dans de larges chaudrons carrés, d'où il coule dans de grandes bouilloires de cuivre, où on le fait cuire; puis on l'enlève avec des cuillers à longs manches, pour le verser dans des vases d'argile d'une forme conique, larges en haut et finissant en pointe, dans l'extrémité de laquelle on ménage une petite ouverture. On couvre ces vases d'une couche de terre grasse, humectée avec de l'eau, et on les place au-dessus des caves, sur des planches percées à cet effet, de manière à ce que le cône soit complétement renversé. Le liquide qui découle par la petite ouverture

[1] Les moulins, aux États-Unis, sont mis en mouvement par la vapeur.

se rassemble dans les caves et donne la mélasse. La masse qui reste dans le vase et se cristallise est le sucre. La mélasse, outre qu'on en fait un usage général en Amérique, sert à la fabrication du rhum. Quant au sucre, tiré des vases, il est broyé par les nègres, avec des gourdins, puis emballé dans des caisses pour être transporté en Europe. Il faut à la canne à sucre environ six mois pour croître; on la plante depuis le mois de mai jusqu'en octobre, et on la récolte en janvier et février.

Cette belle plantation, nommée la *Conception*, occupe cent quatre-vingts nègres, et produit annuellement de quatorze à quinze mille de *panes de azugar* (pains de sucre), mais qui, formés dans les vases dont j'ai parlé, sont quatre fois plus gros que ceux que nous voyons dans nos raffineries d'Europe.

Je visitai ensuite une caféière, distante d'une lieue, et je fus surpris de la beauté, quoiqu'un peu monotone, de ces sortes de plantations. Ce sont de véritables jardins;

les cafiers, mêlés de bananiers de trois à quatre pieds de haut, sont plantés en carrés réguliers qui forment de belles promenades entourées de cocotiers et de haies d'ananas. On plante le cafier en mai, juin et juillet, et il lui faut ordinairement de deux à trois ans pour porter des fruits, excepté quand le terrain est vierge; car alors il en produit souvent avant dix-huit mois. La plante est en fleur en février, et on récolte le fruit en octobre.

Les plantations de café ne nécessitent pas un travail aussi pénible que celles de cannes à sucre; mais elles demandent bien plus d'assiduité, puisqu'il faut en arracher les mauvaises herbes pendant toute l'année. Les feuilles du cafier sont longues et lisses, la fleur en est blanche, et son odeur ressemble à celle du chèvrefeuille, quoique moins forte. Lorsque le fruit est rouge, la graine se trouve encore dans un fluide glaireux, et ne peut être récoltée que quand la pelure est devenue dure et visqueuse, et qu'elle a pris une teinte de brun foncé. Alors on la porte au moulin, qui con-

siste simplement dans un rond construit en briques, sur lequel on tourne une roue en bois qui écrase la pelure, qu'on sépare ensuite de la graine au moyen d'un courant d'air produit par une machine semblable à celle employée pour vanner le blé.

La plantation que je visitai pouvait avoir une demi-lieue carrée; le terrain en était tout à fait rouge. Le planteur était poli et complaisant, et répondait volontiers à toutes mes questions, tant sur la culture du café que sur d'autres objets, tels que les cocotiers, qui ne portent de fruits qu'après cinq à six ans, mais qui alors en fournissent pendant toute l'année.

Quel aspect pour un Européen, que toutes ces allées de cocotiers, avec leurs noix tombées par terre en état de décomposition; ces haies d'orangers; ces cabanes de nègres, construites en bois et recouvertes en cannes à sucre ou avec les feuilles du cocotier; puis ces nègres, à demi nus, avec leur surveillant, toujours sur leurs pas, le fouet

à la main ! Il y en avait travaillant avec les fers aux pieds. Et cependant le nègre est bien moins malheureux à la Havane qu'aux États-Unis. On m'a parlé d'une loi qui permettrait à l'esclave de pouvoir forcer son maître à le revendre, si la somme offerte est trouvée suffisante par le juge, et même de demander un jour, à l'effet de se chercher un autre maître. L'esclave qui a pu faire quelques économies est donc à même de se racheter, tandis qu'aucune somme, quelque considérable qu'elle soit, ne peut obliger le maître, aux États-Unis, à la vente ou à la mise en liberté de son esclave.

Je n'ai point vu, à la Havane, ces ventes publiques, si dégradantes pour l'humanité, qui se pratiquent à la Nouvelle-Orléans. Cependant il existe, hors de la ville, un marché d'esclaves, destiné principalement à la vente des esclaves recemment importés, et qu'on reconnaît à ces incisions dans la peau que pratiquent les nègres. En outre, les journaux sont remplis d'annonces d'esclaves à louer ou à vendre.

Je retournai en ville, satisfait de connaître la culture de la canne et du café, et charmé des manières affables et hospitalières des habitants de l'île.

Il est à remarquer, tant à la Havane que dans tous les autres lieux où l'on cultive le café et la canne à sucre, que l'on ne trouve ces articles nulle part aussi mauvais que là où on les produit. Le café, trop frais, a un goût huileux et désagréable; et le sucre, qui n'est jamais raffiné, reste jaune et sale.

Un autre produit célèbre de l'île, et qui lui est particulier, ce sont les cigarres, que l'Espagnol appelle *puros*, ne donnant le nom de *cigarritos* qu'aux cigarres de papier dont il fait la plus grande consommation. Le mérite des cigarres ne consiste pas uniquement dans la qualité du tabac, dans son odeur, sa force et sa suavité, qui varient suivant les différentes parties de l'île[1], mais aussi dans

[1] On préfère le tabac de *vuelta baxa* (des plaines) à celui de *vuelta arriba* (des montagnes), qui est considéré comme beaucoup inférieur.

la manière d'en rouler les feuilles, dans le plus ou le moins de fibres, dans les feuilles, et dans leur âge. Le prix varie de 6 à 25 pesos (de 33 à 137 francs) le mille. Les cigarres de 6 à 7 pesos sont le rebut, et on est obligé d'en jeter la majeure partie, parce que la fumée n'a pas de passage. Les *puros* que l'on fume le plus sont ceux de 10 à 12 pesos (55 à 65 francs). Ils sont bons, quoique généralement trop frais; mais néanmoins ils brûlent sans interruption. Les meilleurs sont les *regalia* à 25 pesos, dont le goût est des plus agréables, et qui sont grands et épais.

Il arrive avec les cigarres, ce qui a lieu avec tous les produits particuliers d'un pays, c'est que la meilleure partie en est exportée.

Les animaux domestiques que l'on trouve à la Havane sont à peu près les mêmes que ceux de l'Europe et des États-Unis[1]; mais il y a une race particulière de petits chiens, les plus mignons et les plus jolis qui existent, et

[1] Une circonstance particulière à l'île de Cuba, c'est que l'on n'y connaît aucun animal venimeux.

qui ressemblent tout à fait à des barbets en miniature ; car ils n'ont pas plus d'un palme de longueur. On ne peut rien voir de plus charmant que ces petits chiens, qui sont blancs comme la neige ; aussi sont-ils très-recherchés aux États-Unis.

Une autre race canine, mais provenant de l'Espagne, sont les *bloodhounds*, qui ont joué un si grand rôle dans la conquête de l'Amérique, à ce point que les ravages faits parmi les Indiens par plusieurs de ces terribles animaux, ont paru dignes aux historiens espagnols d'être gravés par le burin de l'histoire.

Ces animaux féroces appartenant à la race des dogues, ont reporté sur les nègres l'aversion qu'ils avaient pour les Indiens ; et tel chien qui laissera caresser son énorme tête par le premier blanc venu, se jettera sur tout nègre, quelque bien habillé qu'il soit. Ils ont, pour découvrir une goutte de sang noir, un instinct égal au talent que déploient les dames des États-Unis, lorsqu'il s'agit d'exclure telle ou telle personne de leur société.

On emploie donc ces bloodhounds à la Havane, comme les meilleurs gardiens des nègres, et surtout pour reprendre ceux qui s'enfuient, et qu'ils découvrent dans les réduits les plus cachés.

CHAPITRE XXIV.

Conclusion de la Havane.

On porte la population de la Havane à 130,000 âmes, et le nombre des maisons, qui augmente considérablement par de nouvelles constructions, à 11,000.

L'exportation des denrées était en 1837 :

Caisses de sucre	320,000
Boucauds de mélasse (sirop)	45,000
Quintaux de cire	15,000
Cigarres	140,000,000
Quintaux de tabac en feuilles	12,000
Trs. de miel	1,500

L'importance de la Havane a augmenté sensiblement depuis l'administration si sage du général Tacon.

Et néanmoins les habitants ne lui en savaient pas gré. Ils étaient obligés de convenir

de son impartialité dans l'administration, de la justice, de l'énergie de son caractère et de sa probité incorruptible; mais, malgré tout son mérite, il n'avait pu réussir à gagner leur affection. Il suffisait qu'il fût Espagnol et eux créoles. Ils ne reconnaissaient donc pas les bienfaits qui résultaient de son administration, mais que tout homme impartial doit admirer.

La Havane, exposée autrefois à chaque saison aux ravages de la fièvre jaune, en est presque délivrée, grâce aux règlements sanitaires qu'il sut établir : preuve décisive que cette maladie épidémique, qui provient de miasmes répandus dans l'air, à la suite des pluies, cède aux mesures prises pour la circulation libre de l'air, et aux soins donnés à la propreté. Quels ne furent point ses efforts pour établir la sûreté des personnes et de la propriété, autrefois si souvent compromises dans la ville même aussi bien que dans le reste de l'île ! Pendant toute la nuit, à commencer de neuf heures du soir, on trouve au

coin de chaque rue, des gardes (*serenos*) armés d'une lance et d'un pistolet, munis d'une lanterne et d'un sifflet, pour appeler en cas de besoin les autres gardes. Aussitôt que la nuit est avancée, ces *serenos*, sont obligés d'arrêter toute personne qui, n'appartenant pas au quartier, leur est inconnue, de l'interroger sur son domicile, et même de l'y accompagner en guise de guide ou d'escorte; arrivé à la demeure indiquée, le guet doit s'assurer si la personne qu'il accompagne y est effectivement reçue, sur quoi il la quitte; mais, s'il s'aperçoit de la moindre contradiction, il est obligé de mener son compagnon involontaire au corps-de-garde, ou celui-ci est écroué, jusqu'à ce qu'il puisse se faire réclamer.

C'est encore au général Tacon que l'on doit le bel éclairage de la ville, l'établissement de promenades charmantes et de la nouvelle place d'armes, autrefois théâtre des combats de taureaux, qui ont été relégués de l'autre côté de la baie, et surtout la construction de tant d'édifices remarquables. Le prin-

cipal moyen qu'il mit en œuvre, et qui lui permit d'achever, dans un si court espace de temps, tant de grandes entreprises, ce fut d'employer aux travaux publics les prisonniers, qui autrefois languissaient dans les cachots, et que je vis même, lors de mon séjour dans l'île, occupés a bâtir leur propre demeure, la nouvelle prison, qui est un édifice des plus considérables.

C'est à la Havane que le premier service chrétien dans le nouveau monde fut célébré par Colomb et ses compagnons. On a construit une chapelle à l'endroit même où la messe fut dite, et les tableaux, dont elle est décorée, représentent cet acte si intéressant.

Je dus la faculté de visiter cette chapelle, qui n'est pas ouverte au public, au général Tacon, qui voulut bien m'en offrir l'autorisation lorsque je lui fus présenté par le consul anglais, M. Tolmé, dont les attentions et la complaisance me furent des plus agréables.

Un de mes premiers soins, lors de mon arrivée à la Havane, avait été le pèlerinage

à la cathédrale, qui contient un trésor insigne, les cendres de Colomb. Le tombeau, adossé au mur, est de marbre blanc, mais de la plus grande simplicité.

Récemment élévé à la mémoire de ce génie si méconnu, si persécuté par ses contemporains, ce tombeau est la preuve éclatante que la Némésis revendique ses droits tôt ou tard.

Un morceau de marbre placé dans un coin de la dernière possession espagnole en Amérique, voilà tout ce qui reste à l'Espagne, qui ne sut pas l'apprécier, de la gloire d'avoir possédé Colomb.

Mais l'épitaphe de ce grand homme est écrite dans l'univers entier, aussi bien que celle du héros, qu'un ennemi implacable enfouit sous les dalles de Longwood, sans même y graver un nom.

Au reste, quelque peu de rapport qu'il y ait eu pendant leur vie entre ces deux hommes immortels, une certaine similitude existe entre eux après leur mort. Les cendres de

tous deux furent enlevées à leur sépulture pour être déposées sur le champ de leur gloire. Les restes de Colomb, déposés à Séville, furent transportés, par la suite, d'après sa dernière volonté, à Saint-Domingue. Lors de la cession de cette île à la France en 1795, elles furent arrachées une seconde fois à leur repos, et transférées à la Havane avec les honneurs dus à un vice-roi et à un amiral.

C'est avec peine que l'on voit cette noble Espagne, cet antique Portugal, déchus de leur grandeur : funeste conséquence de systèmes pernicieux suivis pendant des siècles, et dont une nation rivale sut si bien profiter !

Ces peuples, si pleins de fautes et de vertus, à l'âme ardente, au cœur si passionné[1], ne peuvent briller dans un temps où l'égoïsme

[1] Tout homme zélé pour l'étude de la géographie et de l'histoire, surtout en ce qui concerne la partie si intéressante des découvertes dues au génie entreprenant des Portugais et des Espagnols, trouvera tout le plaisir que j'ai goûté moi-même dans l'ouvrage de M. le vicomte de Santarem, *Atlas composé de mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques, depuis le* XIe *au* XVIIe *siècle*, où l'auteur, aussi distingué comme savant que comme homme d'État, réclame pour sa patrie, même dans le repos de la vie privée, une

domine, où la passion du gain absorbe toutes les autres.

Un peuple marchand possède l'empire des mers, qu'il a su conquérir autant par la force que par une politique persévérante. Il a enfin atteint son but de ruiner ces belles contrées ; il les soigne aujourd'hui, comme le berger garantit son troupeau du loup, pour le livrer au boucher.

L'Espagne est sur le point de perdre sa dernière colonie, grâce aux efforts persévérants de l'Angleterre, qui, sous le voile de sa sollicitude philanthropique pour les noirs, travaille à l'assujettissement commercial des blancs dans le monde entier.

L'exemple donné par l'Angleterre dans ses propres colonies, les principes d'émancipation qu'elle prêche parmi les nègres, deviendront funestes pour la Havane.

L'Espagne n'aura que l'alternative de ruiner sa possession la plus précieuse, en affranchis-

gloire et un lustre que les événements ont pu faire oublier, mais non anéantir.

sant les noirs, ou de voir s'y renouveler la sanglante tragédie dont Saint-Domingue a été le théâtre.

Quelle triste chose que de prévoir que cette belle île peut descendre un jour au niveau de Saint-Domingue et devenir, comme cette ancienne possession française, la proie d'une population paresseuse et incapable de progrès ! Tant que Tacon gouvernait à la Havane, sa capacité, son énergie éloignaient le danger : aidé de son excellente troupe, il tenait tête à tout.

Mais si cet homme probe et patriotique, dont l'unique but fut la prospérité et la conservation de l'île, ne trouve pas de successeurs qui entrent dans ses vues, si pleines de justesse, qui suivent son système libéral, mais sévère, tel qu'il le faut pour une colonie, l'île de Cuba sera perdue dans quelque temps pour l'Espagne, arrachée à la civilisation, livrée à la barbarie des noirs, ou au triste état des contrées de l'Amérique que je visitai par la suite, et où des idées semées

avec perfidie par des hommes de mœurs et de religion différentes, ont établi, non l'indépendance, mais l'anarchie.

FIN.

TABLE

Pour la concordance du thermomètre de Fahrenheit avec ceux de Réaumur et centigrade.

Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.	Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.	Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.
212	80.00	100.00	181	66.22	82.77	150	52.44	65.55
211	79.55	99.44	180	65.77	82.22	149	52.00	65.00
210	79.11	98.88	179	65.33	81.66	148	51.55	64.44
209	78.66	98.33	178	64.88	81.11	147	51.11	63.88
208	78.22	97.77	177	64.44	80.55	146	50.66	63.33
207	77.77	97.22	176	64.00	80.00	145	50.22	62.77
206	77.33	96.66	175	63.55	79.44	144	49.77	62.22
205	76.88	96.11	174	62.11	78.88	143	49.33	61.66
204	76.44	95.55	173	62.66	78.33	142	48.88	61.11
203	76.00	95.00	172	62.22	77.77	141	48.44	60.55
202	75.55	94.44	171	61.77	77.22	140	48.00	60.00
201	75.11	93.88	170	61.33	76.66	139	47.55	59.44
200	74.66	93.33	169	60.88	76.11	138	47.11	58.88
199	74.22	92.77	168	60.44	75.55	137	46.66	58.33
198	73.77	92.22	167	60.00	75.00	136	46.22	57.77
197	73.33	91.66	166	59.55	74.44	135	45.77	57.22
196	72.88	91.11	165	59.11	73.88	134	45.33	56.66
195	72.44	90.55	164	58.66	73.33	133	44.44	56.11
194	72.00	90.00	163	58.22	72.22	132	44.55	55.55
193	71.55	89.44	162	57.77	72.77	131	44.00	55.00
192	71.11	88.88	161	57.33	71.66	130	43.55	54.44
191	70.66	88.33	160	56.88	71.11	129	43.11	53.88
190	70.22	87.77	159	56.44	70.55	128	42.66	53.33
189	69.77	87.22	158	56.00	70.00	127	42.22	52.77
188	69.33	86.66	157	55.55	69.44	126	41.77	52.22
187	68.88	86.11	156	55.11	68.88	125	41.33	51.66
186	68.44	85.55	155	54.66	68.33	124	40.88	51.11
185	68.00	85.00	154	54.22	67.77	123	40.44	50.55
184	67.55	84.44	153	53.77	67.22	122	40.00	50.00
183	67.11	83.88	152	53.33	66.66	121	39.55	49.44
182	66.66	83.33	151	52.88	66.11	120	39.11	48.88

Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.	Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.	Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.
119	38.66	48.33	82	22.22	27.77	45	5.77	7.22
118	38.22	47.77	81	21.77	27.22	44	5.33	6.66
117	37.77	47.22	80	21.33	26.66	43	4.88	6.11
116	37.33	46.66	79	20.88	26.11	42	4.44	5.55
115	36.88	46.11	78	20.44	25.55	41	4.00	5.00
114	36.44	45.55	77	20.00	25.00	40	3.55	4.44
113	36.00	45.00	76	19.55	24.44	39	3.11	3.88
112	35.55	44.44	75	19.11	23.88	38	2.66	3.33
111	35.11	43.88	74	18.66	23.33	37	2.22	2.77
110	34.66	43.33	73	18.22	22.77	36	1.77	2.22
109	34.22	42.77	72	17.77	22.22	35	1.33	1.66
108	33.77	42.22	71	17.33	21.66	34	0.88	1.11
107	33.33	41.66	70	16.88	21.11	33	0.44	0.55
106	32.88	41.11	69	16.44	20.55	32	0.	0.
105	32.44	40.55	68	16.00	20.00	31	—0.44	—0.55
104	32.00	40.00	67	15.55	19.44	30	—0.88	—1.11
103	31.55	39.44	66	15.11	18.88	29	—1.33	—1.66
102	31.11	38.88	65	14.66	18.33	28	—1.77	—2.22
101	30.66	38.33	64	14.22	17.77	27	—2.22	—2.77
100	30.22	37.77	63	13.77	17.22	26	—2.66	—3.33
99	29.77	37.22	62	13.33	16.66	25	—3.11	—3.88
98	29.33	36.66	61	12.88	16.11	24	—3.55	—4.44
97	28.88	36.11	60	12.44	15.55	23	—4.00	—5.00
96	28.44	35.55	59	12.00	15.00	22	—4.44	—5.55
95	28.00	35.00	58	11.55	14.44	21	—4.88	—6.11
94	27.55	34.44	57	11.11	13.88	20	—5.33	—6.66
93	27.11	33.88	56	10.66	13.33	19	—5.77	—7.22
92	26.66	33.33	55	10.22	12.77	18	—6.22	—7.77
91	26.22	32.77	54	9.77	12.22	17	—6.66	—8.33
90	25.77	32.22	53	9.33	11.66	16	—7.11	—8.88
89	25.33	31.66	52	8.88	11.11	15	—7.55	—9.44
88	24.88	31.11	51	8.44	10.55	14	—8.00	—10.00
87	24.44	30.55	50	8.00	10.00	13	—8.44	—10.55
86	24.00	30.00	49	7.55	9.44	12	—8.88	—11.11
85	23.55	29.44	48	7.11	8.88	11	—9.33	—11.66
84	23.11	28.88	47	6.66	8.33	10	—9.77	—12.22
83	22.66	28.33	46	6.22	7.77	9	—10.22	—12.77

Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.	Fahrenheit.	Réaumur.	Centigrade.
8	—10.66	—13.33	—17	—21.77	—27.22
7	—11.11	—13.88	—18	—22.22	—27.77
6	—11.55	—14.44	—19	—22.66	—28.33
5	—12.00	—15.00	—20	—23.11	—28.88
4	—12.44	—15.55	—21	—23.55	—29.44
3	—12.88	—16.11	—22	—24.00	—30.00
2	—13.33	—16.66	—23	—24.44	—30.55
1	—13.77	—17.22	—24	—24.88	—31.11
0	—14.22	—17.77	—25	—25.33	—31.66
—1	—14.66	—18.33	—26	—25.77	—32.22
—2	—15.11	—18.88	—27	—26.22	—32.77
—3	—15.55	—19.44	—28	—26.66	—33.33
—4	—16.00	—20.00	—29	—27.11	—33.88
—5	—16.44	—20.55	—30	—27.55	—34.44
—6	—16.88	—21.11	—31	—28.00	—35.00
—7	—17.33	—21.66	—32	—28.44	—35.55
—8	—17.77	—22.22	—33	—28.88	—36.11
—9	—18.22	—22.77	—34	—29.33	—36.66
—10	—18.66	—23.33	—35	—29.77	—37.22
—11	—19.11	—23.88	—36	—30.22	—37.77
—12	—19.55	—24.44	—37	—30.66	—38.33
—13	—20.00	—25.00	—38	—31.11	—38.88
—14	—20.44	—25.55	—39	—31.55	—39.44
—15	—20.88	—26.11	—40	—32.00	—40.00
—16	—21.33	—26.66	—41		

Concordance des mesures de l'Amérique avec celles de la France.

1 Pied (Foot à 12 inches) = 0,30 pied métrique,
ou 135 lignes ancienne mesure,
ou 11 1/4 pouces ancienne mesure.

1 Yard = 3 pieds anglais ou américains.

1 Fathom = 2 yards ou 6 pieds anglais ou américains.

1 Acre = 40.46 ares,
= { à peu près un arpent commun,
à 100 perches de 20 pieds ancienne mesure.
42.22 ares = 1 arpent commun.

1 Mille géographique de 60 au degré = 1.86 kilomètre.

Nota. Les Anglais et les Américains comptent généralement en *miles*, dont 69.12 au degré = 1.61 kilomètre.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
Chap. I.	Départ pour New-York	1
II.	New-York	22
III.	Le Hudson. —West-Point. — Pine-Orchard, près de Catskill	38
IV.	Albany, Utica.—Le voyageur en Amérique.— Cascade de Trenton.— Malle américaine	58
V.	Lac Ontario, Oswego	85
VI.	Le bas Canada	97
VII.	Continuation du Canada	118
VIII.	Trajet de New-York à Philadelphie.—Mœurs des passagers	137
IX.	Philadelphie	150
X.	Mœurs de la société à Philadelphie	164
XI.	Suite de Philadelphie	179
XII.	Baltimore, Washington	190
XIII.	Suite de Washington	209
XIV.	Remarques générales sur les Américains	222
XV.	L'Ohio. — Une conversation sur le bateau à vapeur	234
XVI.	Louisville. — Navigation sur les fleuves	248
XVII.	Le Mississipi ; ses bords.— Culture du coton.	258
XVIII.	La Nouvelle-Orléans	271
XIX.	Suite de la Nouvelle-Orléans.— L'esclavage	284

Pages.

CHAP. XX. Suite de la Nouvelle-Orléans. — Mœurs.... 304
XXI. Trajet à la Havane..... 319
XXII. La Havane..... 331
XXIII. Produits de l'île de Cuba..... 347
XXIV. Conclusion de la Havane..... 359
Table de concordance du thermomètre de Fahrenheit avec ceux de Réaumur et centigrade*..... 368

* Nous n'avons pas donné de tables pour la conversion des monnaies, leur valeur étant constamment indiquée dans l'ouvrage; nous ferons seulement remarquer ici qu'à la page 268, lig. 14, il faut lire 1,000 dollars (5,500 fr.) au lieu de 1,000 fr. (5,500 doliars), et que, à la page 272, ligne dernière, la valeur de l'escalin a été portée fautivement à 2 fr. 70 c. au lieu de 70 c. seulement.

FIN DE LA TABLE.

3477-1

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2010

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 011 272 166 6